

Théophile de Giraud

L'art de guillotiner les procréateurs

manifeste anti-nataliste



Le Mort-Qui-Trompe

L'ART DE GUILLOTINER LES PROCRÉATEURS
manifeste anti-nataliste

DU MÊME AUTEUR

De l'Impertinence de procréer, auto-édition, 2000.

Cent Haïkus nécromantiques, éditions Galopin, 2004.

© 2006 LE MORT-QUI-TROMPE
28, rue Sellier, 54000 Nancy

ISBN 2-916502-00-9

Ouvrage publié avec le soutien du Centre National du Livre.

« Les femmes enceintes seront un jour lapidées, l'instinct maternel proscrit, la stérilité réclamée. »

CIORAN, *Le Mauvais Démon.*

« Essayez de persuader les gens de s'abstenir de procréer au nom de la moralité – grands dieux ! quel tollé ! »

LÉON TOLSTOÏ, *La Sonate à Kreutzer.*

« Des millions d'hommes meurent de faim, l'injustice, l'obscurantisme sont partout ; on arrête, on emprisonne, on déporte, on torture, on répand le sang, on diffuse le mensonge corrupteur, on entretient l'analphabétisme, on étouffe les idées généreuses, on anéantit les consciences – pendant ce temps-là, nos célébrités littéraires font de la littérature confortable, c'est-à-dire du pur fumier, se prostituant au public de toutes les façons, notamment par l'intermédiaire de cette entreprise de décrébration qu'est notre actuelle télévision. Entre gens de bonne compagnie, on brode sur des idées usées – mais ce qui compte aujourd'hui, c'est la faim dans le monde, la non-culturisation des masses, la pollution de la nature par l'abus chimique, la démographie anarchique, les menaces de l'arsenal nucléaire. Le reste, madame, on s'en fout ! »

LOUIS CALAFERTE, *Droit de Cité.*

PARATONNERRE

Il n'est pas interdit de lire ce texte *cum grano salis*
ni de le prendre pour ce qu'il est : un cri de rage teinté
d'humour noir, mais non moins gymnopithécophile
sous son épiderme de cynisme hilare.

BULLETIN MÉTÉOROLOGIQUE

Chaque année de par le monde,
un million de personnes mettent fin à leurs jours
et plus de 12 millions d'autres
en font la tentative.

Source : OMS 2002.

DÉDICACE

Aux centaines de millions de suicidés
passés, présents et prochains,
ce réquisitoire où retentiront
maintes de leurs fureurs.

À tous les adolescents aussi
que leurs parents emmerdent
au-delà du raisonnable.

INTROMISSION

Voici venu le temps de bander l'accusation contre les véritables artisans de tous les malheurs charcutant jour après jour notre misérable humanité : les géniteurs !

La philosophie a débattu de toutes les questions qui s'imposent à l'esprit humain, hormis une seule : *la validité éthique de la Procréation*. Aucun ouvrage pour en décortiquer le bien-fondé, ou pour en démontrer la nature criminelle. Tabou suprême ! Scotomisation absolue. Comme si la procréation était notre ultime idole, notre illusion caudale, le sanctuaire blindé où le questionnement semble n'avoir pas le droit de s'exercer ! Et pourtant, derrière cette étrange sacralité de la fécondité, que de perversions l'observateur attentif ne pourrait-il pas découvrir...

Cet ouvrage aura donc l'ambition de combler une lacune dans l'histoire de la pensée en proposant au lecteur un argumentaire anti-nataliste qui, à défaut d'atteindre à la parfaite exhaustivité, dessinera du moins les lignes de force sur lesquelles devra s'appuyer tout débat futur concernant le droit ou non d'imposer la vie à un incréé, lequel n'en voudrait sans doute point s'il en connaissait d'avance toutes les inexpugnables difficultés.

Si nulle monographie ne s'était encore risquée à démonter pièce par pièce le malsain édifice sophistique où se retranchent les acclamateurs de la Naissance, combien d'auteurs par contre, à toutes les époques, sur tous les continents, redoublèrent de prolixité pour se perdre en lamentations polymorphes sur notre douloureuse condition ! On ne compte plus, en littérature ou en philosophie, les clameurs vigoureusement pessimistes ni les protestations cinglantes contre le fait d'avoir été mis au monde.

Quelques citations tirées des meilleurs esprits suffisent à s'en convaincre.

*Tel est le sort que les dieux ont filé pour les malheureux mortels :
vivre dans la douleur.*

HOMÈRE, *Iliade*. Grèce, VIII^e siècle av. J.-C.

*Mieux vaut cent fois n'être pas né ;
Mais s'il nous faut voir la lumière,
Le moindre mal encore est de s'en retourner
Là d'où l'on vient, et le plus tôt sera le mieux !*

SOPHOCLE, *Œdipe à Colone*. Grèce, V^e siècle av. J.-C.

*La vie humaine n'est que souffrances, et il n'y a nulle trêve à ses
peines.*

EURIPIDE, *Hippolyte*. Grèce, V^e siècle av. J.-C.

*La vie d'un homme s'accompagne dès la naissance de soucis de toute
espèce.*

La vie n'est que poussière et ordure.

TCHOUANG-TSEU, *Œuvre*. Chine, IV^e siècle av. J.-C.

Pour qui connaît vraiment le monde, tout y est souffrance.

PATANJALI, *Yoga-Sûtra*. Inde, II^e siècle av. J.-C.

*Il n'y a rien d'aussi fallacieux, d'aussi perfide que la vie humaine ;
personne, grands dieux ! n'en voudrait, si nous ne la recevions à
notre insu. Si donc la félicité suprême est de ne pas naître, celle qui
s'en rapproche le plus est, j'imagine, de disparaître au plus tôt et de
retourner rapidement au néant originel.*

SÉNÈQUE, *Consolation à Marcia*. Rome, I^{er} siècle.

*Le vivant est, quand il est en vie, plongé et immergé dans la
souffrance ; et la situation dans laquelle il n'y a pas de souffrance est
plus salubre que la situation dans laquelle il y en a. La mort est
donc plus salubre à l'homme que la vie.*

RAZI (RHAZÈS), *La Médecine spirituelle*. Arabie, X^e siècle.

*Le séjour dans la prison terrestre me cause, hélas, une infinité de
maux !*

Vivre m'est un ennui si pénible et si long que j'invogue le trépas.

François PÉTRARQUE, *Canzoniere*. Italie, XIV^e siècle.

*Ha ! Mort, le port commun, des hommes le confort,
Viens enterrer mes maux, je t'en prie à mains jointes !*

Heureux qui ne fut jamais.

Pierre de RONSARD, *Sonnets*. France, XVI^e siècle.

*Le bien-être est dans le ciel ; mais nous sommes sur terre,
Où tout n'est que contrariétés, souci, et chagrin.*

William SHAKESPEARE, *Richard II*. Angleterre, XVI^e siècle.

*Je ne sais par quelle aventure ma mère me donna le jour,
Mais en cela dame Nature me joua, certes, un vilain tour.*

Francisco de QUEVEDO, *Malchance*. Espagne, XVII^e siècle.

Il faut pleurer les hommes à leur naissance, et non pas à leur mort.

MONTESQUIEU, *Lettres persanes*. France, XVIII^e siècle.

La vie m'est un fardeau, je désire la mort et j'abhorre l'existence.

Oh ! que ne suis-je jamais né !

J. W. VON GOETHE, *Faust*. Allemagne, XIX^e siècle.

Un certain soir détestable j'eus le malheur de naître.

LERMONTOV, *Un Héros de notre Temps*. Russie, XIX^e siècle.

*Après le malheur de naître, je n'en connais pas de plus grand que
celui de donner le jour à un homme.*

CHATEAUBRIAND, *Mémoires d'Outre-Tombe*. France, XIX^e siècle.

La vie est un mal.

Auguste STRINDBERG, *Coram Populo*. Suède, XIX^e siècle.

*La Paix s'obtient dans la mort. Il faut mourir pour entrer dans la
Paix.*

NATSUME Sôseki, *Je suis un Chat*. Japon, XX^e siècle.

Le rêve, le seul rêve est de n'être pas né.

André BRETON, *L'Immaculée Conception*. France, XX^e siècle.

Inutile d'insister, nous pourrions multiplier ces culpabilisantes doléances par dizaines de milliers. Pour un échantillon un peu plus étoffé, nous suggérons au lecteur de parcourir l'Appendice I : il y découvrira à quel point la psyché collective s'indigne de n'avoir dû naître que pour nager incommensurablement plus souvent sous une banquise d'insatisfactions que dans un lagon de complétude.

On le voit, le plaisir de vivre, litote, semble loin de faire l'unanimité... Quelle illusion par conséquent de penser que nos parents nous enfantent pour notre propre bien ! Seule les préoccupe la jouissance qu'ils pourront tirer de notre présence. Nous n'existons en vérité que pour remplir d'aise ces profiteurs qui ont l'impensable hypocrisie de se faire passer pour nos bienfaiteurs, et poussent l'inhumain culot jusqu'à réclamer de nous gratitude, obéissance et piété filiale, sans compter les présents divers censés orner les incompréhensibles Fêtes des Mères et des Pères !

Un des plus adamantins monarques spirituels de l'humanité, le Bouddha, nous avait pourtant sévèrement avertis en proclamant son célèbre « *Sarvam Duhkham : Tout est Souffrance* », non seulement la naissance, la maladie, le travail, la vieillesse et la mort, bien entendu, mais même le bonheur puisque nous devons inévitablement le perdre et porter le deuil de cette perte...

Répondez sans dérobade : s'il existait une solution capable d'abolir la *totalité* des maux dont gémit notre désastreuse humanité, s'il était possible, par le biais d'un remède simple, immensément peu dispendieux, immédiatement accessible, scrupuleusement inoffensif, d'une efficacité absolue et définitive, de mettre un terme à toute détresse, à toute larme, à tout cri de douleur, à toute pathologie, à toute protestation de mal-être, à tout désespoir, à tout cataclysme, à toute angoisse, à tout malheur, bref à toute torture affligeant l'espèce humaine, auriez-vous la macabre inintelligence de dédaigner un tel remède, de mépriser une telle miraculeuse panacée ? Non, cela va sans dire.

Eh bien cette solution existe, et l'arcane s'en livre ici : elle consiste tout bonnement, en sa sainte, ovoïde et colombienne simplicité, à cesser de procréer...

Arrêtez dès maintenant de vous reproduire comme n'importe quelle tribu de primates arboricoles et d'ici moins d'un siècle, toute souffrance humaine aura disparu de la surface de la terre !

Hélas, une grimace entortille votre proboscide : vous voudriez conserver l'existence, mais sans avoir à payer le tarif de ses inconvénients. À notre plus haut regret, il nous faut vous annoncer que cela s'entrechoque dans l'incompatible : vivre c'est, de toute nécessité, souffrir, puisque tout bonheur ne s'achète qu'au prix de cent efforts déplaisants...

Quoi ! Une solution palpite qui porterait remède à toutes les afflictions dont se plaignent sans répit les humains et vous hésitez à vous en emparer ? Une telle fin de non-recevoir vous identifie comme sado-masochiste : non seulement vous vous complaisez dans cette vaine souffrance que nous nommons existence, non seulement vous cautionnez, comme le pire des collaborateurs, la présence d'une telle souffrance, mais en outre, ô tudesque cruauté, vous avez la prétention de l'imposer à d'autres, qui ne la réclament pas !

Vous voulez exister, vous reproduire, mais le méritez-vous vraiment ? Est-ce la noblesse d'âme qui vous meut ou bien seulement l'égoïsme le plus bitumineux ?

Inutile de feindre : l'enfant, c'est un cadeau que les parents se font à eux-mêmes. Nous y reviendrons.

POSTURE I
Les Trois Douleurs

*On fit l'essai, sur la Terre, d'une race d'hommes
qui connaissaient l'avenir mieux que le passé,
mais ils moururent au bout d'une année
de la souffrance que leur causait cette connaissance.*

Samuel BUTLER, *Erewhon*. Angleterre, XIX^e siècle.

Pour que le legs de l'existence confine au célébrable, il faudrait que celle-ci soit autre chose qu'un colis piégé, regorgeant *a priori* de tous les désarrois possibles.

Or, Trois Douleurs imprègnent apodictiquement, sans échappatoire autre qu'illusoire, l'ossature de notre parcours terrestre : la *Douleur de Naître*, la *Douleur de Vivre* et la *Douleur de Mourir*. Passons-les prestement en revue, en gardant bien en conscience qu'une seule d'entre elles devrait en toute logique valoir la prison perpétuelle, sinon la guillotine, à ceux qui en affligent leurs infortunés semblables.

a. Douleur de Naître

*Inter faeces et urinam nascimur :
Nous naissons entre les excréments et l'urine.*

APOPHTEGME PATRISTIQUE.

Suprême symbole, nous naissons tous dans la souillure et la souffrance, souffrance de notre génitrice sans doute, qui ne peut s'en plaindre puisqu'elle

l'a choisie, mais surtout dans celle, inénarrable, que nous, les victimes, les malheureux exilés du Néant, éprouvons lorsque chassés d'une paradisiaque obscurité pélagique où nulle contrariété ne nous avait jamais atteints, nous nous trouvons soudain aux prises, monstrueusement comprimés, à la limite du broiement, de l'asphyxie et de la syncope, avec un canal obstétrical fort mal conçu par cette incompétente bricoleuse que nous nommons Mère Nature.

Ne minimisons pas ce dramatique épisode du venir-au-monde : quiconque prit la peine de lire Otto Rank ou Sandor Ferenczi sait que la naissance constitue un véritable cataclysme, un traumatisme majeur dont l'existence entière ne suffit pas à nous guérir. Brusque confrontation à un monde hostile, radicalement différent de tout ce que nous avons connu jusque-là, retenons-le bien : la naissance est notre première blessure.

Dans la réalité la vie finit toujours de façon catastrophique, de même qu'elle a commencé par une catastrophe, la naissance.

Sandor FERENCZI, *Thalassa*. Hongrie, XX^e siècle.

L'état voluptueux primitif a été interrompu, d'une manière tout à fait indésirable, par l'acte de la naissance et le but de toute la vie ultérieure consiste à remplacer ce paradis perdu.

Le sentiment d'angoisse primitif qui accompagne la naissance [...] se manifeste toute la vie durant, jusqu'à la mort.

[La naissance est] une situation pénible à l'excès.

Otto RANK, *Le Traumatisme de la Naissance*.
Autriche, XX^e siècle.

La vie peut même difficilement plus mal commencer que par la naissance. La nature aurait-elle d'emblée voulu nous mécontenter et nous fâcher contre elle-même, qu'elle n'aurait guère rendu la venue au monde plus pénible. Un peu plus pénible d'ailleurs, c'eût été prendre le risque de ne mettre bas que des cadavres ou des estropiés : plus d'un bébé du reste détient de nos jours encore l'exquis privilège de mourir étouffé ou disloqué par le vagin de la mauvaise âme qui l'accouche, même si la plupart des nouveau-nés doivent composer avec la malchance de survivre au processus, non toutefois sans que leur état corporel, d'un détérioré qui frôle le répugnant, ne témoigne de la violence impensable de l'épisode génésique.

Plutarque avait déjà pressenti que le venir-au-monde n'a rien d'un moment de détente. Écoutons-le dans son traité funambulesquement intitulé *De l'Amour des Pères et des Mères pour leurs Enfants* :

« *Il est vrai que* « De tous les animaux qui rampent sur la terre, ou planent dans les airs, l'homme est le moins heureux. » [célèbre citation d'Homère, dans *L'Iliade*. NdA]. *Mais cette vérité est surtout sensible dans l'enfant qui vient de naître. Rien n'est si faible, si indigent, si dénué de tout, si sale et si informe, que l'enfant qui sort du sein de sa mère. De tous les êtres animés, il est le seul à qui la nature n'ait pas accordé une entrée pure dans la vie. Il y entre souillé de sang et d'ordure, moins semblable à un être vivant qu'à un homme que l'on viendrait de massacrer.* »

Massacre : il est significatif que le terme réapparaisse à l'identique, dix-neuf siècles plus tard, chez un de nos plus essentiels auteurs contemporains (à mille lieues des écrivillons jetables dont débordent les médias) : Frédéric Leboyer, authentique spécialiste en obstétrique, et praticien réellement expérimenté, qui eut le rare courage de décrire la chute-au-monde dans toute son épouvantable brutalité. Savourons ici sa dénonciation, dont il est inutile de préciser qu'elle souleva un joli scandale chez le peuple des « mal-voyants » :

Ça, une naissance ? c'est un assassinat ! Et, devant une telle souffrance, ces parents extasiés ! Mais ce n'est pas croyable !

La naissance est souffrance. Et non pas seulement l'accouchement. Venir au monde est douloureux autant que l'était, il n'y a pas si longtemps, mettre au monde. Quand il disait « la naissance est souffrance », le Bouddha parlait non de la mère mais de l'enfant.

Naître, quelle calamité !

Pire encore est la brûlure de l'air dans les poumons. [...] Cette brûlure, oui, dépasse en horreur toutes les autres. Dans l'enfant, tout se cabre, tout se ferme, tout recrache, tout cherche à repousser l'ennemi. Et c'est le cri ! Ce premier hurlement, c'est un non ! C'est le soubresaut d'un être qu'on assassine, qu'on viole, c'est un refus outré, passionné, contre ce qui, justement, est la vie !

Tous les vertiges, toutes les angoisses portent une même signature : la naissance. [...] De toutes ses forces l'enfant lutte contre. [...] L'enfant

n'est plus qu'un bloc de terreur. [...] Perdu dans cet univers hostile, incompréhensible, dément, il n'en finit plus de suffoquer de peur. [...] Il rejette sa naissance et le monde.

Oui, voilà la naissance, ce massacre d'un innocent, ce supplice, ce calvaire.

Frédéric LEBOYER, *Pour une Naissance sans Violence.*

France, XX^e siècle.

Bigre : *massacre, viol, assassinat, calvaire, terreur, calamité, brûlure, supplice* ! Quelle conclusion en tirer sinon qu'entre une femme qui parturie (faut-il avoir entendu ces échos de tuerie) et un bourreau quelconque, il n'y a pas la moindre différence, sinon que, bizarrement, la parturiente n'est jamais traînée devant les magistrats...

À voir un récent accouché, son corps froissé (*cyanosé, œdématisé, asphyxique* comme l'avoue la littérature médicale...), à contempler son visage labouré de cris, son regard lacéré d'angoisses, ses joues griffées de pleurs, qui douterait en effet qu'il vient de subir l'équivalent d'un passage à tabac par une horde de pithécantropes ? Quel sadisme chez les parents pour infliger, en pleine connaissance de cause, de telles maltraitances, de tels sévices, à leur « chéri » !

Aux âmes hypocrites et veules qui se permettraient de nouer une moue sceptique quant à l'authentique *supplice* que subit l'enfant en naissant, rappelons les quelques éléments suivants :

Les ouvrages spécialisés, sans oser l'héroïque parler-vrai d'un Leboyer, évoquent volontiers l'*état de choc* dans lequel se trouve le nouveau-né et ne peuvent, en désespoir de cause, que conseiller la césarienne lorsque la *détresse fœtale* devient *extrême* (comprendons : lorsque l'agonie que le poupon traverse le pousse de mieux en mieux vers le trépas pur et simple) ; de la façon la plus sérieuse, certains se sont risqués à rapprocher le brusque passage du fœtus d'un milieu aqueux protecteur à un environnement aérien hostile avec ce qu'éprouverait un astronaute dépouillé subitement de sa combinaison spatiale ! ; enfin, tandis que tel dictionnaire de médecine compare sans hésitation le naissant à une *vis (sic)* devant se forer un passage à travers le bassin osseux de la parturiente, d'autres textes, on ne peut plus officiels, admettent que l'ictère est particulièrement fréquent chez le rescapé, ainsi

que les *ecchymoses* et les *hématomes* dus à l'extraction et aux manipulations diverses, blessures qui se comprennent aisément puisqu'il semble bien que la Nature ait davantage pensé au coût en façonnant un vagin qu'à la mise-à-bas-mise-en-boue d'un nouvel être.

Quoi ! Le bambin souffrirait peu en venant au monde ? Il lui faut souvent *déchirer* le sexe de sa génitrice pour s'en extirper et son crâne encore malléable, cerclé d'un gigantesque étau, ne serait pas saccagé de douleurs ? Pire : l'obstétricien doit parfois user d'urgence du *forceps* ou de l'*extracteur à dépression* pour arracher la « vis » au suçoir où elle agonise ! Que dire encore de la nécessité fréquente de la *réanimation* de ces misérables au sortir du broyeur ! Ignorerait-on que certains n'en émergent que *morts* et la tête dûment concassée au céphalotribe ? Quant à tous ceux qui réchappent du vagin martyrisateur, ils *hurlent* comme des gorets étripés, et l'on viendrait douter que l'épisode du venir-au-monde s'apparente aux pires tourments endurables !

Eh bien non ! Pas une sage-femme, interrogez-les, qui ne reconnaisse que la naissance est une des choses les plus affreuses qui puisse arriver à un être humain !

L'on voudrait, pour éviscérer les autruches euphémisant l'atrocité de naître, citer tous les spécialistes de la gésine.

À défaut, délectons-nous des aveux d'un pédiatre à succès et fort peu suspect de « dramatiser le drame ». On ne peut, en lisant ces lignes du fameux docteur Spock, que rugir d'hilarité ou se rendre dans la maternité la plus proche pour exterminer chevrotinesquement ceux et celles qui font subir ça à un nouveau-né :

L'aspect d'un bébé à sa naissance déçoit généralement des parents qui n'en ont jamais vu. [...] Son visage est bouffi et bosselé, et garde parfois les marques bleuâtres des forceps ou des ventouses. Sa tête, déformée par le « moulage » de l'accouchement, est asymétrique : front aplati, crâne allongé, traits irréguliers. De surcroît, certains bébés présentent une bosse séro-sanguine, ou hémorragie sous-cutanée, localisée sur la tête et qui met des semaines à disparaître. Deux ou trois jours après la naissance, le bébé peut faire une petite jaunisse qui dure environ une semaine.

Benjamin SPOCK, *Comment soigner et éduquer votre Enfant*. États-Unis, XX^e siècle.

De toute évidence, on ne saurait jamais assez culpabiliser une femme qui vient de mettre au monde, non plus que châtrer assez ras le barbare qui l'a fécondée ! Par leur culpabilité consciente et délibérée, un bébé sans défense vient de souffrir l'équivalent d'une mise à mort dont le souvenir atroce hantera tout le reste de son existence ! Comment la Justice ne sanctionne-t-elle pas un acte d'une aussi sordide cruauté ? Comment n'incolpe-t-elle pas au moins le père, l'inséminateur, le plus superflu des hommes, qui s'est rendu complice d'une telle infamie (que dis-je : d'une telle boucherie), ne serait-ce que pour « *non-assistance à très jeune personne en danger* » ?

Les avortés ignorent leur chance, car il n'est à la réflexion nulle créature qui n'ait fait l'objet d'ahurissantes violences de la part de ses engendresseurs. Dès notre naissance, voici nos parents lourdement endettés à notre égard ; un seul droit leur incombe désormais : tout mettre en œuvre pour nous *dédommager* d'avoir dû venir au monde !

Au moment même où sa mère l'extrade hors de sa matrice, la voici tortionnaire de son propre enfant ! Sachant qu'il n'est pas de méthodes policières plus brutales que celles dont la « filière génitale » use à l'égard du bébé qui, à son corps plus que défendant, y transite, on comprendrait mieux que la jeune parturiente et son lamentable fécondateur reçoivent un blâme, un postillon de dédain, la médaille de la férocité, ou encore une sévère amende pour « *mauvais traitements infligés à un être dont ils avaient la responsabilité* » et dont il ne tenait qu'à eux de s'abstenir de le concevoir, en lieu et place des pharisiennes congratulations de circonstance et du bouquet de tulipes protocolaire encensant les sinistres « héros » du jour !

Un enfant fut horriblement *maltraité*, un bambin vient de souffrir comme une limace passée sous le pneumatique d'une bicyclette, un tout frêle marmouset vient de connaître une des plus terrorisantes catastrophes de son existence, et voici toute l'assemblée occupée à se réjouir avec l'assentiment des autorités judiciaires : malheureux poupon, dans quel monde viens-tu de faire ta douloureuse entrée ! Comme tu peux déjà le constater, ici-bas, les victimes ont toujours tort et les malfaiteurs prospèrent sous le regard élogieux du public.

Tous ces carnages prémédités accouchent
au moins d'une cisailante vérité :

*Dès l'origine,
vivre équivaut à souffrir...*

b. Douleur de Vivre

Après avoir souffert, il faut souffrir encore.
Alfred de MUSSET, *La Nuit d'Août*. France, XIX^e siècle.

Passons sur les innombrables blessures ultérieures, les anxiétés sans nom, les colères sans remède, que nous infligera le nécessaire effort adaptatif à notre très inamical environnement durant notre ENFANCE : on ne compte pas les douleurs corporelles (coups, maladies...) ni les motifs de pleurs ou de troubles psychiques plus ou moins prononcés chez les juvéniles, les statistiques en font foi.

Et pour beaucoup d'entre nous, même ce privilège qu'un enfant-soldat, ou qu'un enfant-prostitué, ou qu'un enfant-esclave du Tiers-Monde nous envie : *l'école*. Pour beaucoup d'entre nous, l'école fut à peine moins déplaisante que le baignoire ; encore les bagnards, ces vacanciers perpétuels, se trouvent-ils du moins dispensés de blocus et d'estrapades docimologiques...

Invariablement, tout au long de notre jeunesse, grandir équivaut à souffrir. Chaque enfance est moins un âge d'or qu'une interminable odyssée de sanglants sanglots et de nauséuse soumission aux exigences socio-parentales.

Nous aurions tort, une fois parvenus à l'ÂGE ADULTE, de nous croire immunisés contre les mauvaises plaisanteries du destin. L'adulterie nous accablait quant à elle de l'angoisse du chômage, ou pire : du stress de la vie professionnelle, des tracasseries de la vie familiale ou sentimentale, des soucis financiers, des exaspérantes corvées domestiques, des contraintes de tout ordre, des dégoûts, des lassitudes, des pathologies, des déceptions et des épreuves polymorphes auxquelles nul homme n'échappe jamais, quel que soit son destin, de gloire ou de déchéance.

Ainsi, vivre sa vie d'adulte, c'est souffrir encore...

Ensuite, voici la VIEILLESSE et son infini cortège d'ennui, de maux, de maugréments, de remords, de monotonie, de regrets, de maladies

(intuables décidément, quelle santé ces maladies !), de faiblesses, de malaises, d'impotences, de chagrins plus ou moins solitaires, de douleurs corporelles (encore...), de deuils et surtout d'angoisse face à la pieuvre du trépas dont les pétrifiants tentacules approchent à très vive allure.

Hélas, vieillir, c'est souffrir toujours...

Voilà le synopsis de toute existence.

Mais peut-être ne s'agit-il là que d'opinions, que de points de vue (car la vie comporte aussi ses « bons moments » : c'est d'ailleurs le moins que l'on puisse lui demander, se récrieront les capitaines au long cours, compte tenu du prix exorbitant auquel s'achètent ces fugitifs « bons moments » !), mais au-delà de nos aperceptions subjectives du vivre, que nous révèlent au juste – et ces réalités-là n'admettront point la contestation – que nous révèlent les *structures*, les *mécanismes*, qui déterminent notre survie et commandent à la répartition des joies et des peines ?

Sait-on assez qu'il est possible de démontrer que la vie recèle davantage de maux que de biens ? Qu'il est confortable d'établir que les conditions *a priori* d'apparition du mal sont plus souples que les conditions d'apparition du bien et que les rouages qui gouvernent l'existence ont assez de grinçant pour attester de la supériorité du pessimisme sur les doctrines natalistes ? Voyons plutôt.

***Le Décalogue bionomique,
ou les 10 Lois de l'Existence.***

Ce bref argumentaire suffira à mettre en évidence la terrible asymétrie ontologique régnant entre la souffrance certaine et la jouissance seulement possible !

**1. Nous naissons tissés de Besoins
dont la non-satisfaction engendre de la Douleur.**

Se nourrir, s'assurer un gîte, y dormir à suffisance, se protéger des innombrables ennemis et prédateurs, se maintenir dans un état de santé décent, trouver un partenaire sexuel satisfaisant (difficile cela, très difficile) : autant de pesantes contraintes sur lesquelles nous ne cessons de nous écorcher. Quiconque hélas, par souci de tranquillité, tente de se dérober à ces fastidieuses obligations natives tombe droit dans la gueule du souffrir...

**2. Pour satisfaire nos besoins,
nécessité constante de l'Effort et de la Lutte.**

Or tout Effort, par essence, est désagréable puisqu'il est l'antithèse du Repos, du Nonchaloir, de l'Oisiveté que nous courtisons tant... Il n'est de vie sans lutte, il n'est de lutte sans déplaisir. Si nous ne tentons pas d'apaiser nos besoins, nous souffrons ; si nous combattons pour les adoucir, nous souffrons encore. « *No pain, no gain* », menace si justement le proverbe anglo-saxon... Quiconque naît tombe donc dans la certitude de la contrariété, dans l'océan des difficultés à vaincre, sans autre espoir que d'être vaincu par l'ultime difficulté : mourir...

**3. Le Malheur abonde,
le Bonheur tend à se dérober.**

Il s'avère incomparablement plus aisé d'être malheureux, sur cette planète de combats incessants, que d'y trouver le bonheur. Ne *rien* faire suffit à nous accabler de souffrances, alors qu'en revanche d'opiniâtres efforts ne suffisent pas toujours à nous garantir la béatitude ! Cette loi ruine à elle seule, et définitivement, toute prétention optimistique.

**4. La Douleur s'éprouve
plus intensément que la Volupté.**

Comparez l'orgasme avec une rage de dents ou même avec une simple indigestion ou encore avec un cancer trivial. Passons sous silence les viols, cassages de gueule, accidents graves et autres tortures extrêmes toujours *possibles*...

**5. La Temporalité du Bonheur est plus brève
que la Temporalité du Malheur.**

Le temps subjectif s'écoule plus vite dans la jouissance que dans la souffrance. Rien ne ralentit mieux une horloge que l'index cuit par la flamme d'un briquet. D'un point de vue psychologique, la vie de l'homme heureux est donc toujours déjà plus brève que celle de l'homme malheureux : quoi de plus consternant ?

**6. Le Plaisir ne dure que le temps
de la stimulation voluptueuse ;
la Douleur dure bien plus longtemps
que l'événement qui la provoque.**

Le bien-être se dissipe quelques minutes après l'orgasme ou le festin (les tracas reprennent si vite le dessus...) mais un accident de voiture ou de travail, sinon de vacances, vous supplicie parfois votre vie durant...

**7. La Santé ne procure en elle-même
aucune jouissance positive ; la Maladie engendre
au contraire un désagrément très perceptible.**

Comparez un os ou un estomac en bonne santé avec un os fracturé ou un estomac tapissé d'ulcères !

**8. L'essence du désir est l'Insatisfaction
et sa réalisation n'a d'autre saveur
que la Déception.**

Désirer, c'est *souffrir* d'un manque ; toutefois, sitôt ce manque comblé, un autre se creuse, tandis que chaque objet de désir conquis se révèle inférieur à ce que nous en espérons : rien ne nous rassasie durablement. Observez de jeunes mariés six mois après leurs noces...

**9. Le bonheur prolongé débouche
sur deux nouvelles souffrances :
l'Ennui et l'Angoisse de perdre
cette béatitude durement conquise.**

Si, par miracle, au terme d'une légion d'efforts architectoniques, parfois nous nous sentons heureux, il suffit que *rien* ne survienne au sein de ce bonheur pour que les tourments de la Lassitude viennent insidieusement anéantir notre illusion de bien-être : le dégoût triomphe aussi bien de l'amour que d'un séjour trop prolongé sur un îlot réputé paradisiaque...

Et quand bien même, au prix de mille astuces divertissantes, réussirions-nous à nous maintenir un temps sur les cimes de la plénitude, le moindre interstice laissé libre dans notre espace mental nous confrontera à la sinistre et angoissante certitude d'avoir un jour à déchoir de ces privilèges eudémoniques.

Nul en définitive ne peut se proclamer heureux dès qu'il se souvient que l'avenir, lourd des lacérantes lois de la vie, se dresse devant lui !

10. L'Angoisse est le squelette de toute destinée.

Quand bien même pourrions-nous (mais comment le pourrions-nous puisqu'elle fut notre première expérience, l'empreinte, le modèle de toutes les suivantes ?) nous affranchir de l'Angoisse archétypale héritée de notre naissance, comment, gardant en mémoire la quantité *toujours croissante* des mauvaises expériences et des difficultés dont se jalonna notre passé, ne pas redouter leur résurgence, selon une modalité peut-être plus atroce encore, dans un futur plus ou moins voisin ?

Comment face à la totalité des agressions potentielles qui nous environnent ne pas craindre à chaque instant que l'une d'entre elles nous atteigne et nous mette à *mal* ?

Comment enfin faire taire l'angoisse liée à notre projet le plus intime, le moins incertain : subir le mourir ?

Exister n'est ainsi rien d'autre qu'errer dans une forêt de craintes où la question n'est jamais de savoir *si* le Mal nous atteindra, mais seulement *quand* et sous quelle *forme* il fera de nous sa proie terrifiée. Pour notre vie subconsciente, tout avenir est terreur (comme tout passé est erreur) : que nous survivions aux épreuves du sort ou que nous ayons à affronter celle de la mort, chaque lendemain a pour nous la teinte de l'angoisse et nous ne commençons jamais une journée, si nous interrogeons les tourbillons confidentiels de notre âme, sans redouter ce qu'elle nous réserve... Vivre, c'est certes souffrir mais c'est aussi surmonter sans cesse l'angoisse de souffrir !

CONCLUSION :

**La Souffrance est consubstantielle à l'Existence,
et l'Angoisse de souffrir la texture même
de notre Humanité !**

Telles s'énoncent donc les Dix Lois fondamentales qui structurent notre expérience du vivre : elles frisent, il faut l'admettre, le sinistre et oblitèrent de toute façon tout enthousiasme exagéré quant au « bonheur » d'exister. Surtout, elles ne peuvent que disqualifier radicalement tout élan vitaliste : comment nier que le pire est toujours plus à notre portée que le meilleur ? Déprimante,

irréversible et inculpante asymétrie ontologique, nous sommes toujours déjà plus certains de gémir que de jouir...

c. Douleur de Mourir

Vulnerant omnes ultima nequit.
Toutes nous blessent et la dernière nous tue.
ÉPIGRAPHE DES HORLOGES DU TEMPS JADIS.

Voici enfin, dressé devant nous comme une muraille de crocs ensanglantés, le moment de trépasser ; encore nous faudra-t-il traverser les supplices physiques et psychiques de l'agonie (αγωνία : *lutte, anxiété, angoisse*) pour obtenir tout de même le droit de quitter cette fâcheuse existence dans laquelle nous n'avions guère demandé de faire notre entrée...

Non contents de nous avoir infligé le sévère de venir au monde, nos parents, en véritables assassins, ont la délicatesse de nous infliger celui de le quitter.

Et pourtant, au vu de la douleur d'exister, nous serions souvent tentés de nous exclamer : « *Enfin la mort !* », si celle-ci ne s'avancait palpitante d'un nouveau lot de détresse. Hélas, tout trépas est épouvante, s'il n'en était ainsi, nous mettrions fort volontiers fin à nos jours, avant même que d'avoir pu nous reproduire...

Il nous faut, tout au long de notre vie, porter la crainte instinctive de la perdre, perte qui s'avère pourtant on ne peut plus inéluctable. Ce que l'homme redoute le plus, il lui faudra, de toute nécessité, le subir !

Donner le jour à un être ne le contraint pas seulement à lutter toujours pour s'assurer un destin (à peine) tolérable, cela l'oblige aussi à écouter sans rémission le bruit de fond funèbre qui lui murmure, heure après heure, dès l'âge de raison : « *Toi aussi un jour tu mourras, et cela ne sera ni drôle ni festif !* ».

Bref, tous ses pénibles labours n'auront fait que ramener au néant, au terme d'une odyssée des plus éprouvantes, une créature déconfitée, indiciblement écœurée de se savoir toujours déjà promise à cette inexistence même à laquelle ses cruels engendres l'ont imbécilement arrachée...

Qu'il soit véloce ou traînant, le mourir ne regorge que de désagréments (*affres, spasmes, alarmes, convulsions*, dit-on de l'agonie...) : il ne nous inspire pas une crainte instinctive sans raison ; l'organisme qui meurt est un organisme qui souffre, et qui souffre d'autant plus qu'il lutte pour survivre.

Des trois types principaux de trépas : accident, maladie, vieillesse, lequel mérite nos suffrages, lequel nous réjouit ? Aucun. Tous nous répugnent, tous nous horrifient.

Le premier jour de votre naissance vous achemine à mourir comme à vivre.

Tous les jours vont à la mort, le dernier y arrive.

Michel de MONTAIGNE, *Essais*. France, XVI^e siècle.

Qu'on s'imagine un nombre d'hommes dans les chaînes, et tous condamnés à la mort, dont les uns étant chaque jour égorgés à la vue des autres, ceux qui restent voient leur propre condition dans celle de leurs semblables, et, se regardant les uns et les autres avec douleur et sans espérance, attendent à leur tour. C'est l'image de la condition des hommes.

Blaise PASCAL, *Pensées*. France, XVII^e siècle.

Nos fabricateurs nous ont bel et bien *condamnés à mort* et nous devrions leur témoigner de la piété filiale ? Mais mon brave Confucius, mon adorable Moïse, mon sirupeux Code Civil, vous plaisantez ! Les assassins méritent la geôle, comment se fait-il que nos père et mère y échappent sinon parce que la plupart d'entre nous nourrissent le désir sadique d'engendrer à leur tour ? Un crime commis par tous n'en est pas moins crime. Qui danse de joie devant l'épreuve du mourir ? Personne. Nous tremblons à l'unisson. Nous soupçonnons unanimement la douleur inexprimable que l'existence va nous infliger une dernière fois avant de nous libérer enfin de son emprise...

Au sens propre, le trépas sonne l'heure où mes parents me tuent ! Je meurs *parce que* j'ai dû naître, j'agonise *parce que* mes géniteurs m'ont mis au monde et m'ont, en pleine conscience, avec préméditation, pétris de malveillance théomimétique, façonné agonisable, fongible, biodégradable, marcescent, cauchemardesquement mortel ! Sans tergiversation, je déclare mes parents homicides et les répute incarcérables comme tels ! Je trépasserai *par leur faute*, je quitte cette vie en subissant malgré moi un ultime tourment, par eux

seuls imposé, et abjectement symétrique de l'inaugural, puisque enfin l'on meurt comme on naît : dans une angoisse et un malaise paniques étanches à toute description !

Vivre, c'est mourir, et mourir,
tout autant que naître, c'est souffrir...

Il suffit de déboutonner ses paupières :
la naissance est souffrance,
la vie est souffrance,
la mort est souffrance,
et donc la procréation une cruauté
de première magnitude
méritant autant de baffes
qu'il y a de bactéries dans un rectum.

Décidément, les Trois Douleurs, que délibérément nos parents nous lèguent et nous imposent, semblent affirmer la vie plutôt comme fardeau que comme jubilation...

Bilan de cet algologique chapitre liminaire. L'existence ayant non seulement extorqué bien plus de plaintes aux hommes que de célébrations inconditionnelles, mais surtout s'avérant perméable à la démonstration, par le biais d'une simple analyse phénoménologique, de sa nocivité transcendante, on voit donc mal sur quelle base d'émerveillement cocorico-vitaliste fonder son désir de descendance !

À pouvoir lire en pleine conscience le règlement du pénitencier qui métaphorise toute destinée terrestre, qui vraiment voudrait y faire, de plein gré, son entrée ? Sûrement pas un marmot pensant et clairement informé de ce qui l'attend !

POSTURE II
Arguments (flasques)
en faveur de la Procréation

*Se marier dans le but d'avoir des enfants,
afin que notre nom ne périsse pas,
ou d'avoir des soutiens dans la vieillesse,
ou de laisser des héritiers incontestables,
c'est le comble de la stupidité.*

THÉOPHRASTE, *Du Mariage*. Grèce, IV^e siècle av. J.-C.

*Ainsi, pleine d'erreurs qu'elle croit légitimes,
Sa tranquille vertu conserve tous ses crimes.*

Nicolas BOILEAU, *Satire X*. France, XVII^e siècle.

Avant d'analyser, selon la fêrule de La Rochefoucauld, les vices macérant sous les prétendues vertus de la maternité, prenons d'abord le temps d'exterminer un à un les principaux arguments que brandissent les partisans de l'accouchement.

On le verra, pas un ne tient devant la double exigence de la Raison et de l'Éthique, bref devant ce qui constitue l'essentiel de la philosophie...

a. l'Amour

Vous prétendez d'abord enfanter par « *amour* ». Parce que vous cuidez vous aimer, toi homme, et toi femme, il vous semble heureux de couronner cet amour d'un être qui s'avancerait comme la synthèse de vous-mêmes et comme la matérialisation des sentiments censés vous unir.

Fort bien. Mais avant tout : êtes-vous sûrs de l'amour qui vous unit ? Car tout de même les statistiques indiquent qu'un nombre très considérable de mariages (un sur deux) ou d'unions (bien plus encore), certes contractés sur base de l'amour, létale illusion, se terminent par un divorce ou une rupture ! Quant aux mariages qui ne se dénouent pas, ils pourrissent souvent davantage qu'ils ne persistent... Rien de plus absurde que d'enfanter prétendument par amour pour ensuite assister à la lente dislocation de votre couple par la haine, ou la lassitude... L'enfant qui résulta de votre « amour » aussi éphémère qu'incertain aura par contre, pour sa part, la durable certitude de souffrir, puisqu'il est né.

D'innombrables enfants ont toutes les chances de voir leurs parents se séparer endéans les dix ans suivant leur naissance. Comment arguer d'un sentiment dont on ignore s'il perdurera ou non pour jeter une nouvelle créature dans un monde où prolifèrent, pour leur part si fidèlement, les difficultés ?

Qui plus est, quand bien même, par exception, l'amour entre deux êtres persévérerait-il assez longtemps pour que les affres du divorce épargnent son fruit : est-ce aimer sincèrement son enfant que de le propulser dans un monde où le malheur abonde tandis que le bonheur présente une fâcheuse propension à se faire attendre, sinon à se dérober ?

Aimer, me semble-t-il, c'est désirer tout le bien possible pour l'objet de son Amour. Or, vivre s'apparente davantage à un mal qu'à un bien : cela fut assez prouvé. Dans l'improbable où votre expérience personnelle n'aurait pas suffi à briser votre inquiétant aveuglement quant au tragique d'exister, relisez scrupuleusement Euripide, Cicéron, Lucrèce, Sénèque, Marc-Aurèle, Pétrarque, Donne, Quevedo, Gracian, Milton, Pascal, Swift, Voltaire, Hume, Chamfort, Chateaubriand, Bonaventura, Foscolo, Byron, Schopenhauer, Leopardi, Lenau, Büchner, Kierkegaard, Lermontov, Leconte de l'Isle, Tourgueniev, Baudelaire, Dostoïevski, Twain, Bierce, Lautréamont, Strindberg, Maupassant, Panizza, Kafka, Jean Rostand, Artaud, Ghelderode, Hedayat, Sartre, Beckett, Pavese, Ionesco, Cioran, Caraco, Sternberg ou Jaccard, en blason de myriades d'autres (car l'étendue se dérobera toujours pour évoquer tous les penseurs que la vie désespéra d'elle-même), ainsi que l'ensemble de la littérature chrétienne, bouddhiste, gnostique, platonicienne ou brahmanique, pour ne citer qu'elles... Une élémentaire chrestomathie du pessimisme couvrirait encore des milliers de pages !

Si l'on aime authentiquement son enfant,
il n'est pas d'autre option,
au vu des souffrances dont la vie regorge,
que de s'abstenir de l'enfanter !

b. la savoureuse Aventure de Vivre

Le catalogue des lamentations humaines ruine d'emblée le second argument des candidats à la parentalité : « *la jouissance qu'il y aurait à exister* » et donc la bienveillance qu'il y aurait à faire exister un inexistant.

Quelle jouissance ? N'avons-nous pas établi ci-dessus que l'existence contient *structurellement* davantage de maux que de biens ?

Ainsi, à ceux que tenterait l'argument, d'une hypocrisie pourtant hallucinante, de la vie comme « *aventure merveilleuse méritant d'être vécue* », il demeure facile d'opposer que même si tel était le cas, même si existence et souffrance n'étaient point de parfaits synonymes, même si vivre, par démenace, par impossible, devait conduire au suprême jouir, celui qui n'existe pas ne perd rien à ne pas exister, puisque, de toute évidence, pour éprouver une telle perte, il faut déjà faire partie des étants !

Ce qui n'existe pas ignore ce qu'il perd, il ignore même tout ce qu'il gagne – une véritable fortune ! – à ne pas être. Ce qui n'existe pas n'éprouve aucun regret, aucun remords, nul tracas, nulle lésion, nul dilemme entre « être ou ne pas être » : sa divine inexistence le met à l'abri de toute déception, de tout manque, de tout besoin, de toute tentation, tantôt de vivre, tantôt de mourir.

Qu'exister puisse charmer les génomes de taupes, nous n'en doutons point, mais que les aveugles ne s'appuient guère sur le prétexte, pour offrir à leur nombrilisme l'enfant dont ils rêvent, du privilège qu'il y aurait à exister alors que les inexistants demeurent parfaitement à l'abri d'une telle préoccupation ! Non messieurs les pharisiens, vos enfants, vous ne les priverez d'absolument rien en les laissant végéter dans le néant, et ce pour une excellentissime raison : c'est que le néant ne saurait manquer de rien, ne saurait se plaindre de rien, ni porter le deuil de quoi que ce soit !

Au diable donc votre visqueuse « générosité » : la vie est un cadeau empoisonné dont la non-dégustation n'afflige d'aucune manière les inétants. Une fois pour toutes, ne pas naître, c'est échapper à tous les préjugés, y compris celui de ne pas naître, si naître pouvait être autre chose qu'un préjugé...

– *Mais si vivre s'avère si détestable, protesteront les captieux, comment se fait-il que la plupart choisissent néanmoins de continuer à vivre plutôt que de se suicider sans délai ?*

Il est aisé d'éventrer cette objection si l'on se souvient que l'homme est un animal qui continue à obéir bien plus à son instinct qu'à sa raison. Nous vivons comme nous nous reproduisons : par pur conditionnement génétique. À travers les âges, il dut exister des espèces fort peu enclines tant à l'acte fécondateur (voyez, de nos jours encore, le cas limite que constituent les pandas) qu'à l'âpre lutte pour la vie. Toutes bien entendu, sous la pression de la sélection naturelle, ont disparu. Seules les espèces les plus fertiles et dont la terreur de la mort s'avéra suffisante ont pu survivre. Le constat s'impose : la peur panique du trépas fut une des mutations génétiques décisives en terme d'avantage adaptatif. Tous les individus primordiaux dépourvus d'un tel gène décédèrent avant même d'avoir pu fonder un embryon d'espèce...

Ainsi, bien que la Raison ait depuis longtemps instruit l'homme capable de penser du tragique insoluble de sa destinée, notre espèce, dotée comme toutes les autres du gène de la *thanatophobie* (ou du moins de l'*algophobie*, de la douleur inhérente au périr), notre espèce disais-je n'a toujours pas pris le parti de s'éteindre. Cela prouve-t-il que la vie vaut la peine d'être vécue ou bien seulement l'efficacité d'un tel gène, le despotisme de l'Instinct ?

Inutile de simuler : nous savons tous que l'instinct domine bien plus notre psyché que les considérations de la spiritualité la plus haute n'y ont prise. Quiconque nierait un fait aussi bien établi aurait sa place toute chauffée aux côtés d'un personnage littéraire assez représentatif de l'humanité moyenne : j'ai nommé Tartuffe.

Vivre nous déplaît, mais mourir nous terrorise : nous ne choisissons donc la vie que par pis-aller, faute d'une alternative moins pénible. Accordez à l'homme l'assurance que seul le néant l'attend au-delà de la tombe et garantissez-lui un trépas sans nulle douleur ni angoisse, vous multipliez tellement le taux de suicide que l'humanité entrera bientôt, elle aussi, au doux panthéon des espèces disparues...

Au rang des motifs qui nous poussent à demeurer dans la prison de la vie à laquelle nos moments de lucidité trouvent pourtant si peu de charme, figurent à la fois la crainte du châtement divin et celle de renaître, car on ne naît pas une première fois sans redouter qu'il puisse y en avoir une seconde ! Enfer ou réincarnation, un pessimisme latent, hérité précisément de notre douloureuse expérience du réel, de notre méfiance inextinguible à son égard, nous détermine à reconduire notre séjour parmi les maux que nous connaissons plutôt que de nous exposer à d'autres dont nous ne savons rien. Complexe de Hamlet...

Si enfin nous ne nous trucidons pas ce soir, c'est aussi dans l'espoir que demain nous dédommagera des peines subies hier. Combien d'entre nous ne vivent qu'à la façon du joueur chaque jour un peu plus ruiné et pourtant jouant sans cesse davantage dans l'espoir d'éponger ses pertes, de se « refaire » ? Utopie pourtant : la mort achèvera de nous défaire tout à fait avant que nous n'ayons touché le dixième des dividendes que devrait nous verser cette débitrice insolvable qu'est l'existence...

Quiconque s'adonne au dangereux jeu de la vie doit admettre qu'il ne peut qu'accumuler pertes sur pertes jusqu'au jour où la partie sera pour lui totalement perdue.

Pour nous résumer, le pourquoi de notre hésitation devant l'extinction individuelle ou collective tient en ce triste apophtegme : *nous vivons moins par amour de la vie que par épouvante de la mort* ; les épreuves de notre destin nous semblent encore préférables aux douleurs anxieuses qui nous permettraient d'y échapper.

De même, nous ne nous reproduisons nullement par philosophie, ou préoccupation religieuse, ou bienveillance philanthropique, mais seulement par aveugle obéissance à l'Instinct. Les pucerons ne disposent que d'une faible conscience argumentative : ils se multiplient fort bien sans recourir à d'hypocrites prétextes.

c. prolonger l'Humanité

Parmi ces prétextes souvent invoqués pour justifier qu'un misérable bébé vienne s'exposer à nos désarrois figure en bonne place l'idée de « *perpétuer l'espèce* ».

Pour contrer cet argument d'un aussi bel idéalisme, on pourra faire remarquer que l'espèce humaine n'existait pas voici un milliard d'années et que personne ne s'en plaignait... Imaginons à présent que notre espèce disparaisse bel et bien, qui donc demeurera-t-il pour s'en plaindre ? Le dernier des hommes ? Non, non, celui-là aussi aura disparu ; alors quelle voix humaine gémira-t-elle sur l'évaporation du plus féroce de tous les prédateurs ? Qui regrettera que l'embranchement des primates, qui n'a encore jamais cessé de se faire la guerre et de s'entretuer depuis qu'il s'est (un peu, ô si peu) différencié des autres singes, ait tout à coup cessé d'exister ? Les animaux que nous passons notre temps à exploiter, maltraiter, torturer, emprisonner et génocider ? Certes non.

De surcroît, selon toutes les évidences scientifiques actuelles, l'espèce humaine est bel et bien vouée à l'extinction puisque l'astre qui nous éclaire et nous réchauffe n'a rien d'éternel. Admettons tout de même le scénario, pour l'heure de pure fantaisie, qui supposerait que l'homme s'installe un jour autour d'une autre étoile, voire colonise l'univers tout entier (pour autant qu'il n'ait pas entretemps été massacré par une civilisation extra-terrestre supérieure, supérieure en technique mais égale en malveillance...), en quoi cette pullulation ubiquitaire nous avancerait-elle ? En quoi notre destinée serait-elle moins absurde et dérisoire parce que nous peuplons dix mille terres au lieu d'une seule ? En quoi notre angoisse métaphysique diminuée ? En quoi les tracasseries, les désespoirs, la lassitude du labeur alternant avec les roncières de l'ennui, les amours déçues, la crainte du lendemain et tous les autres tourments de l'âme, moins nombreux ?

Perpétuer l'espèce, mais dans quel but ? Tout ce que l'on perpétue en perpétuant l'espèce, ce sont les occasions de pâtir et de se plaindre pour les individus dont la somme la constitue ! L'espèce n'est qu'un concept ; la réalité ce sont des légions d'individus qui souffrent...

Après tout, si l'espèce désire se perpétuer, qu'elle se débrouille sans nous. L'enfant n'a pas à devenir l'instrument de notre curiosité quant à la question de savoir ce que l'espèce va devenir ; il n'a pas davantage à prendre sa place de simple bloc dans ce mur des lamentations que constitue le genre humain afin de remplir d'aise ceux qui redoutent sa pourtant inévitable réduction en poussière !

Big Chill ou *Big Crunch*, entropie absolue ou contraction apocalyptique de l'univers : la vie n'a aucun avenir. De toute nécessité, l'évolution cessera et la destruction aura le dernier mot : pourquoi la différer ?

Pourquoi permettre à d'autres de venir faire ce foudroyant constat d'échec ? Scientifiquement, la Mort sera plus forte que l'amour, éternellement supérieure à tout idéal, à tout projet, à tout édifice, à toute civilisation, à toute biologie ; prétendre le contraire équivaut à se repaître des derniers orteils de la superstition.

En tout état de cause, l'inexistant se moque de savoir si le genre humain va ou non rejoindre, plus ou moins tôt, la catégorie, au demeurant enviable, de l'inexistence. L'inexistant n'existe pas et ne s'en plaint pas le moins du monde...

– *Ah mais monsieur rendez-vous compte, si l'humanité disparaît nous n'aurons plus ni de Shakespeare, ni de Tolstoï ni de Gandhi !*

– Certes, mais nous n'aurons plus non plus de Hitler ni de Staline ni de Léopold II ni de Pol Pot ni de Pinochet ni de Bush, ni d'exterminateurs d'Amérindiens ou d'aborigènes australiens, ni de colonisateurs de l'Afrique, ni de dirigeants de multinationales, ni surtout de méphitiques écrivains, toujours tellement plus nombreux que les suaves... Relevez par ailleurs que les neuf dixièmes de l'humanité vivent sans avoir lu une traître ligne de Shakespeare ou de Tolstoï, ce qui réduit considérablement la portée de votre argument... Et puis, quel serait votre ébahissement si je vous soutenais que le travail implicite de la plupart des diamants de la pensée fut de rendre l'homme suffisamment conscient de sa misérable condition pour qu'il prenne le parti de renoncer progressivement à se reproduire !

Écoutez Shakespeare dans *Macbeth* par exemple :

*« La vie n'est qu'une ombre qui passe, une piètre actrice
Qui se pavane et se tourmente durant son heure de scène,
Et qu'ensuite on n'entend plus. C'est un conte
Conté par un idiot, plein de bruit et de fureur,
Ne signifiant rien. »*

ou encore dans cet édifiant passage de son *Henri IV* :

*« Ô Dieu ! que l'on puisse lire le livre du destin,
Et voir la révolution des temps,
[...] comment les hasards nous raillent,*

*Et les revirements remplir la coupe du changement
De diverses liqueurs ! Ô, si cela se pouvait voir,
Le plus heureux des jeunes gens,
– Contemplant le cours de sa vie,
Quels périls passés, quels ennuis à venir, –
Fermerait le livre, s'assiérait dessus et mourrait. »*

Vous observez là quelque trémoussement parénétiq ue en faveur de la parturition ? Pas moi.

Vous préférez Tolstoï dans *La Sonate   Kreutzer* ?

*–   à quoi bon exister ?
–   à quoi bon ? Pour vivre.
– Mais vivre pour quoi ? Si l'on ne poursuit aucun but, si la vie nous a été donnée pour elle-même, nous n'avons pas de raison de vivre. S'il en est ainsi, les Schopenhauer, les Hartmann et tous les bouddhistes ont parfaitement raison.*

Le genre humain doit disparaître ? Est-ce que qui que ce soit, quelle que soit la façon dont il regarde le monde, peut en douter ? C'est aussi indubitable que la mort.   en croire la doctrine de l' glise, le monde aura une fin, selon l'enseignement de la science, cette fin est inévitable. Qu'y a-t-il d'étonnant à ce que l'enseignement de la morale aboutisse aux mêmes conclusions ?

Les enfants sont un tourment et rien de plus.

Écoutez enfin Gandhi dans *Tous les Hommes sont Frères* :

Je ne veux pas renaître.

La souffrance est la loi des hommes.

ou encore, dans ses *Lettres à l'Ashram* :

Celui dont l'activité est entièrement consacrée à la réalisation de la Vérité, qui exige un désintéressement absolu, n'a pas de loisirs à consacrer à l'occupation égoïste d'engendrer des enfants et de diriger une maison.

et de conclure, assez férocement :

*Plus leur famille est nombreuse et plus ils sont éloignés de l'Amour
Universel.*

C'est bien là le discours d'une Grande Âme.

Si le génie est bien celui qui participe à l'élévation du niveau de conscience de l'humanité, il ne fait aucun doute que la somme des pensées géniales conduira un jour l'humanité entière à admettre le primat du Néant sur l'Être.

« *Perpétuer l'espèce* »... D'un grotesque ! Si encore notre espèce resplendissait de Vertus, si encore toutes ses tragédies ne se déroulaient pas sur fond d'Absurde...

Allons, que l'espèce disparaisse, qui donc s'en portera plus mal ? Votre espoir ? Mais qu'importe votre espoir puisqu'il s'achète au prix d'une cécité dont se sentent solidaires les légumineuses, elles-mêmes si fertiles.

d. laisser quelque Chose derrière soi

Un autre argument revient souvent dans la bouche des irresponsables qui nous engendrent. Il s'agit pour eux de « *laisser une trace* ». Curieuse impulsion.

Faisons tout de suite valoir que d'un point de vue éthologique, cela s'apparente trait pour trait à l'attitude qu'ont beaucoup de mammifères d'abandonner une déjection sur le sol pour marquer leur présence ou leur territoire. Le chien qui urine au lampadaire lui aussi laisse une trace ; cette trace toutefois, au contraire du bébé, bénéficie du privilège de ne pas avoir à endurer les éreintantes contraintes de l'existence...

Sous un angle psychanalytique, on le sait, ce désir de « *laisser une trace* » s'enracine dans le comportement du bambin qui identifie ses premiers excréments à un cadeau et s'efforce d'en faire le très judicieux présent à sa mère émue.

Rien donc de très évolué ni de très mature dans ce désir de *marquer* son espace temporel tout en faisant présent à ses contemporains d'une « chose » tombée bas d'un viscère... Il y a définitivement trop de *Ça* dans ce fantasme identitaire pour qu'il puisse se constituer en argument crédible.

Mais trace pour trace, si vraiment il importe d'en laisser une afin de ne pas démentir notre instinct de mammifères ni trahir notre futile espoir d'immortalité, il me semble qu'une œuvre d'art, de science, de pensée ou de philanthropie, vaut tout de même un peu mieux qu'une catastrophe de chair. Déjection pour déjection, il en est de plus utiles et de plus nobles que d'autres. Car quant à laisser une descendance charnelle, cela réside à portée du premier lombric venu. Rien d'ailleurs de plus amusant que d'observer une vache vèler, ou un porc féconder sa truie.

Ainsi, on n'engendre en réalité du vivant que par incapacité à mieux faire : engendrer du spirituel...

« *Laisser une trace* ». Très étrange idée. Il y a tellement d'êtres médiocres, et ils désirent donc laisser une trace de leur médiocrité ! Épargnez-vous cette peine, messieurs les insignifiants, nous nous passerons fort bien de votre souvenir. Inaperçus de votre vivant, vous espérez être aperçus *post-mortem* ? Vous voulez perpétuer votre nom ? À quoi bon si votre enfant vous imite et demeure aussi anonyme que vous-même ?

Reconnaissez l'absurde, le burlesque même, de cette volonté de vous reproduire afin de « *ne pas tomber dans l'oubli* » puisque d'ici quelques rapides générations vos arrière-petits-enfants ne connaîtront même plus ni votre prénom ni la couleur de vos cheveux, quant à la luxuriance de votre personnalité...

Si vous redoutez l'éphémère ainsi que le drame de notre mortalité (dans lesquels cependant vous n'avez aucun scrupule à inscrire les dépositaires dont vous vous enivrez...), gravez plutôt votre anthroponyme sur un affleurement de granit : certains pétroglyphes traversent allègrement les millénaires. Ou encore faites tailler un élégant quatrain de votre cru sur votre pierre tombale, cette dernière participera encore au lisible quand vos pitoyables héritiers auront déjà été grignotés par d'autres vermisses.

e. L'Obligation religieuse : « Dieu a dit que » (mais aussi le Contraire de que)

Un peu plus sérieusement, d'autres excipent de l'« *injonction métaphysique* » pour accrédi-ter leur malsain caprice de descendance. Dieu exigerait de nous que nous nous perpétuassions. Qu'en savez-vous ? Seriez-vous un familier des décrets du divin ? Ce Dieu tellement peu palpable, tellement peu désaltérant, que, depuis toutes ces dizaines de siècles que nous en glosions tout en le quêtant selon la plus sincère énergie de notre psyché assoiffée, nous n'avons toujours pas réussi à mettre son existence en évidence ! Aucune preuve de la réalité de ce que nous nommons Dieu... Pas même un indice, juste une montagne d'hypothèses, que chaque système religieux réussit en outre à faire s'entrechoquer et se contredire jusqu'à fomenter des guerres au nom de ce *premier principe* princièrement douteux !

Je demande donc : comment savez-vous que le divin se réjouirait que nous copulassions afin de pondre ? Vous l'avez lu dans les Écritures ? Soit, et de quelle déité les Écritures nous parlent-elles ? D'une instance omnipotente et omnisciente, n'est-ce pas ? Songez dès lors qu'une divinité *omnipotente*, c'est-à-dire *qui peut tout*, y compris abolir toute douleur, ne serait-ce que pour les innocents, songez qu'une telle divinité, au vu du Mal dont regorge et dont s'égosille notre planète, ne peut être que le Diable en personne !

Oui, si Dieu existe et s'il est tout-puissant, Dieu est identique au Démon. On comprend mieux alors qu'il désire que nous désirions nous reproduire... Le Mal veut le Mal, comme des parents veulent des enfants.

De toute nécessité, la bonté de Dieu est inversement proportionnelle à sa puissance !

Notre univers se révèle à ce point manqué, qu'il serait du plus mauvais goût d'engendrer des créatures au nom de Celui qui inflige tant de maux à ses créatures.

Tout a été créé par Dieu,
Donc le Mal a été créé par Dieu,
Donc Dieu est malé-fique.

Si Dieu existe, qu'il se débrouille sans nous : nous n'avons pas à lui fabriquer de nouvelles proies ni de nouveaux esclaves ni de nouveaux enfants de chœur pour égayer ses loisirs célestes. Qu'il se contente des 80 milliards de créatures que l'humanité lui a déjà données ; 80 milliards de *loups-pour-l'homme*, dans les mains du *cercle-dont-le-centre-est-partout-et-la-circonférence-nulle-part*, n'est-ce pas bien suffisant ?

Si, c'est tout à fait suffisant.

Nous n'aimons guère Dieu, puisque nous lui devons *toutes* nos détresses. Libre aux lâches de le célébrer, mais rien ne justifie que leur lâcheté s'abandonne à ancrer dans nos tracas métaphysiques de bienheureux inexistants.

Insistons-y, Dieu n'est qu'une hypothèse, un objet de foi, non un constituant du monde phénoménal. Or, la douleur d'exister quant à elle ne fait aucun doute, nous la portons chaque jour dans nos fibres et dans notre âme : la douleur s'avance même comme un des constituants les plus sûrs du monde phénoménal où se débattent les biontes...

Depuis quand, dans un raisonnement fondé sur la logique, une hypothèse pèserait-elle le même poids qu'une certitude ?

Dans le doute, mieux vaut s'abstenir : c'est l'essence même du *Principe de Précaution*, tant et tant préconisé de nos jours où l'on ne cesse de fantasmer sur le risque zéro...

À ce propos, messieurs les Sécuritaires, nous avons l'honneur de vous l'annoncer : il est possible d'échapper à tout risque, il suffit de ne pas naître. Fumer tue, vivre aussi.

En passant, faisons d'ailleurs remarquer que le fondateur d'une religion qui prétend beaucoup en savoir sur Dieu, le christianisme, a finalement laissé fort peu de descendants charnels... Né d'une vierge, le Christ est mort vierge et sans enfants, non sans nous demander de nous faire EUNUQUES, de nous castrer, en vue du Royaume des Cieux ! Je n'aperçois point là un appel éperdu à la fécondité cuniculiforme.

Aucune incitation à la reproduction dans les Évangiles, au contraire, tout l'esprit de ceux-ci repose sur l'éloquent concept d'*Imitatio Christi* : suivre le Christ, marcher dans ses traces paradigmatiques, calquer notre vertu sur la sienne, mouler notre destinée sur son stimulant exemple rédempteur.

Eh bien, chers frères chrétiens, imitons le Christ, convions l'humanité tout entière à l'imiter, à se ranger sous son impératif catégorique, et l'espèce déchue selon le péché d'Ève aura disparu, selon nos souhaits, dans moins d'un siècle...

Cette hostilité radicale du Christ à la progénition, non seulement les gnostiques l'avaient immédiatement identifiée, mais Kierkegaard lui-même en réaffirmera la vigueur. Voici ce que le philosophe danois osa livrer aux pages de son *Journal* :

Il va de soi aux yeux du Christ que le chrétien ne devait pas se marier.

La reproduction de l'espèce. Le christianisme veut y faire barrage.

Mettre un enfant au monde ! Mais l'enfant naît dans le péché après avoir été conçu par infraction, et cette existence est une vallée de larmes.

Non, l'erreur n'est pas que le prêtre soit célibataire... un chrétien doit l'être.

Dieu veut [...] que l'homme abandonne cet égoïsme qu'il y a à donner la vie.

Sauver notre espèce, cela veut dire : cette espèce est perdue, on n'en a que trop, il s'agit d'être sauvé en sortant de l'espèce, et par conséquent il faut commencer par faire barrage à notre espèce.

Je rends grâce à Dieu qu'aucun être vivant ne me doit l'existence.

Un crime m'a fait venir au monde, m'y a fait venir contre la volonté de Dieu. La faute, qui en un sens pourtant n'est pas la mienne, bien qu'elle fasse de moi un criminel aux yeux de Dieu, c'est de donner la vie.

Stupéfiant concerto de baffes en punch majeur !

Évidemment la plupart de nos soi-disant chrétiens n'ont jamais rien lu de cet auteur, leur confort intellectuel et plus encore leur satisfaction génésique en dépendaient...

Nonobstant, dès le V^e siècle, saint Augustin, dans son traité *La Virginité consacrée*, avait déjà lancé cette vigoureuse semonce :

« *Ce n'est plus servir le Christ que de multiplier la race humaine.* »
(laquelle race, à cette époque, ne comportait pourtant pas plus de trois centaines de millions d'individus...)

Le même Père de l'Église eut enfin ces paroles définitives et lacérantes dans son ouvrage *Sur le Bien du Mariage* :

« *J'en connais qui murmurent : "Et si tout le monde voulait s'abstenir du mariage, comment le genre humain subsisterait-il ?"*
– *Si seulement ils le voulaient tous ! [...] : ainsi la Cité de Dieu se réaliserait plus vite, et la fin du monde en serait hâtée.* »

Voilà qui tinte sans appel : le Salut, c'est l'Extinction !

Ah, si seulement ils le voulaient tous, si seulement ils se voulaient *christiques*, ces nauséeux chrétiens.

Le Salut, c'est l'Extinction. Les diverses spiritualités de l'Inde ne proclameront pas autre chose : qu'il s'agisse de l'hindouisme, du jaïnisme ou du bouddhisme, leur visée sotériologique demeure identique : mettre fin au Cycle des Naissances (*Samsâra*) !

Sortir du monde phénoménal, libérer l'âme de toute incarnation terrestre, échapper à la douleur d'exister : diantre, ces maîtres à penser seraient-ils secrètement anti-natalistes ? Le moins que l'on puisse dire est que leur mépris du monde sensible conjugué à leur volonté de ne plus renaître ici-bas ne pousse certes pas, d'un point de vue exégétique, à multiplier les accouchements...

Quelques exemples :

La grâce est de montrer la vérité qui délivre, la grâce est la cause de la libération du cycle des naissances et des morts.

Shiva-Purâna. Inde, circa IX^e siècle.

*Les sages qui se sont adonnés à la méthode de vigilance,
Qui ont renoncé au fruit né des actes,
Ceux-là seront libérés du lien des renaissances*

Et iront au lieu qui ne connaît point de douleur.

Bhagavad-Gîtâ. Inde, circa I^{er} siècle av. J.-C.

Ironent à l'exact opposé donc de notre monde où selon le *Mahâbhârata*, rappelons-le : « *Seule, en vérité, la douleur existe ; c'est pourquoi on n'obtient pas le bonheur.* »

Terminons sur ces quelques extraits du *Bardo-Thödol*, le fameux « *Livre tibétain des Morts* », qui scande comme un leitmotiv le précepte de « fermer les portes de la matrice » :

Ceux qui n'ont pas reçu l'enseignement d'un Lama tomberont dans les précipices et les gouffres du monde du cycle des existences où ils seront éternellement pourchassés par des souffrances abominables. Écoute donc mon enseignement. Je t'ai montré les instructions pour fermer les portes de la matrice en conjurant l'attraction et l'aversion.

Si tu comprends ainsi du fond de ton cœur que tout n'est que mensonge, la porte de la matrice se fermera.

Je ne veux plus de ce cycle des existences. Mon cœur le craint et le refuse sans cesse.

Toute la littérature religieuse d'influence indienne regorge de tels refus de renaître (donc de naître) ; nous pourrions citer texte après texte, école après école, mais tout était dit dès le VII^e siècle avant J.-C., dans la fameuse *Chândogya Upanishad* : « *Puissé-je ne jamais retourner à la membrane brillante, qui dévore sans dents – ne jamais retourner à la membrane.* »

Sachant que cette membrane, selon tous les commentateurs, désigne le sein maternel, et plus précisément l'amnios ou le placenta... Rideau.

Qu'attendons-nous pour « verrouiller les utérus », puisque accéder au *Nirvâna* n'est rien d'autre, étymologiquement, que de jouir de l'*Extinction*...

En judaïsme, chacun se souvient du dégoût exemplaire de Job à l'encontre de son être-au-monde :

POSTURE II

*Pourquoi ne suis-je pas mort au sortir du sein,
N'ai-je péri aussitôt enfanté ?
Pourquoi s'est-il trouvé deux genoux pour m'accueillir,
Deux mamelles pour m'allaiter ?
Maintenant je serais couché en paix,
Je dormirais d'un sommeil reposant.*

*Pourquoi donner à un malheureux la lumière,
La vie à ceux qui ont l'amertume au cœur,
Qui aspirent après la mort sans qu'elle vienne,
Fouillent à sa recherche plus que pour un trésor ?
Ils se réjouiraient en face du tertre funèbre,
Exulteraient de trouver la tombe.*

L'homme est né pour la douleur.

*L'homme, né de la femme,
A la vie courte, mais des tourments à satiété.*

Livre de Job. Israël, V^e siècle av. J.-C.

Ces protestations radicales du Juste-écrasé-d'Injustice contre le jour où il fut engendré n'ont rien d'isolé, elles se trouvent joyeusement redoublées par celles de Jérémie ou de l'Ecclésiaste :

*Maudit soit le jour où je suis né !
Le jour où ma mère m'enfanta, qu'il ne soit pas béni !
Maudit soit l'homme qui annonça à mon père
Cette nouvelle : « Un fils, un garçon t'est né ! »*

*Pourquoi donc suis-je sorti du sein ?
Pour voir tourment et peine.*

JÉRÉMIE. Israël, VI^e siècle av. J.-C.

Je déteste la vie.

Je félicite les morts qui sont déjà morts plutôt que les vivants qui sont encore vivants. Et plus heureux que tous les deux est celui qui ne vit pas encore et ne voit pas l'iniquité qui se commet sous le soleil.

Mieux vaut un nom que l'huile fine, et le jour de la mort que le jour de la naissance.

L'Ecclésiaste (Qohélet). Israël, III^e siècle av. J.-C.

Si je lis bien, toutes ces récriminations de voyants et de prophètes scintillent d'une certaine moire anti-nataliste, du moins n'expriment-elles guère la plus vive gratitude à l'égard des scélérats qui nous engendrent...

Mais surtout, judaïsme et islam nous livrent au passage, à l'instar de la plupart des religions, un argument de taille pour le pessimiste : ils se fondent sur le thème de la *Chute*. Nous vivons dans un monde qui n'est pas encore tout à fait l'Enfer, mais qui n'est certes plus celui du Paradis ! L'existence terrestre est un long exil, un lieu d'expiation, une recherche éperdue, jamais achevée, du Messie et de la Terre Promise... Nos ancêtres ont commis une bévue monumentale en goûtant le fruit du serpent, ô fécondité, et nous ne cessons d'en subir le châtimeur ! Vivre, un châtimeur ? La Bible et le Coran ne disent rien d'autre... Pourquoi convier des inexistantes à venir partager notre destin de bagnards ?

Acquiesçons plutôt à la lucidité des sages de Sion :

« On fit au sein de l'Académie le décompte des opinions et on observa que la majorité [des rabbins] était d'avis qu'il eût mieux valu pour l'homme ne pas avoir été créé. »

Aggadab (Légendaire juif). Israël, circa V^e siècle.

Ce pessimisme quant à notre humaine condition structure d'innombrables traditions puisque les Âges d'Or, d'Argent et de Bronze se tiennent toujours derrière nous et que nous vivons dans l'Âge de Fer, dans le Kâlî-Yuga, époques de déchéance et de férocité généralisées où béatitude et perfection ne sont plus que de vains mots nimbés d'utopiques souvenirs ou imbibés d'impatiences messianiques...

Qu'il s'agisse de la nostalgie du paradis perdu ou de l'attente d'un monde meilleur, l'aveu demeure le même : notre séjour terrestre nous insatisfait si violemment que toute religion se constitue comme espérance aussi bien de remède immédiat aux détresses du jour que de consolation future à toutes les souffrances qu'endure une trajectoire d'anthrope. Heureuse, l'humanité n'eût inventé ni dieux ni autres mondes...

(Par parenthèse, on remarquera que l'optimiste se trouve toujours contraint d'aller chercher *hors du réel* ou *hors du présent* ses infâmes « raisons » d'espérer :

Dieu, Avenir, Au-Delà, Progrès, dessinent les éternelles poches d'*Ailleurs* d'où le mélioriste extrait subrepticement les lapins factices de sa jovialité...

Il est vrai que s'il se contentait d'observer l'observable, il en arriverait aux mêmes conclusions que le pessimiste : « *Le malheur triomphe de tout et vivre est plus douloureux que de ne pas vivre* ». L'espérance n'est pas une vertu phénoménologique : tout vitalisme correspond soit à une fraude, soit à une erreur de perspective.)

Reprenons. Pour leur part, Orphisme, Pythagorisme, Platonisme et Néoplatonisme n'auront de cesse de considérer le corps comme un tombeau ou une prison expiatoires hors desquels l'âme languit de s'échapper, indiquant ainsi à suffisance que l'incarnation que nous infligent nos parents ne mérite vraiment aucune louange particulière...

Enfin, d'une manière on ne peut plus explicite, gnostiques, manichéens, bogomiles et cathares considéreront notre univers comme étant l'œuvre du Diable et qu'il ne sera possible de mettre fin à la souffrance dont il déborde qu'en refusant de se reproduire !!!

On ne peut que s'incliner devant la logique gnostique : si, comme l'affirment gémeinairement saint Jean et saint Paul, *le Diable est le Prince de ce Monde*, il serait criminel de lui façonner de nouveaux sujets.

De toute évidence, procréer, c'est finalement moins perpétuer l'espèce que le Mal sous toutes ses espèces.

Il s'avère superflu d'insister : si injonction métaphysico-religieuse il y a, elle semble plutôt aller dans le sens du *Refus de Procréer* que dans celui de la fécondité hyperbolique ! On voit donc mal comment on arguerait sérieusement de Dieu pour cautionner de triviales démangeaisons utérines.

Mais si enfanter par « *amour* » ne tient pas la route (on ne voue pas à la souffrance certaine un être que l'on aime authentiquement), si vouloir « *prolonger l'espèce* » relève du dernier absurde (elle est de toute façon promise à l'extinction), si la parturition sous « *prétexte métaphysique* » contredit l'enseignement des plus grands sages, que reste-t-il dans le carquois des natalistes pour justifier leur obsession perpétuatrice ? Plus grand chose, il faut l'admettre, et ce qui reste est tellement nauséabond que l'on ne s'y attardera guère.

f. L'Enfant-Chrématistique

Le discours politique ose ainsi vanter la *reproduction à visée économique* : il faudrait fabriquer des enfants afin de garantir le financement des pensions dans les décennies à venir, afin de rajeunir la force de travail déclinante, afin d'éviter un dangereux renversement de la pyramide des âges, ou encore afin de soutenir la croissance industrielle (puisque qui dit démographie en expansion dit bien entendu marché plus vaste), etc.

Autant de discours émétiques que l'on répercute régulièrement dans les médias dominants.

C'est là le thème de l'enfant-ploutodote, dispensateur de richesses : il va de soi que cet argument de la fécondité comme source de prospérité contredit les exigences minimales de l'Éthique, puisque fondé sur la réification et l'instrumentalisation d'Autrui, c'est-à-dire sur le principe même de l'esclavage... On demande à un individu de naître afin de nous aider à résoudre nos problèmes économiques : quelle pestilence, quelle sordidité ! On se prend parfois à regretter qu'il y ait si peu d'hommes politiques giflés en public.

g. L'Enfant-Soldat

D'autres giflables feront de la reproduction un *acte patriotique* ! Plus une nation est nombreuse, plus elle se révèle puissante ; on aurait tort de croire que des attitudes fertilistes aussi répugnantes appartiennent au passé : les exhortations constantes à la famille nombreuse retentissent encore dans la bouche sénile et fétide de ceux qui servent de papes à la « chrétienté », attestant que la guerre religieuse se gagne avant tout sur le terrain des utérus... Que ferait le Vatican sans de fraîches ouailles pour alimenter ses caisses, renforcer son pouvoir et garantir son expansion mondiale ? *Instrumentalisation + Réification de l'individu = Esclavage*, disions-nous... Quelle différence entre un enfant qui naît pour grossir les rangs de la chrétienté et un simple enfant-soldat ? Aucune : l'un comme l'autre se trouvent enrôlés de force pour combattre en vain toutes les figures du Mal proliférant au sein de notre vallée de larmes.

h. la Nature

À peine aurez-vous réfuté tous ces hideux prétextes que l'on vous servira le pire, le plus spécieux et le plus mal venu, de tous les « arguments » en faveur de la maternité : celui de la *Nature* ! Il est « naturel » d'engendrer, et donc, comme si cela allait de soi, légitime de s'y abandonner.

Hélas, la Nature c'est la barbarie, l'état de *guerre de tous contre tous*, comme le soulignait Hobbes. Nature signifie Agression et Cruauté mises au service de l'instinct de survie de chaque individu. Vivant sur l'unique mode du « manger-avant-que-d'être-mangé », la Nature ne connaît qu'une seule Loi, celle de la jungle, celle du plus fort, du plus violent ou du plus rusé, du plus apte à asseoir sa domination narcissique sur les autres vivants.

À ceux-là donc qui invoqueront la Nature, la pulsion instinctuelle, pour justifier leur caprice de progéniture, nous ferons remarquer que le vol, le meurtre et le viol correspondent eux aussi à des pulsions instinctuelles et que cela ne les cautionne en rien aux yeux de l'exigence éthique...

Rien n'est plus naturel pour la Nature que de s'abandonner lestement à toutes les atrocités !

Faut-il congratuler la violence et le meurtre parce qu'ils font partie de la Nature ? Non, n'est-ce pas ? Dès lors, pourquoi devrions-nous nous incliner, sans autre analyse, devant l'instinct reproducteur sous le couvert qu'il procède de la Nature ?

Tout n'est, dans la nature, que vol et assassinat.

Remy de GOURMONT, *Physique de l'Amour*.

La nature, c'est atroce en réalité !

Théodore MONOD (dans le cadre d'un entretien).

Vie, jeu de massacre.

Jean ROSTAND, *Pensées d'un Biologiste*.

Dans la nature, la guerre est omniprésente.

Konrad LORENZ, *L'Agression. Une Histoire naturelle du Mal*.

L'argument de la Nature, c'est précisément celui de Sade, ou encore des nazis, et en définitive de tous ceux qui pensent que le darwinisme (en tant que triomphe légitime du plus féroce) demeure le fin mot de l'éthique et de la sagesse humaine. Acquiescer à la Nature signifie acquiescer à toutes nos pulsions, fussent-elles atrocement préjudiciables à autrui... Devons-nous absoudre un violeur sous prétexte qu'il a répondu à l'appel de la Nature ? Pourquoi donc félicitons-nous nos parents d'avoir suivi l'élan de cette même Nature ? Voleurs et procréateurs n'infligent-ils pas d'intolérables tourments à leurs victimes ?

La nature, notre mère à tous, ne nous parle jamais que de nous ; rien n'est égoïste comme sa voix.

La cruauté [...] est le premier sentiment qu'imprime en nous la nature.

La cruauté est dans la nature ; nous naissons tous avec une dose de cruauté que la seule éducation modifie.

SADE, *La Philosophie dans le Boudoir*.

Oubliez la Nature, l'homme, par chance, est devenu un être de Culture ; sa loi ne devrait désormais plus être celle de l'instinct mais bien celle de l'éthique.

L'« argument » de la Nature gisant convivialement massacré, passons au suivant.

i. l'Envie

Si vous cherchez à connaître le mobile ultime de la venue au jour de nouvelles victimes, interrogez plutôt les futurs parents sur le pourquoi de leur parentalité : ils vous répondront le plus naïvement du monde qu'ils font un enfant parce qu'ils en ont *envie* ! Ceux-là au moins ne mentent guère, mieux même ils vendent la mèche : ils éprouvent un *désir* d'enfant, ils trouvent cela « mignon », « charmant », « émouvant », « amusant », « agréable », « sympathique », « motivant » et voilà bien tout ! Ils engendrent pour satisfaire une soif, un prurit, une concupiscence ! L'enfant, disions-nous d'emblée, n'est rien d'autre qu'un cadeau que les parents se font à eux-mêmes. La question

demeure de savoir si l'*envie* d'infliger une souffrance à son semblable s'avance ou non compatible avec l'Éthique : nous y consacrerons un chapitre.

On procréé donc tantôt par *besoin*, tantôt par *plaisir*. La première attitude relève de l'esclavagisme, la seconde du sadisme, mais quelle que soit l'occurrence, on ne procréé jamais que par *égoïsme absolu* ! L'enfant n'est jamais conçu en tant que fin mais toujours en tant que moyen, c'est dire s'il procède d'un machiavélisme pur !

POSTURE III
***Mobiles et Mécanismes réels
de la Procréation***

*Les enfants sont là pour empêcher
les parents de s'ennuyer.*

Ivan TOURGUENIEV, *Le Journal d'un
Homme de trop*. Russie, XIX^e siècle.

*Les concepts d'excrément, d'enfant et de pénis
se séparent mal et s'échangent facilement entre eux.*

*Lorsque l'enfant entre en scène, les investigations sexuelles
le reconnaissent comme excrément et l'investissent
d'un intérêt érotique anal puissant.*

Sigmund FREUD, *La Vie sexuelle*. Autriche, XX^e siècle.

*Les mères qui ne sont ni oppressantes
ni égoïstes sont aussi rares qu'un Mozart !*

Élisabeth BADINTER, *Entretien*
(in *Le Soir*, 28 mai 2003). France, XXI^e siècle.

À présent, analysons d'un peu plus près les ressorts effectifs qui nous incitent à léguer la malédiction d'exister à des innocents reposant pour l'heure dans la plus paisible des vacuités. Ô Néant, nul cri ne traversa jamais ton empire : quel poète dira ton génie, quel mystique célébrera ton immortelle imperfectibilité ?

Passons sur cet accès de lyrisme, et revenons à nos cochons.

a. Bestialisme

Nous l'avons déjà mentionné, le désir d'enfant s'enracine essentiellement dans l'ADN : nous sommes *programmés*, au sens fort, au sens informatique, pour nous accoupler et fabriquer des créatures destinées à prendre notre relais lorsque la vie aura fini de nous tuer. De l'insecte à l'ingénieur, en passant par le cloporte, la mygale, le python, la seiche, le gendarme, la ménagère et l'oryctérope, tout copule et cherche à se reproduire. Nos enfants ne sont ainsi que le fruit de notre bestialité, de notre servilité délirante, strictement robotique, face aux prescriptions de l'instinct. Nous ne procréons que parce que nous demeurons des animaux incapables de répondre aux exigences supérieures de notre humanité ! Engendrer c'est en effet se soumettre comme le dernier des automates aux humiliants impératifs de la nature, à sa férocité confatale, à sa barbarie aveugle, à sa cruauté morbide. Les rats aussi font des bébés, mais les rats n'ont pas le choix : un homme se grandit-il à singer les rats ? Allons donc, nos parents, ces banals reproducteurs, ne valent pas mieux que le bétail peuplant nos exploitations agricoles.

b. Sadisme

Malgré nos pharisiennes dénégations, nous savons parfaitement que notre enfant va souffrir, que vivre signifie s'exposer à d'innombrables maladies, blessures, soucis, épreuves, déceptions et préjudices. Et pourtant, nous choisissons de mettre au jour une telle créature condamnée à souffrir l'entier bouquet de ces souffrances inévitables. Mais si nous lui ordonnons de naître, c'est uniquement afin de nous procurer une jouissance, à nous ses géniteurs. Qu'est-ce au juste que le sadisme ? Rien d'autre précisément que de tirer une jouissance de la souffrance que nous infligeons à notre semblable ! La conclusion s'impose : les parents sont des sadiques à part entière ; ne leur pardonnez pas : ils savent très bien ce qu'ils font !

c. Narcissisme

Sigmund Freud, dans *La Vie sexuelle*, avait déjà vertement démasqué nos bourreaux, lorsqu'il écrivait que :

L'amour parental, si émouvant, et, dans son fond, si puéril, n'est rien d'autre que le narcissisme des parents ressuscité qui, bien que transformé en amour d'objet, infailliblement révèle sa première nature.

Il est évident que si les engendeurs ne s'aimaient pas eux-mêmes par-dessus tout, ils s'abstiendraient aisément de fabriquer des fœtus. Nous l'avons vu, ils nous contraignent à venir souffrir ici-bas afin d'y trouver *leur* bonheur, du moins l'espèrent-ils. Comme le soulignait si bien Lichtenberg : « *On n'aime ni son père, ni sa mère, ni sa femme, ni ses enfants, mais les sensations agréables qu'ils nous causent* ».

À travers *leurs* rejetons, les rejeonneurs n'adorent qu'eux-mêmes, n'ont souci que de satisfaire *leurs* désirs, que de transmettre *leurs* gènes, que d'assurer, lamentable illusion, *leur* survie, que de reconnaître *leur* image peinte sur la figure de *leur* bébé. Engendrer n'est rien d'autre que de vouer un culte au pronom possessif qui nous flatte, culte moïque, vénération de soi-même : nombrilisme pur.

Combien de temps tolérerons-nous encore l'abjecte autolâtrie de ces individus qui soignent le bien-être de leur ombilic en condamnant un innocent à subir tous les malheurs ambiants ?

S'il en était autrement, si le narcissisme le plus scandaleux ne déterminait pas les démarches génésiques, si réellement une quelconque générosité motivait nos odieux géniteurs, les candidats à l'adoption seraient incroyablement plus nombreux que les millions d'enfants attendant, à cette heure même, d'être adoptés ! Mais parlez donc d'adoption aux amateurs de bébés, vous verrez une grasse moue de « oui-mais-pas-pour-moi » se dessiner sur leur faciès avide de posséder une proie toute entière émanée de *leurs* entrailles. Des orphelins ? Le bébé d'un autre ? Allons donc, convoquez plutôt les scientifiques afin qu'ils m'aident à vaincre ma stérilité ! (Car la Nature ne fait pas toujours bien les choses...)

N'aimant définitivement qu'eux-mêmes, quel respect méritent donc nos parents ? Les soins qu'ils nous dispensent ne visent au vrai qu'à maintenir en bon état *l'objet* de leur jouissance autocentrique... S'ils se préoccupaient en toute sincérité du bonheur de leurs enfants, il semble évident qu'ils se seraient abstenus de les mettre au monde.

d. Égoïsme – Égocentrisme
Possessivité – Avarice – Analité

Cette façon de ne prendre pour référence que ses propres inclinations et de veiller sans partage à ses intérêts au détriment de ceux d'autrui indique combien l'égoïsme le plus ignoble entache l'enthousiasme parental, dont on sait à suffisance sur quelle odieuse possessivité il débouche presque systématiquement, quitte à gâcher jusqu'en ses dernières fibres l'existence de l'enfant... On sous-estime trop l'influence de l'« amour parental » sur les tendances suicidaires des adolescents. Pour beaucoup, la mort est le dernier moyen d'échapper aux tentacules familiaux.

Il va de soi que cette possessivité proverbiale des géniteurs s'apparente pleinement au vice de l'avarice, témoignant ainsi de la sinistre analité qui commande au désir de faire d'un bébé son intime propriété.

Toujours dans le prolongement de la « nébuleuse narcissique » qui résume à elle seule toute la psychologie parentale, l'obstination des procréateurs à faire l'impasse sur les arguments s'opposant à leur immonde projet révèle à quel point l'égocentrisme les caractérise : se prenant pour le centre de toute chose, anéantissant psychiquement tout ce qui ne sert pas au mieux leur contentement, comment les enfanteurs auraient-ils souci tant de leurs enfants que des vertus du discours philosophique ? L'affectivité auto-référentielle rend sourd, c'est notoire.

Inutile de tenter de leur faire entendre Raison, retranchés dans leurs pulsions les plus viscérales, les utérus affamés n'ont pas d'oreille. Les parents veulent, et leur impensable égotisme les convainc *a priori* du bien-fondé de leur vouloir. Les engendresseurs engendrent, ils ne pensent jamais. « *JE VEUX* » : voilà toute leur philosophie...

e. Infantilisme

Imperméables à l'altruisme, narcissiquement imbus d'eux-mêmes, captifs de leurs pulsions les plus primaires, incapables de réprimer leur sadisme inné, véritables impotents de la sublimation, les pédoplastes font décidément montre d'un fâcheux infantilisme ; leur maturité laissant plus qu'à désirer, ce trait de leur haïssable personnalité fut mis en exergue par l'inconscient langagier lui-même. Ainsi, le terme *poupon* dérive-t-il directement du latin *pupa* qui ne désigne rien d'autre que la *poupée* !

Littéralement, l'enfant est la poupée de ses parents ! Leur joujou... La victime impuissante de ce navrant processus de *ludification* n'a plus qu'à passer de mains en mains en subissant les gazouillis gesticulants et les mièvreries abyssales de ceux qui sont entrés dans une maternité à la façon dont ils entraient naguère dans un magasin de jouets : les mâchoires gorgées de cupidité.

On a longtemps cru que la fillette qui joue à la poupée imite sa mère, il n'en est rien : c'est la mère au contraire qui se sert de son corps d'adulte pour rassasier sa psyché toujours puérile d'un jouet de chair ! On pouponne ainsi, le plus naturellement, le plus *bêtement* du monde, de 6 à 66 ans. On ne saurait jamais se tromper, ni risquer un procès en diffamation, en traitant une jeune génitrice de gamine. ÇA joue...

Quant au père, il trouve en son rejeton bien mieux que le soldat de plomb de sa propre enfance : il jouit d'une créature vivante entièrement soumise à ses ordres d'éternel petit corporal frustré.

Regardez ces deux imbéciles s'ébattre avec leur bambin : ÇA jouit, ÇA savoure le privilège de pouvoir enfin se divertir avec le mannequin articulé idéal dont rêvait leur juvénilité. Un vrai : qui pleure, se débat, crie et souffre ! L'orgasme !

Tout jeunes déjà les enfants jouent à « *papa-maman* »... S'il fallait une autre preuve de l'affligeant infantilisme parental, voyez à quel âge une fillette prononce la phrase fatale : « *Moà zooci ze veux zun enfant ! Ze me marierai et z'en aurai trois !* ». Une femme a envie d'un enfant bien avant d'avoir la maîtrise du langage ou l'âge de raison : quel dommage que ni le langage ni la raison ne puissent en général rien contre cette diabolique envie.

Devenir parent, fabriquer un poupon, ce n'est donc nullement épanouir ses virtualités d'adulte, c'est au contraire offrir une preuve retentissante de son arriération mentale, de son immaturité consternante, de son incompétence tragique face aux vraies questions du sphinx en qui fermente le destin. Au baptême, contentez-vous d'offrir des sucettes aux jeunes parents : ils y trouveront leur compte.

f. Mimétisme

Cet enfant-jouet, ses tortionnaires le façonnent aussi par souci de se plier au paradigme socio-culturel en vigueur ; craignant de verser dans une vague marginalité et d'essuyer la déconsidération ou le rejet publics, les couples

s'alignent sur la fécondité ambiante. Le conditionnement culturel renforce ici le conditionnement désoxyribo-nucléique : l'Afrique ou l'islam valorisent la famille nombreuse, ainsi tout Africain ou tout musulman exigera-t-il pour lui-même une famille nombreuse ; l'Europe voit d'un assez bon œil les familles à deux enfants, aussi tout Européen s'efforcera-t-il de fonder une famille à deux enfants, etc. Radicalement puéril, comme nous venons de le voir, le géniteur *singe* son environnement sociétal : à la manière dont naguère l'on se rendait mécaniquement à l'église, on enfante encore de nos jours simplement parce que tous enfantent...

À l'instar du port de la cravate, cet accessoire symbolique par lequel notre société réussit si bien à tenir l'individu en laisse, la procréation s'inscrit dans ce réflexe adaptatif qui donne lieu au conformisme le plus scatologique. Trop lâches pour résister aux pressions sociales, pour affronter le reproche d'incivisme, ou pour oser une certaine forme d'isolement dans ce qu'il peut avoir d'aristocratique, beaucoup deviennent parents sans la moindre conviction mais avec la tranquillité d'âme de ceux qui à l'ordurière question « *Eh bien, c'est pour quand le premier ?* » peuvent se dérober à tout risque de réprobation en lançant « *Pour bientôt, pour bientôt, il est en marche* ». Combien plus noble pourtant de rétorquer : « *Pour jamais, mes saigneurs, la cruauté me manque* »...

Mais en somme, devons-nous nous émerveiller du gréganisme de ceux qui partagent avec le bétail l'instinct de *reproduction* ?

À côté de ce souci de conformité à la norme, il faut en outre tenir compte du désir mimétique, pour parler comme René Girard, du *désir de désirer ce que désire le voisin* afin de ne pas lui permettre de posséder ce que vous-même ne posséderiez pas...

g. Jalousie

Nous entrons là dans ce que l'on pourrait nommer le *complexe de Rachel*, ainsi en Genèse 30, 1 : *Rachel, voyant qu'elle-même ne donnait pas d'enfants à Jacob, devint jalouse de sa sœur et elle dit à Jacob : « Fais-moi avoir aussi des enfants ou je meurs ! »*.

Jalousie, oui beaucoup deviennent parents par jalousie pathologique envers des amis ou d'autres membres de la famille, sinon envers leurs propres pères et mères ; ce vice ne concerne pas seulement les adolescentes chez qui il déclenche parfois une véritable épidémie de naissances durant leur scolarité, il

explique à lui seul toute une facette du désir d'enfant ; certains même, parmi les plus affligés d'un grave complexe d'infériorité, prennent les devants et se hâtent vers la maternité afin de *faire naître* la jalousie dans leur entourage ! Cette perversité (on voit à quel rang objectal se trouve réduit le bébé...) confine parfois à la démence et se mue en véritable compétition : c'est à qui fera le plus grand nombre de malheureux, émulation morbide où les victimes finissent par se compter par dizaines tombées des entrailles d'un seul couple de maniaques ! Selon moi, toutes ces portées, rivalité pour rivalité, n'ont toutefois pas la portée d'une œuvre d'art. *Liberi aut libri*, narquoise-t-on depuis l'Antiquité...

b. Orgueil

Nonobstant leur mesquinerie constitutionnelle, les provignateurs suintent irrésistiblement d'orgueil à l'idée d'avoir réussi l'insignifiante prouesse d'insuffler la vie à un fragile morceau de chair, et prouvé de la sorte leur ridicule fécondité, très inférieure à celle des cancrelats.

Secrètement, ils s'enivrent d'avoir imité la divinité dans sa fonction démiurgique : tout père se prend aisément pour Dieu-le-Père et toute mère pour la Terre-Mère ; on touche là au *complexe de Niobé* dont le mythe nous raconte comment cette mortelle pondeuse s'enorgueillit d'avoir eu plus de descendants que Léto, la suscitrice d'Artémis et Apollon. La sanction d'une telle mégalomanie ne se fit pas attendre : l'Esprit de Lumière, ô symbole, massacra les treize rejetons de l'immodeste truie tandis qu'elle-même se vit métamorphosée en une limpide métaphore de son cœur : un rocher.

Il va sans dire que le point culminant de l'orgueil parental se trouve atteint dans la femme enceinte dont le sourire lavasse et imbécile couronne toujours la ventripotence proverbiale. Si seulement la gravide pouvait se douter que sa panse hideuse n'évoque à première vue qu'une pustule gonflée d'excréments corrompus, on la trouverait sans doute moins encline à promener partout la poche où germe sourdement l'hydre de toutes nos douleurs. S'il est une obscénité méritant qu'on la voile et qu'on l'étouffe sous une avalanche de tissus, c'est bien celle de cet œuf funèbre moulé dans la plus pornographique obésité. Bien au contraire, observez combien, follement intoxiquée de présomption, une future tortionnaire – une prochaine accouchante veux-je dire – se dodeline en soulignant le moindre de ses reliefs dans la certitude que ces proéminences bovines font d'elle la reine du jour... Certes Hathor-Isis portait cornes de vache, mais tout de même.

L'orgueil du père, nonobstant fort marri de ne pouvoir arborer lui aussi un tel hypogastre et jaloux des privilèges de la gestation, s'avère pour sa part d'ordre essentiellement *testiculaire*, le bébé jouant à cet égard le rôle de *témoin* du bon fonctionnement de ses filleuses spermatothèques et clamant obviement à tous les badauds qu'il eut l'heur d'introduire au moins une fois son misérable vit entre les jambes d'une féminité consentante...

Dans le perfide inconscient du père, son rejeton n'est jamais qu'une prolongation de ses facultés érectiles et on le surprend d'ailleurs sans cesse à le lever vers le ciel comme un trophée conquis aux olympiades de la copulation. Les véritables taureaux ont davantage de modestie : ils se contentent de continuer à brouter lorsqu'un veau leur est né.

Bref, le bambin est à ses géniteurs ce que le drapeau est à une nation : un vaniteux emblème de souveraineté ; l'enfant ne paraît le plus souvent que pour permettre à ses parents de paraître...

i. Exhibitionnisme

Pas d'orgueil en effet qui n'aime à parader ; et Dieu sait si les parents raffolent de se pavaner avec leur insupportable progéniture, envahissant à chaque occasion tous les lieux publics possibles (parcs, musées, théâtres, hôpitaux, cimetières, offices du chômage...) en poussant devant eux, le buste bombé, ces caricatures de cercueil que sont les landaus ou encore en balançant leur proie sous le nez des passants dans une sorte d'éloquent panier à provisions d'où émerge une vilaine tête hurleuse, à la grande joie des fabricants de celle-ci qui bénéficient de la sorte, à peu de frais, d'une sirène aussi captatrice d'attention que stimulante pour nos pulsions meurtrières refoulées.

Transportant partout leur victime, à la valence phallique bien connue, l'imposant sous chacun de nos pas, les reproducteurs font ainsi d'une pierre deux bosses : ils s'exhibent dans leur béatitude prolifératoire, inondant sans scrupules l'atmosphère de leur bonheur pestilentiel, et jouissent du privilège de pouvoir supplicier impunément leurs semblables en leur damant dans les oreilles d'intarissables rasades de cris dont on s'étonne tout de même qu'ils n'aient pas scandalisé plus tôt notre sens éthique. Car tout de même, quelle accusation, quelle inculpation, que ce torrent de hurlements jaillissant de la gorge d'une créature de toute évidence fort peu réjouie d'avoir à faire l'apprentissage des innombrables, des écorchantes contraintes dont se dilate notre monde aussi hostile qu'impitoyable !

j. Despotisme

Si les tares de l'orgueil et de l'ostentation affligent surtout les mères, il est une ignominie dont se délectent essentiellement les pères : l'ivresse de régner ! Plus un mâle souffre de frustrations (songez à tous les piètres fornicateurs, à tous les ratés sur le plan professionnel ou affectif, à ces innombrables phallophores dont la médiocrité est telle qu'ils ne peuvent pas même se la masquer), plus il se réjouira de la naissance d'un marmot que sa faiblesse même désigne comme bouc-émissaire idéal. Tout géniteur se régale clandestinement de pouvoir exercer une autorité presque illimitée sur la créature terrorisée qu'il appelle *son* enfant.

Punir à satiété, distribuer des ordres, vomir des interdits, infliger des contraintes et des devoirs, vociférer à volonté, frapper même joues, cuisses et fesses à la moindre désobéissance, rabrouer parfois par simple lubie, pouvoir châtier à chaque (inévitabile) échec scolaire ou existentiel : voilà un des mobiles majeurs du désir masculin d'enfant, enfin le nain va pouvoir régner sur un nain plus petit que lui ! Quel père peut prétendre échapper aux voluptés du despotisme ? Quelle extase de pouvoir *déplacer* sur sa progéniture toutes les brimades dont on fit soi-même l'objet étant enfant ou pas plus tard que ce matin lorsqu'un supérieur se fâcha sur l'indigence de votre travail et vous gronda paternellement...

Tout enfant, d'une manière ou d'une autre, devient le souffre-douleur de ses parents, leur *défolloir* domestique, partageant avec le chien la triste fonction d'obéissance inconditionnelle aux caprices de ceux qui se dédommagent de leurs propres humiliations sur des martyrs encore plus aisément humiliables. On procréé parce que l'on se trouve à la recherche d'un sentiment de toute-puissance qui nous fait défaut depuis qu'à l'adolescence nous comprîmes que le monde n'exaucerait presque aucun de nos désirs. On engendre dans l'espoir de pouvoir régner en tyran sur une créature qui ne peut que se soumettre à nos exigences, puisqu'elle dépend entièrement de nos soins, même mauvais !

C'est ainsi qu'à l'analyse la famille se révèle être l'archétype de tous les fascismes. Ceux-ci n'ont d'ailleurs, notons-le bien, jamais eu de cesse d'encenser les cellules (ô lapsus) familiales prolifiques et de chanter les prétendues « vertus » du patriarcat ! Cantiques repris par la mafia, grande amatrice de valeurs parentales traditionnelles...

En somme, un chef de famille ne diffère d'un chef de gang, d'armée ou d'État que par la quantité de sujets qu'il se gargarise de maintenir sous ses ordres. Honte au père : il n'est qu'un Mussolini miniaturisé, qu'un Al Capone de jardin...

Demandez à l'enfant s'il est heureux de devoir obéir durant près de vingt ans à ces fripons possessifs, vindicatifs et dominateurs que sont ses parents. Par chance, il demeure quelques issues dont maints testent les charmes : le suicide, la délinquance, la fugue, l'anorexie, ou la toxicomanie... Et parfois, le parricide.

k. Esclavagisme

Celui qui mettrait en doute l'idée selon laquelle l'enfant est toujours le serviteur d'une cause qui n'est pas la sienne voudra bien se souvenir de la signification du vocable grec παις, παιδος (*pais, paidos*), lequel, ô terrifiant aveu, désigne indifféremment l'*enfant* (fils ou fille) et un jeune *esclave* ou *serviteur* ! De même, le latin *familia* signifie à la fois l'*ensemble des esclaves de la maisonnée* et la *famille* au sens moderne : originel rapport de consubstantialité entre cellule familiale et servitude...

On voit ce qui se larve derrière les intentions génésiques de nos parents : ils nous engendrent dans l'unique perspective de nous asservir à leurs principaux besoins psychiques, voire physiques, dans le strict dessein de faire de nous les larbins de leur bien-être, les laquais de leur contentement, les esclaves de leur vouloir-jouir !

En outre, il faut sans cesse insister sur le fait que des centaines de millions d'enfants, à cette heure même, n'existent que pour servir d'outil économique à leurs crapuleux géniteurs : on les trouve dans les champs, dans les usines, dans les mines, sur les dépotoirs, dans les armées, ou encore dans les rues comme mendiants ou commerçants de babioles quand ce n'est pas de leur propre corps (oui, des parents vendent ou prostituent leurs enfants) ! À quelle fin cette présence dans d'aussi sordides lieux et conditions ? Afin de soutenir financièrement leur famille ! Certains scélérats mettent bas non seulement sans avoir de quoi garantir le bonheur matériel et psychologique de leur progéniture mais encore dans l'espoir que cette naissance améliorera leur sort économique, ne serait-ce que par le biais des allocations familiales...

Freud, pour décrire cette attitude d'exploitation-vampirisation d'autrui, alla même jusqu'à parler de *cannibalisme*. Le substantif nous semble à peine épiqué.

Nos parents ont pour nous la tendresse du cavalier pour sa monture. Peu importe ce que nous endurerons, nous devons naître pour remplir d'aise ces deux impotents ! Jeunes gens, relisez donc les aventures de Spartacus...

1. Pédophilie

Bien souvent, il n'est pas jusqu'aux pulsions érotiques de ses maîtres que l'enfant ne soit appelé à satisfaire. On s'acharne beaucoup de nos jours sur les pédophiles étrangers à la famille de la victime, c'est une erreur : ils sont dix à quinze fois moins nombreux que les pédophiles qui s'assouissent sur leurs propres descendants... En matière de pédophilie, s'il est une catégorie de la population qu'il faut tenir sévèrement à l'œil, ce sont les parents eux-mêmes !

Toutes les études et toutes les statistiques fiables, y compris celles du département américain des Affaires Sociales, montrent qu'au moins un enfant sur dix est agressé sexuellement par un membre de sa famille apparemment digne de confiance, avant l'âge de dix-huit ans.

La majorité des crimes sexuels commis contre des enfants sont perpétrés par des membres de la famille.

Susan FORWARD, *Parents toxiques*. États-Unis, XX^e siècle.

D'autres chiffres officiels parlent même d'un enfant sur huit tombant victime des incoercibles lubricités de sa parentèle !

Familles, je vous hais, s'exclamait un visionnaire : comment a-t-il pu choquer ? Ce qui me choque, pour ma part, c'est que l'on puisse éprouver des sentiments de sympathie à l'égard de ces nids de vipères que sont la plupart des milieux familiaux.

Ceux que menacerait d'envahir le scepticisme quant à la nature intimement pédophilique des sentiments parentaux vis-à-vis de leur jouet, qu'ils songent sérieusement à ceci : s'il fallut instaurer sur toute la surface du globe l'*interdit de l'inceste* et sanctionner sa transgression de la manière la plus dramatique et la plus dissuasive qui soit, c'est précisément parce que la tentation de l'inceste bouillonne volcaniquement au cœur même de la psychologie parentale ! Elle n'est même qu'un corollaire nécessaire de leur égocentrisme viscéral,

une conséquence directe de leur narcissisme primordial : l'enfant apparaît toujours aux parents comme un simple appendice d'eux-mêmes dont ils se sentiraient libres d'user à leur guise si de salutaires lois ne venaient tout de même les en décourager !

Il n'est pas exagéré de parler d'érotisation systématique de l'enfant de la part de ses géniteurs : voyez comment ces pervers l'accablent de *baisers* et de *caresses*, l'enlacent, le touchent et le manipulent constamment ; exigent de lui de fréquents *câlins*, bises et *accolades* ; le vêtent selon leurs propres fantasmes séductionnels, le prostituant ainsi aux regards de ceux qu'il s'agit de rendre envieux ; s'accordent sur sa personne tous les plaisirs du bain en lavant méticuleusement son sexe, son anus et ses fesses, avant de masser son corps entier en le séchant (et que dire des bisous réitérés sur ses pieds, sur son postérieur, voire sur ses adorables petites parties génitales ou des langues maternelles qui glissent souvent avec verve sur le corps entier du bébé : « *tendresse et témoignage d'amour* » se disculperont-ils ; non : pulsions incestueuses mal réprimées et satisfaction érotique partielle) ; voyez en outre comment ils s'adonnent au voyeurisme en photographiant sa nudité, à la scatologie en changeant ses couches (ravissant ainsi leurs propres voluptés infantiles liées au jeu avec les fèces), au sadisme en lui administrant la fessée ou encore au fétichisme en conservant biberons, bavoirs ainsi que premiers vêtements et chaussures ; observez enfin les nombreux *attouchements*, *chatouillis* et *culbutes* auxquels ils se livrent sur leur progéniture sous prétexte de jeux innocents mais qui n'ont pourtant rien à envier aux préliminaires érotiques, etc. Enfin, nous nous abstiendrons d'insister sur la complaisance de certaines génitrices aux jouissances de l'allaitement, seins sucés par de saints suceurs, et passerons de même sous silence, comme il se doit, les innombrables mères qui masturbent leur fils « *pour l'aider à s'endormir* », ou le prennent dans leur lit pour le (se) consoler, ou se baignent nues avec lui, ou encore tentent à l'adolescence de l'éloigner des autres femmes en l'empêchant de se vêtir à sa guise et de sortir dans les lieux de séduction propices à son émancipation sentimentale... Quant aux pères, sans s'attarder sur l'infinité de ceux qui font l'amour à leur femme en pensant à la « *chair de leur chair* », on ne compte plus les frôlements ou les pétrissements ou même les viols que les plus hardis d'entre eux pratiquent sur leur fille « *tellement adorée* »...

Ainsi une véritable pédophilie, latente ou avérée, caractérise-t-elle tous les géniteurs, nul d'entre eux n'échappe à la tentation de l'inceste, même si d'aucuns réussissent à ne le vivre que sous forme symbolique, par exemple en

veillant à avoir la *main mise* sur tous les choix existentiels fondamentaux de leurs poussins, principalement en ce qui concerne l'élection de leur partenaire amoureux...

Allons plus loin, car le fait est bien attesté : certains pédophiles ne deviennent parents que pour avoir à leur disposition un poupon, un jouet sexuel, qui ne risque nullement de déposer plainte !

Né d'un acte sexuel, l'enfant est ainsi toujours déjà investi de désirs sexuels ; certains futurs parents trouvent même, de leur propre aveu, une excitation génitale directe à l'idée de s'accoupler, de « *faire l'amour* », dans le dessein spécifique de « *faire un bébé* ». Une fois né, ils l'accueilleront d'ailleurs bien souvent entre leurs draps nuptiaux, ô durant de longues années, ce tant excitant enfant...

S'il fallait d'autres preuves du rapport pédophilique que l'inconscient parental entretient volontiers avec les tout jeunes enfants, il suffirait de se souvenir qu'en anglais « *Baby* » sert couramment à désigner un partenaire sexuel possible ou déjà conquis. De même en français, « *Mon bébé* » s'adresse aussi bien à l'amant qu'à l'enfant, ces deux « chéris », ces deux « trésors »... De tels lapsus du langage collectif confessent bien à suffisance la malsaine ambiguïté du *Désir (Eros)* dont l'enfant est la cible.

Mémorisons cette statistique incontestable : la prochaine fois que vous contemplez un groupe de vingt enfants dans une cour de récréation, songez qu'au moins deux d'entre eux ont été, sont ou seront abusés sexuellement par un membre de leur famille, le plus souvent leur père ou leur beau-père, mais presque toujours avec la complicité tacite de leur mère !

Demeurons tout de même optimistes : les dix-huit autres enfants sont seulement battus ou maltraités psychologiquement, tantôt mal aimés, tantôt trop aimés (inceste psychologique, amour castrateur, possessivité...) par des parents de toute façon voués à l'incompétence puisque n'ayant suivi aucune formation spécifique à la parentalité, comme si l'art subtil d'éduquer, d'aimer et de respecter un bambin était inné alors qu'il n'est pas jusqu'à l'acte de marcher ou de copuler que nous ne devions apprendre...

À peine en vérité si un enfant sur cent sort indemne de son enfance. Celui-là, paradoxe, dédaignera sans doute d'enfanter, tandis que tous les autres panseront leurs blessures en enfantant à leur tour, afin de pouvoir reproduire sur leurs rejetons toutes les maltraitements matérielles ou spirituelles dont ils furent eux-mêmes victimes : cycle infernal. *Samsâra*.

m. Perversions diverses

Décidément, à mesure que progresse notre travail cryptoristique, les supposées vertus de la maternité s'évaporent et se caillent comme lait au soleil pour ne révéler en ultime analyse qu'un putrescent charnier de vices protéiformes tendant hélas à verser dans l'indénombrable. Nous tenterons toutefois, en guise de salutation à ce chapitre qu'il nous faut clore, de les évoquer laconiquement.

Si on le désire si compulsivement, c'est au vrai parce que l'enfant s'avance doté de multiples efficiences médicamenteuses. Cet enfant-médicament est même, pourrait-on dire, une véritable pharmacie existentielle sur laquelle se ruent les médiocres et les faibles : on le découvre tantôt comme *anxiolytique*, remède contre l'épuisante angoisse d'exister, ou contre celle de la terrifiante solitude, tantôt comme *anabolisant* puisqu'il remplit l'impérative fonction onto-sémantique en conférant un sens, une finalité, tout provisoires et immanents qu'ils s'avèrent, à la destinée de ceux qui l'engendrent, leur permettant de la sorte de trouver à peu de frais un dynamisme capable d'éloigner d'eux, au moins pour un temps, la tenace tentation du suicide ; pour beaucoup l'enfant sert ainsi de paradoxal *anti-dépresseur*, d'euphorisant susceptible de masquer artificiellement leurs détresses métaphysiques, mais il s'avère aussi *trousse de survie* pour les jours de caducité (« *bâton de vieillesse* » comme on l'avoue si scandaleusement), ou encore *pansement* que ses fabricateurs apposent sur leurs frustrations, voire *béquille*, sinon *prothèse*, comme lorsqu'on lui demande de remplir le rôle de substitut existentiel, l'enfant ayant alors pour « mission » de réussir là où ses désastreux géniteurs ont échoué : avoir un descendant permettra dès lors aux piètres de goûter le luxe de vivre par procuration et de savourer à travers lui tel ou tel succès longtemps fantasmé...

Toujours dans le cadre de ce mécanisme de compensation, les plus mesquins procréent par désir de se retrouver au centre de l'attention, de susciter un peu l'intérêt, d'attirer de faciles éloges, et même, face à cette chétive créature dépendant entièrement d'eux, de se sentir enfin indispensables, eux les si dérisoires, eux les majestueusement insignifiants !

La maternité n'est pas seulement un moyen de valorisation ou de réparation des échecs subis, puisqu'en tant que ciment du couple, l'enfant sert aussi d'outil d'appropriation de chaque époux par l'autre, gage de fidélité mais surtout de possession, le plus souvent dans le sens d'un asservissement de la femme par le mâle : l'enfant est donc objet et enjeu de pouvoir, sinon de

chantage, comme tant de divorces le démontrent... Il est encore instrument de recherche identitaire et facteur de socialisation à bon compte, signant, dans la conformité aux pressions sociétales qui le réclament, l'appartenance au groupe humain de ceux qui, pour son malheur mais pour leur propre prospérité, lui donnent vie.

Bien souvent, l'enfant assume malgré lui la fonction de lot de consolation : combien de femmes célibataires ne font-elles pas un bébé à la seule fin d'oublier leurs naufrages amoureux ; faute d'amant, pédophilie oblige, un enfant fait aussi bien l'affaire... Pareillement, combien d'hommes ne cherchent-ils pas à *se dé-dommager* de leur enfance manquée en invitant un incréé au chevet de leur reconstruction intérieure ? Ceux-là figureront aussi parmi les plus ardents à se retrancher derrière l'enfant-planque, l'enfant-bouclier, formidable prétexte à ne rien entreprendre d'exceptionnel, à se dérober à tout engagement supérieur, artistique ou philanthropique, à se couler dans la plus confortable des médiocrités, à mettre « coucheculottement » leur couardise à l'abri des coups que le sort réserve à l'aventurier ou au rebelle halluciné ! Noble enfant, si tu savais combien tu protèges ton propre père bien davantage encore qu'il ne te protège ! Le landau n'est jamais que le rempart des lâches. Vingt ans durant pouvoir opposer aux sollicitations de l'éthique : « *La Justice et la Révolution c'est fort bien, mais j'ai des bouches à nourrir, moi* », ô les indignes, ô les démissionnaires, ô les *superflus*, comme les stigmatisait Nietzsche ! Oui, les vrais héros sont nullipares.

En outre, la psychanalyse a pu montrer que de nombreuses jeunes filles n'enfantent que par souci de compensation phallique, s'offrant à travers le bambin le pénis tant convoité du Père, ou encore par protestation virile contre leur propre environnement familial : l'enfant est alors conçu comme arme de révolte contre nos parents et opportunité de fuite loin du milieu familial étouffant. Paradoxe aussi fréquent qu'affligeant : fonder une famille pour se débarrasser de la sienne...

Si certains se reproduisent dans l'espoir d'échapper à la tyrannie parentale et d'affirmer au passage leur propre individualité, il arrive en revanche que les tourtereaux pondeurs (que l'on croise avec dégoût dans les jardins publics parmi d'autres volatiles de même graine) cèdent, assez peu héroïquement il faut l'admettre, à la pression des parents désirant à présent devenir grands-parents et reconquérir un nouveau *jouet*, un nouveau *médicament*, un nouvel objet de domination sadique, un nouveau pantin à manipuler-lutiner, le premier ayant par trop grandi, étant même devenu inutilisable puisque ayant

accédé à son autonomie, en théorie du moins... Enfants, vous êtes bel et bien le joujou universel : vous n'avez pour seul rival que le chien, frisé de préférence.

Parmi les perversités structurant l'envie d'un bébé, nous ne pouvons davantage passer sous silence le rôle de la curiosité : *qu'est-ce que cela fait d'avoir un enfant* ? De le porter dans ses intestins, de l'accoucher, de le nourrir, de le laver, de l'éduquer, de le supporter, voire d'en porter le deuil ? Voici donc l'enfant-expérience, destination de voyage pour les touristes de l'existence, il les distrait et surtout leur permet de « *découvrir-et-d'expérimenter-d'autres-modalités-du-potentiel-inhérent-à-leur-être-là-dans-le-pleinement-humain-de-leur-coextensive-humanité* » pour ânonner comme les sorbobonnicoles qui auront bientôt fini d'exsanguer la philosophie et de la rendre industrialisable. Certains pratiquent l'enfantement comme d'autres la vivisection : par scoptophilie morbide. Ceux-là sont bien entendu les plus prédisposés à négliger l'enfant sitôt la surprise passée...

Synthétiquement, en sus des évidentes programmations génétiques, trois processus psychiques fondamentaux commandent à notre avidité reproductrice : nous *déplaçons* sur notre rejeton toutes nos tensions irrésolues, toujours déjà le muant en exutoire domestique ou en dépotoir affectif ; nous *projetons* sur lui nos propres abîmes, nos propres démons, nos propres complexes infantiles, la danse macabre de nos fantasmés refoulés ; et enfin nous lui assignons sa fonction majeure – de *compensation* – qui est de combler l'indigence même qui nous constitue, de camoufler nos échecs, de cautériser notre sentiment d'infériorité, d'assumer tout ce que nous-mêmes n'avons pu, et ne pourrons jamais, assumer, bref de se déployer dans le devenir afin de nous épargner la peine d'avoir à prendre notre propre envol ontologique...

Pour conclure, retenons simplement que l'Enfant Réel est toujours sacrifié à l'Enfant Imaginaire et que sa seule raison d'exister est de devenir esclave de deux destinées qui ont échoué à s'accomplir dans leur aséité.

Dans tous les cas de figure, quel que soit le fallacieux mobile invoqué pour le jeter sur terre, on assiste à une réification doublée d'une instrumentalisation de l'Enfant : il est toujours pensé en tant que moyen dont l'unique fin est de procurer une satisfaction à ceux qui désirent sa venue au monde !

À bien y regarder, aucun enfant n'existe pour sa propre finalité, tous ne sont que de simples appendices des *desiderata*, des *chimères*, des *attentes* et des *prurits* parentaux. Il n'y a pas d'enfant légitime, il n'y a qu'un bouc-émissaire grevé du magma de nos fardeaux. Chacun ne naît que pour devenir, au sens maximal, le souffre-douleur de ses géniteurs. Selon la loi de l'égoïsme humain, si l'enfant n'apaisait pas nos blessures, nous préférerions ne pas nous en encombrer !

POSTURE IV

Mais alors comment se peut-il que nous aimions de tels Monstres, nos Parents ?

*Les relations entre parents et enfants sont, dans neuf cas sur dix,
une source de misère pour les deux parties et, dans 99 cas sur cent,
une source de misère pour au moins une des parties.*

Bertrand RUSSELL, *La Conquête du Bonheur*.
Angleterre, XX^e siècle.

Avons-nous vraiment le choix ? Nés dans un monde hostile, saturés de besoins auxquels nous sommes radicalement incapables de répondre, où donc pouvons-nous espérer trouver gîte, aliments, protection ainsi qu'un semblant d'affection, toute hypocrite et égocentrique qu'elle soit, sinon dans l'autre parental ? Pour beaucoup d'entre nous, nos géniteurs ne furent qu'un pis-aller : il est vrai que nous ne les avons pas choisis mais il est encore plus sûr que nous ne découvrirons pas de moins funeste asile que celui qu'ils voudront bien nous proposer. La rue, l'orphelinat ont quelque chose d'encore plus infect qu'un foyer familial : nous demeurerons donc avec les responsables de tous nos maux puisque les fuir nous jetterait selon toute vraisemblance dans la gueule du pire. *Plutôt jouet que déchet*, devine intuitivement l'enfant...

Faut-il citer à nouveau l'aphorisme de Lichtenberg ?

*« On n'aime ni son père, ni sa mère, ni sa femme, ni ses enfants,
mais les sensations agréables qu'ils nous causent. »*

Enchérisant sur cette maxime qui explique de façon fort satisfaisante l'apparent paradoxe de la tendresse que nous éprouvons pour nos tortionnaires,

Freud parle à ce propos d'*amour par étayage* : l'enfant « aime » les créatures qui se mettent au service de ses pulsions d'auto-conservation, en lui apportant nourriture, soins et protection (contre l'agressivité du réel, contre d'autres adultes ou d'autres pervers polymorphes...), en le consolant de ses détresses et en garantissant la satisfaction de ses besoins tant vitaux que psycho-affectifs. Bref, nous aimons nos engendresseurs comme l'on aime sa maison ou une glace à la framboise.

Ayant impérativement *besoin* d'eux, l'enfant ne chérit guère ses parents, il adule tous les profits qu'il en tire : son égoïsme radical n'a rien à envier à celui de ses façonnateurs, sinon qu'il a pour socle la justice !

Dès notre prime enfance, il se crée de la sorte une association positive entre la notion de « parents » et celle de « bien-être » : l'amour que nous témoignons à nos géniteurs tient en réalité bien plus du réflexe conditionné, d'une salivation pavlovienne, que d'un sentiment authentique !

Voilà pour le mobile matériel, d'immédiat *intérêt*, qui nous incite à « aimer » nos parents, mais il y a plus profond et l'éthologie nous est ici d'un grand secours : elle nous contraint au plus vigoureux soupçon vis-à-vis de nos sentiments filiaux en nous offrant la *théorie de l'empreinte*.

On sait que cette dernière décrit l'attachement automatique et durable d'un bébé animal à la première créature (voire au premier *objet* doté de mouvement...) qu'il rencontre au sortir de l'œuf ou à celle qui se sera chargée de son alimentation. Un agneau se prendra ainsi d'affection – laquelle persistera jusqu'à l'âge adulte ! – pour la personne qui l'aura élevé au biberon, tandis que des canetons considéreront comme leur *mère* n'importe quel bibelot animé découvert à la naissance (ballon coloré, boîte mobile, canard mécanique, éthologue...).

Il n'en va pas autrement pour l'espèce humaine : le bébé *s'attache* stupidement à ce qu'il trouve en sortant du vagin (en général une mère, plus ou moins piètre) ainsi qu'à l'organisme qui prend la peine de le nourrir (une louve ou une guenon, exemples attestés, suffisent parfois).

Programmé pour s'agripper à la première bouée de sauvetage venue, l'enfant n'aime pas, il *se fixe* : il apprécie la propriétaire du sein qu'il suce comme la lamproie le poisson qu'elle dévore.

La *théorie de l'imprégnation* nous apprend donc ceci : l'animal humain possède, sous la forme d'instructions génétiques, d'un codage inné, des schémas d'attachement psycho-affectif à n'importe quelle créature qui lui

dispensera les premiers soins vitaux et garantira sa survie ; rapidement ces schémas libidinaux provoqueront une *fixation* presque irréversible à l'*imago* maternelle indépendamment des qualités intrinsèques ou du mérite de la mère réelle.

Notre « amour » pour nos parents procède donc infiniment moins d'un choix, d'une gratitude, que d'un déterminisme féroce, d'une simple pulsion adaptative ! Nous n'apprécions pas nos germinateurs, nous en sommes *imprégnés*, comme un tissu d'une tache d'encre...

Comme si cela ne suffisait pas, nos géniteurs se livrent sur notre juvénile âme de cire à un véritable travail de *conditionnement* : durant toute notre enfance et jusqu'à l'adolescence, à la moindre motion d'agressivité de notre part à l'encontre de notre père ou mère (irritation, coup, insulte, refus d'obéir), nous recevons une commination terrifiante ou un châtiment exemplaire. « *Est-ce qu'on parle sur ce ton à ses parents ?* », nous avons tous entendu cette semonce, mais qui d'entre nous, qui redoutions tant l'omnipotence de ces brutes dont nous dépendions, osa rétorquer « *Oui, chaque fois qu'ils le méritent !* » ? C'était la gifle assurée, pour l'un comme pour l'autre...

Menacé en permanence de sanctions physiques et psychiques (privations, punitions diverses), si l'on prend le pouls de son inconscient, on découvre aisément que l'enfant aime moins ses parents qu'il ne les craint, le rapport de force étant plus qu'à son désavantage...

En outre, s'il faut reconnaître au moins un talent à nos géniteurs, c'est qu'ils sont passés maîtres dans l'art du chantage et de la séduction par contrainte : « *Sois sage, sinon ! ; allez viens embrasser maman ; ce n'est pas bien de ne pas aimer ses parents ; si tu es méchant, tu sais ce qui t'attend ! ; si tu n'es pas gentil, tu n'auras pas de cadeaux ; eh bien, tu ne donnes pas un bisou à papa ?* » : autant de formules rodées bien à même d'abolir, en les refoulant sous la pression du sentiment de culpabilité, l'animosité et le ressentiment que nos jeunes années voient souvent naître à l'égard de ceux qui passent leur vie à nous accabler d'ordres et d'interdits afin de nous mouler sur leur propre personnalité déficiente....

Malgré les fantasmes de dévoration et de destruction que nous éprouvons tous à l'encontre de nos maudits progéniteurs, fantasmes aussi tenaces qu'universels et si bien mis en évidence par la psychanalyse, tous nos embryons de révolte se virent systématiquement étouffés dans l'utérus. Nous fûmes littéralement *dressés* à respecter nos concepteurs : non seulement, ces derniers usaient de tous les moyens de coercition possibles qu'imaginait leur

despotisme pour nous amener à la soumission, à la déférence et à un simulacre d'affection, mais, via la contrainte scolaire, la société elle-même alla jusqu'à nous inculquer le *devoir de leur prouver notre tendresse* en leur confectionnant ou en leur achetant quelque menu présent, gage d'allégeance, pour chacune de leurs fêtes !

Baignés dans le culte de la parentalité instauré par les parents eux-mêmes, faut-il s'étonner qu'avec Confucius nous fassions de la piété filiale une vertu publique ? L'enfant de musulman devient musulman, l'enfant de juif devient juif, l'enfant de bouddhiste devient bouddhiste, l'enfant de capitaliste devient capitaliste, l'enfant de parents devient parentaliste : quelle merveille, quelle surprise...

De surcroît, nous nous trouvons amenés à pratiquer d'autant plus l'*idéalisation irrationnelle* de nos parents qu'ils furent presque notre unique référence dans nos décisives premières années. Ces pseudo-magiciens qui réussissent à accomplir sous nos yeux impressionnables tout ce en quoi échoue notre maladroite puérité ne sont autre que nos procréateurs, comment dès lors pourrions-nous, même adultes, les contempler de haut ? Nous respectons à jamais nos parents parce qu'ils semblèrent dotés de pouvoirs divins et de talents mystérieux à notre âme d'enfant aussi ignare qu'impotente...

Admettons-le, nos sentiments pour nos fabricants ont quelque chose d'obtus, de fallacieux et de mécanique. Fussions-nous nés progéniture du voisin, c'est le voisin que nous affectionnerions et non les autres sans-cœurs que le hasard nous imposa comme géniteurs. Nous chérissons aveuglément ceux dans les bras de qui la nature nous catapulte ; mais nous les aimons toujours moins en fonction de leurs mérites réels que selon le quadruple impératif de l'*Étayage*, de l'*Empreinte*, du *Conditionnement* et de l'*Idéalisation*...

À ce propos et par parenthèse, il convient de noter que les difficultés que rencontre toute forme d'anti-natalisme pour se frayer un chemin vers le débat public procèdent précisément de cette *solidification* originaires de toute psyché autour des figures parentales. L'âme humaine se construit en interrelation si étroite avec ses géniteurs qu'elle ne peut remettre ceux-ci en cause sans mettre en péril ses fondations mêmes ! Oui, nous sommes *a priori* condamnés à respecter, sinon nos parents (il en est tout de même de si nocifs que rien ne peut entraver la haine légitime qu'on leur voue), du moins la notion de parentalité. Oser contester sa valeur suppose que l'on ait réussi à poser son regard au-dessus de l'humain, trop humain. Doutons qu'en notre siècle

toujours cruellement dominé par la barbarie à vocation planétaire, beaucoup s'avèrent capables d'un tel bond vers la transcendance théorique.

Comme l'avoua Jung lui-même, à la suite d'une cohorte de penseurs : « *L'humanité dans sa part la plus considérable en est encore, psychologiquement parlant, à un état d'enfance* ». Gageons que sitôt devenue adulte, authentiquement lucide et spirituelle, elle observera d'un autre œil l'idole hideuse de son ultime fétichisme dogmatique : la Reproduction.

Ce chapitre espère avoir contribué à éclairer le paradoxe superficiel entre le mécontentement d'exister (son universalité fut établie plus haut) qui devrait en toute logique nous pousser à haïr ceux dont la malveillance nombriliste nous bannit de la sérénité du néant et l'affection, néanmoins toujours ambiguë, que nous semblons leur porter.

En vérité, sachez-le, en son tréfonds, même s'ils ont l'*illusion* d'en être aimés (illusion qui d'ailleurs comble à merveille leur propre désir narcissique), l'enfant n'aime guère ses parents : il les redoute, les exploite et les manipule à son profit maximal en vue d'assurer son bien-être, mais n'a en définitive aucune autre passion que lui-même ; il apprécie simplement ceux qu'il est dans son intérêt d'apprécier, les personnes par exemple dont il reçoit câlins, gâteries, cadeaux, confiseries, sécurité, argent, etc. Certes, il s'avère que le plus souvent ces personnes se trouvent être ses propres parents, mais pourquoi s'en étonner puisque c'est effectivement dans le but de le pouponner et de se l'approprier qu'ils l'ont engendré !

Mais surtout, même si la ruse demeure la force du faible, tout rejeton ne s'attache à ses géniteurs que parce qu'il n'a pas d'alternative : se fût-il par impossible affranchi du diktat de l'imprégnation, l'imaginez-vous fuguer à douze mois afin de se chercher les parents adoptifs compétents qu'il mérite ?

Qui n'a jamais entendu parler du phénomène, conceptualisé sous le nom de *syndrome de Stockholm*, où l'on voit la victime tomber amoureuse de son bourreau ? Une telle chose n'est possible que parce que celle-là retrouve en celui-ci l'image même de ceux qui l'ont engendrée. Un enfant pour survivre n'a pas d'autre ressource que de se convertir au masochisme : sans ailleurs où fuir, il *doit* aimer les sadiques qui lui ont infligé l'existence et trouver, bon gré mal gré, sa jouissance dans tout ce qu'ils lui font subir...

Quiconque verrait ses parents tels qu'ils sont s'empresserait de leur passer la gorge au fil du sabre.

POSTURE V
*Incompatibilité
entre Éthique et Procréation*

*Le héros pour l'Éveil ne nuit à aucun être.
L'Enseignement d'Akshayamati. Inde, circa I^{er} siècle.*

*Si ce n'avait été à cause de l'inclination au mal,
aucun homme n'aurait procréé des enfants.
Genèse Rabba. Israël, V^e siècle.*

*Ce qui distingue la fausse morale de la saine morale :
la première ne cherche qu'à remédier au mal,
tandis que la seconde veille à ce que les causes
n'en existent point.*

Emmanuel KANT, *Observations*. Allemagne, XVIII^e siècle.

Une section antérieure en verrouilla la démonstration : les parents, loin d'être les parangons de toute vertu apparaissent plutôt comme les séides de tous les vices. Rien ne justifie notre chute en ce triste monde hormis d'y venir assouvir les caprices, atténuer les frustrations et combler les besoins affectifs de ceux qui nous y font choir.

Et si la procréation fait l'objet de tant d'éloges, d'un œcuménique dithyrambe, comme jadis la guerre et l'esclavage, c'est uniquement parce que l'océan des inaccomplis et des irresponsables qui dominent notre cloaque terrestre désirent tous savourer à leur tour la satisfaction de devenir procréateurs : on ne condamne jamais un crime que l'on a la ferme intention de commettre soi-même...

Reste à présent à savoir si une telle satisfaction, celle de devenir parents, s'avère ou non légitime d'un point de vue philosophique, si elle s'aligne sur des critères éthiques acceptables, ou au contraire contrevient à toute syndérèse...

Précisons pour commencer notre notion de l'Éthique : nous appellerons *Éthique* la recherche d'une règle de conduite universalisable fondée sur la raison philosophique, et ce afin de la distinguer nettement de la *Morale* qui ne reflète que l'élaboration arbitraire et consensuelle des valeurs d'une société donnée à une époque quelconque, l'habitude et la *doxa* (en tant que manque-à-penser collectif) faisant ici davantage force de loi que la réflexion menée selon les désinfectantes rigueurs de la sagesse... La *Morale* varie selon les mœurs et les humeurs, l'Éthique s'efforce d'atteindre à l'objectivable. Une attitude peut donc s'avérer éthique tout en étant immorale, ou au contraire, morale tout en se révélant à l'analyse totalement antinomique à l'éthique.

D'un point de vue historique, et pour le sujet qui nous préoccupe, relevons d'emblée que l'immense majorité des penseurs, de façon latente ou manifeste, tend à s'accorder sur ce point : l'objet visé par l'Éthique s'identifiant au Bien (ou à la Vertu), nul homme ne sera déclaré en conformité avec le concept du Bien (ou de la Vertu) si sa conduite envers les autres hommes consiste à leur infliger, contre leur gré, divers tourments, quelle que soit leur nature.

Si l'on devait caractériser l'injonction éthique dans ce qu'elle a de plus universel et d'intemporel, on serait donc amené à l'énoncer de la sorte :

*« Accomplis tout ce qui t'enchant et te féconde
Pour autant que ton semblable n'en pâtisse point ! »*

Ou selon la formulation de Chamfort :

« Jouis et fais jouir, sans faire de mal ni à toi, ni à personne. »

Ou encore selon celle de Schopenhauer :

« Neminem laede : Ne cause du tort à personne ! »

« Fais tout ce qui te plaît sans nuire à autrui ! » : voilà bien la seule maxime éthique qui s'avère toujours et partout, humainement et *pragmatiquement*, valide.

Malgré les limitations épistémologiques bien connues (Kant, Wittgenstein, Popper) qui nous empêchent de conférer à aucune valeur le caractère de l'absoluité ni de la véracité transcendante, la pertinence opératoire de cette maxime du « *Non-Nuire-à-notre-Prochain* » pourrait faire l'objet d'une démonstration convaincante : il suffirait d'insister sur l'impératif de *réciprocité* pour qu'une option comportementale se révèle partout et toujours valide dans le champ d'action anthropique. Sachant que nous sommes toujours l'Autre de l'Autre, c'est-à-dire, pour paraphraser Rimbaud, que *l'Autre est un Je*, quiconque s'octroierait le droit de supplicier son semblable octroierait du même coup le droit à son semblable de le supplicier à son tour... Néanmoins, cette discussion sur la possibilité de fonder en raison une règle de conduite universalisable déborde du cadre de cet écrit et nous en remettons l'exposé à plus tard.

Pour notre propos actuel, retenons simplement que toute notre civilisation, et pas uniquement la nôtre, s'est méthodiquement édifiée sur ce précepte aussi simple qu'efficace du *refus de porter préjudice à autrui*. C'est le sens du Décalogue mosaïque, le cœur de la morale évangélique, l'essence du concept indien d'*Ahimsâ* (non-violence absolue) auxquels se réfèrent aussi bien les hindouistes que les bouddhistes et les jaïns, c'est enfin le noyau de la pensée confucéenne sous les espèces de *Jen*, la *Bienfaisance* qui commande de ne leur causer aucun mal et d'« *aimer tous les hommes comme soi-même* », tel que nous y conviait le maître chinois six siècles avant le Christ... On le voit, ce *Principe de Non-Nuisance* possède une diffusion historico-géographique assez large.

Gandhi, Martin Luther King, les promoteurs des Droits de l'Homme, les anti-esclavagistes, les opposants à la peine de mort, au racisme, au colonialisme, les militants de la cause féministe, homosexuelle, socialiste, pacifiste, environnementaliste, altermondialiste, etc., en clair l'intégralité des partisans du combat humaniste prennent appui, explicitement ou non, sur cet invariant éthique minimal qui exige de nous que *nous nous abstenions de faire souffrir notre semblable contre son gré*, que nous le préservions de nos propres tendances naturelles à l'agression et à la prédation, que nous cessions de le subordonner à la réalisation de nos caprices ou à l'assouvissement de nos besoins, que nous abdiquions le désir de le réifier et de l'instrumentaliser à notre profit !

Ne pas faire souffrir son semblable : impeccable Sagesse, qui donc s'aventurerait à la désapprouver ?

Seulement voilà, nous avons vu par ailleurs qu'existence et souffrance tendent à s'identifier : c'est le constat irréfutable auquel aboutit la superbe majorité des penseurs, mais de surcroît cette limpide équation peut faire l'objet d'une démonstration stricte et probante (*selon l'ordre géométrique* pour taquiner Spinoza), telle qu'esquissée au chapitre premier.

Structurellement, avons-nous établi, toute existence comporte bien davantage de souffrance que de jouissance et la douleur se révèle *consubstantielle* à l'effort de vivre !

(J'aperçois des gouttes de sueur germer sur le front des géniteurs, poursuivons...)

À partir de ces deux théorèmes :

1. *Éthique = ne pas infliger de préjudice à son prochain.*
2. *Naître = se trouver exposé à tous les préjudices.*

nous pouvons distiller deux prémisses en vertu desquelles, ô nectar, le syllogisme suivant s'impose :

*Faire souffrir autrui est incompatible avec l'Éthique.
Or vivre signifie souffrir.
Donc donner la vie est incompatible avec l'Éthique.*

CQFD : engendrer s'inscrit en porte-à-faux avec les valeurs éthiques supérieures autour desquelles s'articulent non seulement les principales civilisations mais surtout l'Humanisme moderne lui-même !

L'enjeu devient donc : *devons-nous renoncer à l'Éthique ou bien à la Procréation ?*

Notons-le attentivement : si nous renonçons à l'injonction éthique universelle telle que nous l'avons identifiée, nous en venons à justifier le nazisme ainsi que tous les systèmes d'oppression totalitaires ! S'il est légitime de faire souffrir autrui contre son gré, si la vertu appartient au plus fort, alors la Shoah et l'extermination des Amérindiens étaient légitimes et vertueuses...

Vous sentez-vous prêt à assumer les conséquences de cette antimorale ? Prudence, car si vous m'affirmez qu'il est permis de disposer d'Autrui comme bon nous semble, vous deviendrez la première cible de ma férocité belliqueuse !

Quiconque me soutiendra qu'il est licite de tourmenter notre semblable pour autant que nous y trouvions notre jouissance, je le prendrai au mot et lui enfoncerai un tesson de bouteille dans les gencives avant de lui introduire un marteau-piqueur dans l'anus, encore, surtout s'il en meurt, que ce soit là lui dispenser une leçon par trop magnanime. Une Éthique n'est en somme jamais valable si celui qui la prône en tant que sujet se porte plutôt mal d'en devenir l'objet.

Nous le comprenons pleinement, nous ne pouvons répudier l'Éthique en tant que *Respect-total-de-la-figure-de-l'Autre* sans rouvrir aussitôt les portes de la barbarie et réenclencher la guerre de tous contre tous. Soit l'éthique et la totalité de ses contraintes, soit la pulsion naturelle et la totalité de ses atrocités ! Soit l'éthique, soit le viol, la spoliation et le meurtre à volonté. Je pressens que vous optez pour l'éthique. Vous attristez mon marteau-piqueur, mais réconfortez mon raisonnement.

L'enjeu fut explicité : *devons-nous renoncer à l'Éthique ou bien à la Procréation ?*

Nous avons sagement choisi de ne pas renoncer à l'Éthique. Ainsi donc, à moins que de démontrer, ce qui relèverait de l'exploit surnaturel, que la vie s'apparente à une partie de plaisir d'où la souffrance est exclue, nous ne pouvons que renoncer à la Procréation sous peine de légitimer tous les autres actes de barbarie !

– *Est-ce bien de faire souffrir autrui ?*
– *Certes non !*
– *Alors pourquoi serait-ce bien de faire des enfants ?*
La naissance est souffrance,
la mort est souffrance
et l'intervalle entre naissance et mort
fourmille d'inévitables souffrances.

En conclusion, pour qu'il y ait compatibilité entre l'Éthique et la Procréation, il faudrait que la vie que l'on confère à un être qui ne l'a de toute évidence point réclamée ne soit pas un cadeau empoisonné ; car tout de même : qu'est-ce que vivre sinon la certitude de souffrir beaucoup dans l'espérance de jouir un peu ?

POSTURE VI
*Du Droit de déposer Plainte
contre ses Parents*

Poil de Carotte. *Lui donner comme exergue :*
« *Le père et la mère doivent tout à l'enfant.
L'enfant ne leur doit rien.* »

Jules RENARD, *Journal*. France, XIX^e siècle.

*Combien d'enfants savent-ils le recours qu'ils peuvent
légalement demander à la loi, face à des parents absurdes
ou abusant de leurs droits et de leur force en mauvais maîtres ?*
Françoise DOLTO, *La Difficulté de Vivre*. France, XX^e siècle.

Nous venons de construire un syllogisme passablement contrariant,
pour rappel :

*Faire souffrir autrui est incompatible avec l'Éthique.
Or vivre signifie souffrir.
Donc donner la vie est incompatible avec l'Éthique.*

Certes, j'entends déjà tonner les trompettes de la contestation : à défaut de pouvoir attaquer ce syllogisme sur sa majeure, d'aucuns porteront l'assaut sur sa mineure, ô les grivois vauriens, et tenteront, bien stérilement, de soutenir que la vie regorge de tant d'extases qu'elle mérite d'être parcourue, et donc d'être imposée à un inexistant qui ne perdrait pourtant RIEN à en ignorer à jamais les douteuses voluptés.

Soit. Accordons-leur le « droit », nonobstant l'indémontrabilité radicale du bénéfice qu'il y aurait à naître plutôt qu'à ne pas naître, d'ancrer un

inexistant dans l'existence. Ils font là le *pari*, ô combien périlleux, que la vie est un bien et que l'enfant sera heureux d'en recevoir la donation. Donation incluant comme il se doit l'angoisse du trépas et de l'agonie qui le précède. Qu'importe, rétorqueront-ils : tout a son prix et vivre vaut la peine de pâtir tant abondent ici-bas les dédommagements.

Bien. Telle fut donc leur opinion (*doxa*), et un bébé en résulta. Ce dernier se met à grandir et graduellement découvre que le monde enchanté que lui promettaient ses engendresseurs se trouve surtout parcouru de désenchantements, et que les dédommagements espérés abondent plus par leur rareté que par leur efficacité. L'enfant n'éprouve décidément aucun goût pour les maladies qui l'affligent avec une certaine opiniâtreté, ni pour les blessures conséquentes à son apprentissage de ses limites face à la dureté du réel, ni pour l'obligation de fréquenter le baignoire scolaire durant douze à vingt ans, ni pour le chantage chronique entre la docile acceptation de l'école (ses fastidieux devoirs, ses harassantes leçons, les conflits avec les condisciples, l'angoisse des examens, la rage nauséabonde de l'échec) ou le risque de pauvreté, de criminalité et d'une encore plus sinistre prison, etc.

Quant à la perspective d'avoir à subir pendant une quarantaine d'années le joug du métier permettant de « gagner » sa vie, elle le réjouit autant que la piqûre du scorpion ou la morsure du piranha.

Bref, doté d'une certaine puissance intellectuelle et constatant que le temps consacré ici-bas à l'orgasme est infiniment inférieur au temps consacré aux corvées ainsi qu'à l'exaspérant labeur, l'ex-inexistant regrette de plus en plus d'avoir dû exister et ressent chaque jour davantage la vie, non comme une caresse, mais comme un préjudice des plus pénibles. Le poupon-poupée devenu pubère estime donc, selon le mot de Lautréamont, avoir « *reçu la vie comme une blessure* » et, à son instar, s'acharne comme il peut à « *défendre au suicide de guérir la cicatrice* », à moins toutefois que la terreur du trépas ne palpite chez lui moins intense que les spasmes d'écœurement qu'il éprouve face au radeau de la destinée déployant devant lui, jusqu'aux confins du futur, ses planches putréfiées et qu'il ne se range enfin au parti, embrassé chaque année par des légions d'adolescents, de la tentative suicidaire, plus ou moins réussie, plus ou moins récidivante...

Mais il n'y a pas que le suicide pour jeter l'opprobre sur le *pari manqué* des parents : il y a aussi l'anorexie, la délinquance, la fugue, le vandalisme, la toxicomanie, la violence et toutes les formes de révolte exemplaire... Autant de méthodes symboliques qu'emploient les engendrés-de-force pour hurler leur NON à l'existence qu'on leur a donnée !

Oui, tous ceux que l'hypocrisie publique stigmatise sous les rubriques de « malades », d'« immatures », de « voyous » ou d'« inadaptés », bref de « bons-à-enfermer », toutes ces indénombrables *victimes* cruellement lésées par le simple fait d'avoir dû naître n'adoptent de tels comportements de divine rébellion que parce qu'elles ressentent leur existence non comme une bénédiction mais comme un douloureux *préjudice* !

Préjudice ? Ce mot m'évoque quelque chose...

« Philosophiquement, tout m'est permis, hormis de porter préjudice à mon prochain. »

C'était donc cela !

De toute évidence, les géniteurs ont manqué leur pari : ayant préféré ignorer les enseignements du philalèthe qui, de Lucrèce à Schopenhauer, leur avait exposé selon la fermeté mathématique de la raison combien la vie s'apparente davantage à un supplice qu'à une béatitude, ils n'écouteront que la voix bestiale de leur désir-besoin d'enfant et voici que cet enfant proteste contre le supplice dont il ne voulait pourtant pas !

Mais qui dit préjudice subi, dit aussi droit de demander réparation pour le préjudice subi...

Il s'agit donc de promulguer sans délai une loi autorisant les enfants, s'estimant *préjudiciés* par le fait d'avoir dû naître, à déposer plainte contre leurs bourreaux : j'ai nommé ceux qui les ont contraints à naître...

Il y va, prenons-en pleine conscience, de la solidité de l'édifice éthique qui structure intégralement notre civilisation ! Ou bien nous accordons le droit à l'enfant de traîner devant les tribunaux les responsables de sa détresse face aux crucifiantes exigences de toute destinée, ou bien nous n'avons plus qu'à ouvrir les pénitenciers et libérer les malfaiteurs qui, notons-le en passant, n'ont cédé aux sirènes du mal que par incapacité précisément à s'adapter aux insoutenables obligations de l'existence que leurs ineptes engendresseurs leur ont égoïstement infligée...

Il n'appartient pas aux parents de décider si la vie vaut ou non la peine d'être vécue, ce jugement de valeur appartient exclusivement à l'enfant !!!

Dès lors que ce dernier, seul arbitre de son bonheur ou non d'exister, considère avoir subi une *maltraitance* grave en naissant, on ne voit pas pourquoi on lui refuserait ce que l'on accorde à toutes les victimes de maltraitance : la faculté juridique d'incriminer ses tortionnaires...

Si vous vous octroyez le droit anti-philosophique de mettre un enfant au monde, vous ne pouvez qu'octroyer à cet enfant le droit parfaitement philosophique de déposer plainte contre ses géniteurs !

Nous ne pouvons résister à la tentation de citer ici l'article 3 de la « Convention Internationale des Droits de l'Enfant » élaborée par l'UNICEF en 1989 et ratifiée par la quasi totalité des États de la planète (à l'exception des USA, comme il se doit...) :

« Dans toutes les décisions qui concernent les enfants, [...] l'intérêt supérieur de l'enfant doit être une considération primordiale. »

De toute évidence, si l'intérêt supérieur de l'enfant doit être pris en compte dans *toutes* les décisions qui le concernent, il s'agit donc de ne pas lui donner la vie ! Rien ne s'opposant plus à son bien-être que de devoir naître...

Les premiers articles de toute Charte visant à protéger les intérêts de l'Enfant devraient donc ressembler à ceci :

- 1. Le premier droit de l'enfant est de ne pas naître.*
- 2. Le second droit de l'enfant consiste à pouvoir convoquer devant les tribunaux, s'il l'estime nécessaire, ceux qui le lésèrent gravement en bafouant son premier droit.*

Nous pouvons en tout cas espérer que de telles dispositions juridiques encourageraient fortement les parents à acquérir la *maturité* ainsi que les *compétences* suffisantes pour dispenser à un enfant le *summum* de bonheur qu'il mérite !

Il est permis de supposer que peu d'enfants feraient usage d'un tel droit, dont la portée serait finalement plus symbolique que pratique, mais il importe que les futurs géniteurs sachent que, s'ils ne font pas tout ce qui réside en leurs moyens pour garantir à leur progéniture une existence agréable et satisfaisante, celle-ci disposera de moyens légaux pour leur réclamer des comptes !

Votez donc une telle loi et vous verrez soudain se multiplier les parents *responsables*, aimants, dévoués, qualifiés, attentifs et tolérants, tandis que s'évaporeront tout aussi vite les innombrables crapules qui traitent leurs rejetons comme des jouets ou des défouloirs !

On a beaucoup dénoncé, avec pertinence, le scandale de la femme-objet, mais pourquoi personne ne dénonce-t-il avec plus de vigueur encore le scandale de l'*enfant-objet* ?

À l'heure actuelle, tous les spécialistes l'admettent, le gâchis est énorme : c'est par *centaines de millions* que se comptent les enfants violés, battus, brimés, négligés, opprimés, affamés, exploités, mal éduqués, mal aimés, méprisés et poussés au désespoir ou à l'invalidité existentielle définitive, voire torturés à mort par leurs propres géniteurs ! Oui, parfois même torturés à mort, comme en attestent chaque jour les journaux ! Que comptez-vous faire, troupeaux de pharisiens, pour remédier à un tel holocauste silencieux ? Subventionner sans restriction la natalité ? Imbéciles. Jocrisses. Négriers.

Pensez-vous que les générations naissantes resteront longtemps encore impassibles face aux chiffres leur révélant jour après jour l'ampleur de la misère du monde ?

Rassasons-nous de quelques lugubres statistiques en gardant bien en mémoire que le tiers de la population mondiale a moins de 15 ans, ou pour le dire autrement, que plus de 2 milliards d'êtres humains sont des enfants :

§ 1,2 milliard d'individus « vivent » (le verbe semble osé) avec moins d'1 dollar par jour, et 1,6 milliard d'autres avec moins de 2 dollars ! Ceci nous donne un nombre terrorisant d'enfants plongés dans la plus abyssale pauvreté : plus d'un milliard selon toute évidence !

§ Conséquence de cette misère broyant la *moitié* de l'humanité : 1 milliard d'humains habitent dans des bidonvilles, des taudis ou des constructions insalubres, dont, comme il se doit, une énorme proportion d'âmes juvéniles, puisque les plus indigents sont aussi les plus féconds...

§ Autre conséquence : au moment où vous lisez ces lignes, 40 millions de personnes souffrent de faim aiguë, 800 millions d'autres s'avèrent frappées de sous-alimentation chronique tandis que 2 milliards d'autres encore pâtissent de malnutrition. Au total, ce sont pas moins de 9 à 15 millions de personnes, selon les millésimes, qui meurent de *faim* ou des conséquences de la faim chaque année ! 15 millions : l'équivalent d'une Guerre Mondiale...

§ Quant aux seuls enfants, 170 millions d'entre eux souffrent de sous-alimentation et 3,4 millions en décèdent annuellement !

§ Dans le même laps de temps, plus de 11 millions d'enfants *de moins de cinq ans* décèdent de maladies pouvant être évitées, c'est-à-dire faute de vaccins, de soins et de médicaments appropriés...

§ Le paludisme, qui infecte en permanence une centaine de millions d'individus, est responsable, tous les ans, du trépas de près de deux millions d'entre eux.

§ Chaque année, la tuberculose martyrise 60 millions de personnes et engendre pas moins de 2 millions de morts.

§ L'hépatite C affecte 170 millions de personnes dont 20 %, c'est-à-dire 34 millions d'individus, développeront une cirrhose ou un cancer du foie.

§ Sa sœur, l'hépatite B, afflige de son côté 350 millions d'autres victimes, chroniquement infectées, pareillement menacées de destruction du foie. Décidément, bricoler des virus mortels et des bactéries suppliciantes semble le hobby favori de Dieu...

§ Les maladies diarrhéiques exterminent pour leur part 2,2 millions de créatures humaines, dont une majorité d'enfants, entre deux Nouvel An ! Pas de quoi déflorer une bouteille de champagne...

§ 200 millions d'individus souffrent de la schistosomiase, une *grave* maladie parasitaire.

§ Le trachome a déjà provoqué la cécité de 6 millions de personnes et menace de lésions oculaires 500 millions d'humains !

§ On dénombre 10 millions de nouveaux cas de cancers par an. Votre enfant aura plus d'une chance sur quatre d'en contracter un : merci pour lui.

§ Depuis son apparition, le sida a décimé quelque 30 millions de personnes (dont plus de 4 millions n'avaient pas atteint leur quinzième année...) tandis que 40 millions d'autres en sont actuellement infectées dont plusieurs millions d'enfants !

§ Alors que l'épidémie est appelée à s'aggraver encore, 15 millions d'enfants sont d'ores et déjà orphelins de père et/ou de mère par la faute du HIV. Ils seront 25 millions d'ici 2010... Comptez-vous agir pour modérer le désastre ?

§ Parmi ces enfants frappés par le sida, certains ont même eu le privilège de naître porteurs du virus ou de le contracter via le lait vénéneux de leur inconséquente génitrice... Chaque année, 600 000 bébés sont contaminés de cette façon : palsambleu, qu'il fait bon recevoir la vie !

§ Néanmoins, les idées de suicide hantent à un moment ou un autre un adolescent sur trois, et un sur dix finit par passer à l'acte ! Qui donc oserait encore prétendre que l'existence est une partie de plaisir ?

§ Tous les psychologues vous le confirmeront : l'agressivité témoigne d'une souffrance. Par chance pour l'optimiste, notre globe compte assez peu de personnes agressives. Statistiques indisponibles.

§ Au moins 20 millions d'individus sont assujettis à une forme ou l'autre d'esclavage au sens propre du terme : un pénible travail forcé pour une rémunération dérisoire.

§ « *Au total, 1 200 000 enfants dans le monde sont vendus pour travailler ou se prostituer* », proclame une campagne organisée par l'UNICEF en 2003 contre la traite des enfants...

§ 200 millions de Terriens savourent le malheur d'être diabétiques ; ils seront sans doute 330 millions en 2025. Conséquences bien connues : accidents cardio-vasculaires, attaques cérébrales, maladies de la rétine, des reins ou des nerfs... Rançon annuelle : 4 millions de morts. Commentaire du président de la Fédération Internationale du Diabète : « *Tous les chiffres attestent que nous nous dirigeons vers l'une des plus grandes catastrophes que le monde ait jamais connues* ». Votre enfant en sera-t-il témoin ou acteur ?

§ Notre globe compte plusieurs dizaines de millions de toxicomanes dont plus de 22 millions d'héroïnomanes et de cocaïnomanes auxquels s'ajoutent 30 millions de personnes abusant d'amphétamines. Quant aux alcooliques, qui pourrait en établir le nombre ? Les observateurs parlent de 2 à 5 % de la population humaine adulte, c'est-à-dire 80 à 200 millions de personnes,

excessivement hantées par l'alcool... Ajoutez-y les ingurgiteurs de tabac, de haschisch, de LSD, d'opium, de morphine, de mescaline, d'antidépresseurs, de barbituriques et autres benzodiazépines, c'est aussitôt en foisonnantes centaines de millions que se comptent les pharmaco-dépendants de toute famille ! Si la vie était si charmante, on peut supposer qu'il faudrait s'imprégner de moins de psychotropes pour se la rendre vivable...

§ Plus d'un individu sur cent est schizophrène, c'est-à-dire environ 90 millions de personnes au monde !

§ Au total, sur notre joyeuse planète, 450 millions de personnes souffrent d'affections neuropsychiatriques diverses.

§ Mieux : 25 % des individus sont condamnés à développer, à l'une ou l'autre époque de leur exaltante destinée, des troubles psychiques ou comportementaux. On notera que l'environnement *familial* joue un rôle majeur dans l'apparition de ces psychopathologies...

§ Ainsi pas moins de 10 % des enfants souffrent-ils, un jour ou l'autre, de maladies mentales assez sévères pour nécessiter un traitement spécifique ! Thérapie adéquate qu'à peine 20 % d'entre eux reçoivent effectivement...

§ Selon l'ONU, à cause des diverses guerres, rien qu'entre 1980 et 1995, des millions d'enfants ont trouvé la mort, cinq millions sont devenus infirmes (bénis soient les mines anti-personnel, les mitrailleuses et les obus que nos impôts de gentils travailleurs servent à financer), un million sont devenus orphelins de père et de mère, douze millions enfin ont subi un traumatisme psychologique irrémédiable.

§ Tous les 365 nycthémères, la mort de 5 millions d'enfants est liée à des environnements insalubres. Sachant que la pollution ne cesse d'augmenter...

§ Durant leur enfance, 130 millions de femmes ont fait l'objet de tortures sous forme de mutilations génitales (excision du clitoris, ablation des lèvres, infibulation, etc.). Chez les garçons, c'est par centaines de millions que se comptent les victimes de la circoncision et autres sévices sexuels à prétexte religieux.

§ Selon les estimations, entre cinquante et cent millions d'enfants vivent de et dans la rue. Oui, sans toit digne de ce nom, ces légions d'enfants grandissent, travaillent et s'éteignent *dans la rue* ! Parfois *dès l'âge de quatre ans* ! Livrés à la délinquance, à la mendicité, à la toxicomanie, aux petits métiers avilissants, ou à la prostitution, avant d'être abattus par une bande rivale ou par ces « escadrons de la mort » mis sur pied par des adultes soucieux de leur confort intérieur... Pourquoi ne pas *adopter* ou parrainer ces damnés de la terre ? De toute évidence leurs engendres n'ont pas les moyens de pourvoir à leurs exigences les plus élémentaires...

§ Pour preuve : 250 millions d'enfants de moins de 14 ans se trouvent condamnés au travail, le plus souvent pour subvenir aux besoins de leur irresponsable famille ! Privés de toute scolarité décente, on devine quel avenir radieux s'ouvre devant leurs fronts roses.

§ Néanmoins, leur sort semble enviable comparé à celui des 300 000 enfants contraints et forcés de servir comme soldats (ou pour le dire plus exactement : comme chair à canon) dans des conflits dont ils n'ont cure. À huit, dix ou douze ans, monter au front mitrailleuse à l'épaule : un monde aussi hideux mérite-t-il qu'on lui offre de nouveaux bébés ?

§ Oui, hideux : à cette heure, plusieurs millions d'enfants sont sexuellement exploités ou acculés à la prostitution, certains étant *vendus* aux réseaux de trafiquants et de pornographes par leurs propres parents ! Véritables jouets sexuels, beaucoup décèdent suite aux viols et sévices répétés que leur infligent de respectables adultes, d'autres sombrent dans la drogue, d'autres encore reçoivent une rasade de HIV comme pourboire...

Millefoutredieu,
à côté de ce qu'endure l'Enfance à travers le monde,
la *Shoah* ressemble presque
à de la criminalité de banlieue !

Un mythe indien raconte que la tête d'Avalokiteshvara, doué d'omniscience, explosa de douleur lorsqu'il constata du haut des cieux la vasteté de la misère des hommes : comment mieux métaphoriser le caractère insoutenable des destinées infligées aux créatures ?

Conséquence ultime de cette détresse universelle : à chaque *minute*, deux créatures humaines dégoûtées de la vie qu'on leur impose s'offrent le

soulagement du Suicide, tandis que toutes les trois *secondes*, quelque part sur notre planète de supplices, un individu tente courageusement de mettre fin à ses jours.

En d'autres termes, durant la demi-heure d'un coût moyen, une soixantaine d'êtres humains se sont donnés la mort et plus d'un demi-millier ont cherché à se défaire de leur corporalité ! Voilà de quoi rendre vos ébats génésiques un peu plus savoureux.

En matière de suicide, il va de soi, malgré la loi du silence qui entoure leur acte (ne déprimons pas les familles que diable), que même les plus tendres enfants ne sont pas absents de cette éloquente candidature au Néant...

À la méditation des faits ci-dessus quantifiés, de cette charge de souffrance que portent ou dont sont témoins les jeunes générations, on appréhende mieux cette phrase d'Arthur Janov dans son célèbre *Cri primal* :

Quelle que soit la situation d'un homme dans la vie, que son système de défenses soit fruste ou très élaboré, si l'on gratte un peu sous la surface, on trouve un enfant meurtri.

Oui, IL EST VENU LE TEMPS DE POUVOIR INCRIMINER CEUX QUI NOUS PLONGENT DANS LE DÉSASTRE D'EXISTER : procréer, n'est-ce point infliger trépas et tourments ? En quoi les géniteurs mériteraient-ils moins de sanctions que les homicides ou les tortionnaires ?

Sinon parce que les magistrats eux-mêmes, et les juristes, et les avocats, et les politiciens, et les pseudo-moralistes, désirent s'offrir les « *joies que dispense la naissance un enfant* » et *jouir* durant de longues années de la stimulante présence de celui-ci... Pédophiles ?

Jeunes gens au sexe rouge d'insurrection,
n'hésitez plus :
si la corvée d'exister vous déplaît,
plutôt que de vous suicider,
introduisez un recours en Justice
contre vos géniteurs !!!

POSTURE VII
Surpollupopulation

*L'humanité est réellement prise à la gorge
par l'accroissement de son effectif.*

Albert JACQUARD, *L'Explosion démographique*.
France, XX^e siècle.

*– Je me demande si l'on peut refuser d'hériter de la Terre.
– Je crois qu'une fois né, c'est trop tard.*

Bill WATTERSON, *Calvin & Hobbes* (tome XI).
États-Unis, XX^e siècle.

Il y aurait d'abondantes raisons d'intenter procès aux populateurs puisque désormais la procréation n'est plus seulement un crime contre l'enfant, elle est aussi un *crime contre l'Humanité* !

En effet, nous savons aujourd'hui que deux menaces éléphantiques écrasent de tout leur poids le XXI^e siècle vagissant : il s'agit de la Surpopulation et de son corollaire immédiat : la Pollution, ici comprise en tant que *destruction du biotope*, qu'il s'agisse de contamination ou d'éradication pure et simple de celui-ci.

Ces deux périls, *Pollution* et *Surpopulation*, en dernière analyse n'en constituent qu'un seul si bien que nous pouvons les évoquer sous le terme de *Surpollupopulation*, la pollution n'étant jamais que la conséquence directe de l'excès de peuplement ! Thèse qui s'illustre facilement : 10 *millions* de personnes vivant selon des critères d'abondance matérielle occidentaux pourraient polluer presque à volonté sans jamais mettre notre globe en péril ; en revanche, 100 *milliards* d'individus se contentant du strict nécessaire le conduiraient tout de même droit à la faillite écologique !

Le concept de Surpollupopulation a pour vocation de mettre l'accent sur ce phénomène incontestable : le problème écologique réel n'est en aucun cas la pollution, mais bien le *nombre* de gens qui polluent ! On insiste trop peu sur cette vérité biomathématique ; et pour cause : le prétendu « droit » à la reproduction semble un sujet intouchable...

Et pourtant, les spécialistes l'admettent désormais unanimement, la planète est en train de trépasser à petit feu sous le poids de la pollution généralisée que lui font porter les populations humaines.

Au rythme actuel de destruction de l'environnement, d'ici moins d'un siècle, il se peut que la possibilité même de la vie, du moins d'une vie complexe telle qu'elle s'exprime dans la personne humaine, ait disparu. Plus un expert qui ne s'avance à pronostiquer une suite de cataclysmes majeurs dans un futur plus tellement lointain si notre espèce ne réduit pas drastiquement la pression qu'elle fait subir, *de par son seul nombre*, sur la biosphère.

Oui : *de par son seul nombre*.

Même un résident du Tiers-Monde, dont les habitudes de vie ne nécessitent pourtant pas de mettre, comme en Occident, un délétère Léviathan industriel à son service, représente une menace immédiate pour la santé du globe ; cet habitant aux exigences frugales n'en connaît pas moins d'incompressibles besoins alimentaires et énergétiques qui l'obligent à pratiquer, parmi d'autres préjudices, une déforestation toujours plus vorace afin de les satisfaire.

Partout sur la Terre, de plus en plus d'étendues arborées sont anéanties afin de procurer du bois de chauffage ou de construction, ainsi que pour permettre un surcroît de pâturage ou libérer de nouvelles surfaces cultivables dont la richesse biologique est quasi nulle, seule la plante cultivée y ayant par principe droit de cité...

Lorsque l'on sait par ailleurs que les aspirations ultimes de la plupart des pays du Tiers-Monde, leur adhésion à l'OMC en témoigne à suffisance, s'avèrent de s'aligner sur le niveau de vie occidental, on devine sans peine quelle catastrophe se profile dans les prochaines décennies !

Relevons que d'ores et déjà la Chine et l'Inde, dont les habitants représentent à eux seuls plus du tiers de l'effectif humain global, se trouvent engagées dans un processus d'industrialisation et de conversion au capitalisme qui bat son plein...

Ainsi, non seulement, et tous les psychosociologues le savent, l'Occidental ne fera pas machine arrière, n'abandonnera pas sa rage de produire ni d'accumuler des biens matériels, mais une masse croissante de nations, avouées pour l'heure, et significativement, en voie de « développement » viendront grossir les légions de « clients » dont la boulimie ne tardera guère à engloutir les derniers espaces naturels disponibles et à raréfier sans remède les ultimes ressources planétaires.

Chaque année déjà, toutes causes confondues, à l'échelle planétaire, c'est près de 1 % du capital en sol qui se perd irréversiblement.

Chaque année déjà, c'est par milliers que les espèces animales et végétales disparaissent sous la pression anthropique !

Chaque année déjà, c'est par millions d'hectares que les dernières forêts s'effondrent pour satisfaire aux besoins des populations humaines...

Pour prendre la juste mesure de l'apocalypse qui incube, il faudrait encore évoquer l'accélération de la désertification due tant au surpâturage qu'à la mise en culture de surfaces facilement érodables (surpollupopulation toujours : plus on veut nourrir d'individus, plus il faut surexploiter les ultimes terrains disponibles, jusqu'à leur complet épuisement) ; ainsi constate-t-on que dès maintenant, d'année en année, la superficie des terres nouvellement conquises (au détriment de la végétation forestière...) pour l'exploitation agricole demeure inférieure à celle des sols arables définitivement perdus !

Évoquer de même l'inquiétante pollution des sols et des nappes aquifères résultant de l'agriculture intensive ainsi que la contamination massive des fleuves et des océans par les effluents domestiques et industriels ; le dangereux tarissement des réserves phréatiques mondiales ; l'inexorable accumulation de déchets toxiques (nucléaires ou chimiques) rendant à jamais inexploitable de significatives portions de l'écosystème ; l'opiniâtre extension des mégapoles et des surfaces bétonnées ; les ravages dramatiques causés aux rares étendues sylvestres que la tronçonneuse épargne par les pluies acides ou les incendies (tant accidentels que criminels) ; la nécessité, sous peine de famine immédiate, d'un recours grandissant aux engrais et aux pesticides (qui empoisonnent annuellement des millions de personnes et stérilisent des écosystèmes entiers) ; l'accroissement constant dans l'atmosphère du taux de méthane, principal responsable de l'effet de serre après le gaz carbonique, méthane rejeté pour l'essentiel par les rizières et les intestins du bétail sans cesse plus présent pour subvenir, encore et toujours, aux besoins trophiques

du mammifère humain ; l'amenuisement des réserves halieutiques imputable à la surpêche (les prises plafonnant déjà, il est inutile d'attendre des océans qu'ils nourrissent davantage d'individus...), etc. Litanie de périls en gésine.

Nous renvoyons l' impatient de découvrir en détail les désastres les plus imminents aux ouvrages écologiques spécialisés : ils sont édifiants ! Il s'agirait d'en prescrire la lecture à tous les adolescents ainsi qu'à tous les géniteurs potentiels.

On le voit, cette brève énumération de processus terrifiants *déjà en cours* – et procédant tous, directement, de la Surpollupopulation – justifierait à elle seule, dès aujourd'hui, sans perdre une minute supplémentaire, qu'on limite, par la coercition si nécessaire, la fécondité humaine !

Tous les cerveaux copieusement synapsés s'exténuent à le clamer : la terre est sursaturée d'êtres humains.

Notre humanité [...] est menacée non seulement par la bombe à hydrogène, mais plus encore par l'accroissement en avalanche du chiffre de la population.

L'espace vital et habitable de l'humanité se réduit de plus en plus et, pour bon nombre de peuples, l'optimum a été dépassé depuis longtemps. Le danger de catastrophes augmente proportionnellement à la densité des populations en croissance.

C.G. JUNG, *Un Mythe moderne*. Suisse, XX^e siècle.

[Le psychanalyste helvète tenait ces propos à la fin des années 1950, lorsque la Terre comptait à peine 3 milliards d'habitants... NdA].

L'explosion démographique transforme l'homme en habitant d'une termitière et prépare les guerres futures.

Les tensions et les frustrations causées par une démographie incontrôlée préparent les guerres « absolues » de l'avenir... Trop nombreux dans un sac de farine, les charançons s'entre-dévorent.

Aucune solution n'est viable tant qu'on n'a pas d'abord réglé la question de la démographie.

Marguerite YOURCENAR, *Les Yeux ouverts*.
France, XX^e siècle.

Les pratiques antinatales sont inéluctables.

Les pays de forte natalité sont aussi les plus pauvres. Pauvreté, ignorance et proliféicité sont solidaires.

La prévention des naissances, question de première importance, présente d'étranges contrastes. Vitale pour l'humanité, [...] elle n'est pas étudiée avec l'attention qu'elle mérite.

L'espèce humaine se trouve devant une exubérance qu'elle a intérêt à limiter.

Alfred SAUVY, *La Prévention des Naissances*.
France, XX^e siècle.

Les quantités d'eau douce et de terre arable disponibles par habitant tombent à des niveaux que les experts en ressources considèrent unanimement comme dangereux.

La population humaine a atteint le seuil de tolérance de la Terre vers 1978. En 2000, elle se situait à 1,4 fois ce seuil.

Edward WILSON, *L'Avenir de la Vie*. États-Unis, XXI^e siècle.

Peut-on tenir des discours plus univoques ?

Peuvent-ils être plus crédibles que lorsqu'ils émanent d'un des plus puissants génies du vingtième siècle, d'une des femmes les plus brillantes de tous les temps, d'un démographe parmi les plus chevronnés, ou d'un des plus célèbres biologistes vivants, ayant consacré un demi-siècle à l'étude scientifique de la nature ?

Sachez-le, votre enfant sera *de par sa seule présence* un polluant majeur de l'environnement : pour mémoire, chaque individu produit dans nos sociétés environ 2 kgs de déchets ménagers par jour, ce qui nous conduit à un total de 50 tonnes sur une vie moyenne de 70 ans. Aux déchets domestiques, il convient d'ajouter les déchets agricoles et industriels, lesquels multiplient par au moins quatre les détritrus produits par un Occidental. Oui : à chaque enfant que vous mettez au monde, c'est un minimum de 200 tonnes de déchets supplémentaires que vous engendrez et dont vous accablez notre planète déjà moribonde !

Impossible face à la tragédie qui se profile de ne pas évoquer les propos prophétiques lancés par Bergson, dès 1932, dans *Les deux Sources de la Morale et de la Religion* :

Ne pourrait-on pas [...], dans les pays où la population surabonde, frapper de taxes plus ou moins lourdes l'enfant en excédent ?

Non seulement on le peut, mais on le doit ! Une imposante taxe sur la procréation semble le moyen le plus immédiatement efficace de réfréner cette pulsion plus diabolique que jamais : au vu de l'égoïsme superlatif des parents et de leur cécité malade, il serait illusoire d'espérer qu'un simple appel à la raison et à la bienveillance puisse les dissuader de s'offrir le bébé-bibelot dont ils rêvent et de continuer à surpollueupler tranquillement notre planète agonisante. L'Éthique, le souci de l'Autre, nous l'avons assez souligné, ne sont guère leur fort...

L'urgence d'agir devient néanmoins chaque jour plus criante. Selon les futurologues, la hausse des océans ainsi que l'augmentation de l'importance des inondations procédant du réchauffement climatique, lui-même directement imputable à la Surpollupopulation que nous refusons depuis plus d'un siècle de gérer, provoqueront d'importants déplacements de population dont on peut douter qu'ils se dérouleront de manière pacifique ! Inutile de rappeler que l'animal humain a fort peu le sens de l'accueil des étrangers migrant en masse et moins encore celui du partage de son territoire : on sait d'expérience comment les Palestiniens ont réagi à la pourtant bien nécessaire création de l'État d'Israël...

Où par exemple trouveraient à se reloger les dizaines de millions d'habitants du delta du Bangladesh dont on sait qu'il pourrait figurer parmi les premières contrées submergées ? En Inde ? Désolé : le sous-continent indien est *déjà* plus que surpollueuplé...

On imagine d'autant mieux quelle pourrait être l'ampleur de ces migrations lorsque l'on se souvient que les bandes côtières comptent parmi les zones les plus lourdement peuplées de la planète et que dans l'hypothèse où toutes les glaces viendraient à fondre, le niveau des mers s'élèverait d'environ 70 mètres... Les « Pays-Bas » n'ont pas fini d'investir en digues.

Quant aux innombrables îles de faible altitude émaillant les océans, il ne fait plus aucun doute qu'elles seront toutes sous eaux – ainsi que leurs habitants s'ils devaient échouer à trouver courtoise terre d'accueil – d'ici la moitié ou la fin du siècle en cours.

Il faut en outre savoir que le bouleversement climatique dont les premiers effets se font déjà sentir, s'il multipliera d'une part tempêtes, cyclones, inondations et marées exceptionnelles, entraînera d'autre part la désertification de gigantesques territoires soumis à d'inédites sécheresses, lesquelles susciteront également d'inquiétants flux migratoires...

Dans le même ordre d'idées, il se pourrait que l'amplification du trou dans la couche d'ozone, ce bouclier qui nous protège de moins en moins bien des rayonnements cosmiques mortifères, rende aussi invivables qu'inexploitables certaines latitudes telles que celles de l'Australie méridionale, de la Nouvelle-Zélande, de la Patagonie, de la Scandinavie, de l'Islande, de l'Alaska, de la Sibérie ou encore du Canada, et contraigne leurs résidents à quitter définitivement ces zones devenues hostiles. Il est en tout cas certain que le nombre de mélanomes malins (inutile d'insister sur la létalité de ces cancers de la peau) ira croissant puisque la couche d'ozone s'amincit déjà de 6 % par décennie (et ce depuis la fin des années 70) au-dessus de contrées aussi peuplées que l'Europe ou les États-Unis : oui, « nos » territoires eux-mêmes seront de moins en moins propices à la sédentarisation !

Enfin, la nécessité galopante d'édifier des barrages d'envergure pharaonique pour assurer l'approvisionnement en eau et en énergie de l'humanité toujours plus nombreuse génère elle-même, outre la destruction de surfaces arables, d'imposants exodes de population : on estime ainsi que depuis les années 1950, ce sont pas moins de 60 millions d'humains qui ont dû quitter leurs terres destinées à être submergées par la construction de barrages. Et ce mouvement n'ira qu'en s'amplifiant, comme en témoigne l'actuel projet chinois de retenue d'eau sur le fleuve Yangtsé : le barrage des Trois Gorges – après avoir noyé une superficie égale à presque deux fois la Belgique et anéanti des dizaines de villes – créera un lac, plus vaste que le Baïkal, de six centaines de kilomètres de long et nécessitera la déportation de plus d'un million de personnes !

En clair, ô tenaille,
l'humanité ne cesse de croître
tandis que les superficies
arables, exploitables ou habitables
ne cessent de décroître !

Mieux encore, les prospectivistes nous certifient que d'ici une vingtaine d'années au plus tard des affrontements pour l'eau potable éclateront comme il en éclata pour le pétrole.

Dès maintenant, plus d'un milliard de terriens ne disposent pas d'eau salubre et 5 millions décèdent annuellement suite à la piètre qualité du liquide qu'ils consomment, oui 5 millions, dont la moitié d'enfants ! Et ce nombre doublera sans état d'âme d'ici 2025...

Indépendamment de la pénurie d'eau et des faramineuses famines annoncées, le surpeuplement engendrera d'inévitables guerres : il en fut ainsi à toute époque, et les démographes les plus sérieux ont pu soutenir la thèse qu'une des fonctions primordiales d'un conflit armé était de réguler les effectifs de population afin de les ramener à des proportions compatibles avec un territoire donné.

Il est d'ailleurs surprenant qu'aucun observateur ni philosophe n'ait pris la peine de faire remarquer qu'une des racines essentielles des sempiternelles belligérences israélo-palestiniennes était d'ordre démographique. Lorsque deux peuples fertilistes vivent sur une terre de faible étendue tout en refusant de maîtriser leur fécondité, l'affrontement sanglant est inéluctable ; la paix ne se conquerra jamais entre Israël et la Palestine sans un renoncement bilatéral à la croissance démographique ! Encore une vérité que les journaux s'abstiennent soigneusement de répercuter, par crainte de choquer le lectorat...

Rendons donc la parole à Henri Bergson, toujours dans *Les deux Sources de la Morale et de la Religion* :

Ce qui est certain, c'est que l'Europe est surpeuplée, que le monde le sera bientôt, et que si l'on ne « rationalise » pas la production de l'homme lui-même comme on commence à le faire pour son travail, on aura la guerre. Nulle part il n'est plus dangereux de s'en remettre à l'instinct. La mythologie antique l'avait bien compris quand elle associait la déesse de l'amour au dieu des combats. Laissez faire Vénus, elle vous amènera Mars. Vous n'éviterez pas la réglementation.

Rappelons-le, ce texte fut publié en 1932... Il y a donc plus de 70 ans que nous dédaignons ces sages recommandations. Inutile de reprocher aux philosophes leur inutilité si chaque fois qu'ils pensent utilement, on se comporte comme s'ils n'avaient rien pensé !

Au total, durant tout le XX^e siècle, les meilleurs esprits n'auront cessé d'alerter les foules sur la menace que constitue l'expansion démographique ni raisonnée, ni maîtrisée par une politique interventionniste. Pour leur propre damnation, les foules n'ont rien voulu savoir : elles voulaient des enfants...

Reprenons. Nous sommes actuellement déjà plus de 6 milliards sur notre globe ; et nous serons, si d'ici là l'éthique ne prend pas le dessus sur l'indécemment désir d'enfant, 10 ou 12 milliards de terriens en 2050. Or, de l'avis partagé par la superlative majorité des experts, 12 milliards d'individus représentent l'extrême maximum que notre planète peut *tolérer* (ce qui ne signifie pas accueillir dans la luxuriance), tandis que ces mêmes experts estiment qu'*un seul milliard* de personnes, nombre d'ores et déjà atteint, vivant selon des standards de confort occidentaux, outrepassent de loin les facultés de régénération naturelle du biotope : ce qui signifie en clair que nous épuisons toutes les ressources infiniment plus vite qu'elles ne se renouvellent (pour ne rien dire des ressources non renouvelables...) et qu'à la cadence actuelle ce milliard de consommateurs déments aura transformé dans un avenir plus ou moins proche la planète en terrain vague écologique !

Si nous désirons traduire ces données en termes tranchants, elles signifient ni plus ni moins que nous sommes déjà trop ! Beaucoup trop.

S'il en fallait une preuve, la voici : sur les six milliards actuels de terriens, la moitié, nous l'avons vu, vit dans la plus sordide pauvreté (donc en faisant subir aussi peu de pressions que possible sur la biosphère), la plus grande partie de l'autre moitié n'a toujours pas trouvé son rassasiement de richesses, et pourtant notre planète dépérit déjà à une vitesse exponentielle ! Et l'on voudrait nous faire croire qu'elle peut tolérer 12 milliards de créatures humaines ? Oui, 12 milliards de malheureux se serrant la ceinture, convertis de force au végétarisme, résignés à une existence de citoyens comprimés et se privant de tout excès d'expansivité vitale : destin de bétail parqué.

Je préférerais pour ma part savoir la terre peuplée d'un maximum de *cent millions* d'individus à qui nulle abondance ne ferait défaut, ni nourriture matérielle ni aliments spirituels (forêts défuntes ou réquisitionnées pour le strict essentiel, les nations en viendront-elles à limiter le nombre de livres autorisés par personne ?), ni terres libres à explorer, ni vastes et vierges étendues naturelles où solitaire méditer, ni joie de contempler partout prodigalité de faune et de flore, ni même le droit aux orgiaques dilapidations, car il n'est pas bon que l'homme soit rétréci à de glaciaux impératifs comptables... Vivre chichement, comme nous y invitent les démographes afin de faire place à

cinq, six ou sept milliards de nouveaux misérables, eux aussi condamnés à la diète, est-ce vraiment une perspective d'avenir ?

Certes : plutôt *cent millions* de créatures humaines baignant dans une insouciant opulence libertaire que *dix milliards* de miséreux calculateurs toujours occupés à se mesurer l'espace et la dose de pépins à grignoter ! Il serait temps de commencer à préférer une humanité vivant sur le mode de la *qualité* pour tous à une humanité s'épuisant dans la course à la seule *quantité* de ses effectifs. À quoi bon multiplier le nombre d'indigents ? Serions-nous plus malheureux si nous étions 60 fois moins nombreux ? Serons-nous plus heureux lorsque nous serons 2 fois plus grouillants ? Avant de songer à accroître leur nombre, d'abord assurer le bonheur de tous les humains !

Quoi qu'il en soit, à dessein d'« *économiser la planète* » (*sic*), parler, comme on se contente de le faire aujourd'hui, dans une rhétorique aussi vaine qu'hypocrite, de « *changer nos habitudes de consommateurs* » (ce que nous ne faisons de toute façon nullement) ne modifiera en rien la donnée fondamentale du problème : l'accroissement intenable de la pression démographique sur l'environnement.

Il serait oiseux de chercher à déterminer combien de milliards d'individus, et selon quel mode de vie (techniciste ou traditionnel), la Terre peut supporter sans trop dépérir, il suffit de retenir que la Terre est un espace fini et qu'à ce titre elle ne peut accueillir un nombre infini de créatures humaines ! Or, plus nous attendons pour imposer à la planète entière la politique de l'enfant unique, seule capable de diminuer tangiblement la population, plus nous devons frustrer un nombre important de couples de leur simiesque volonté de se reproduire.

Un jour donc, il nous faudra impérativement limiter les naissances si nous prétendons survivre. Pourquoi ne pas commencer tout de suite puisque la planète proteste déjà furieusement et que personne, ni l'Occident ni le Tiers-Monde, ne semble vouloir renoncer à son rapport inadéquat, prédateur, à son environnement ?

Devrons-nous attendre d'avoir transformé la Terre en désert écologique pour subordonner la pulsion gésénique à l'impératif éthique ?

Albert Jacquard lui-même n'a cessé de le marteler durant les années 90, ainsi dans sa *Petite Philosophie à l'Usage des Non-Philosophes* :

Pour retrouver un équilibre, la seule possibilité est de limiter la fécondité, ce qui suppose un changement fondamental dans notre attitude face à la procréation. Procréer était autrefois un devoir ; c'est désormais un droit limité.

La question demeure de savoir qui va s'occuper d'imposer la limitation de ce « droit » sans cesse plus contestable...

Aucun politicien n'a pour l'instant le courage de tenir un discours hostile à la fécondité : et pour cause, il contrarierait dangereusement l'égoïsme de ses électeurs... Quant aux « belles âmes », elles n'osent jamais utiliser les termes de *coercition* ni de *contrainte juridique*, ni de *sanctions économiques* pour juguler les matrices, craignant sans doute de ternir leur angélique image de philanthropes salonniers et d'amincir du même coup leur complaisant matelas de lecteurs. Il faudra pourtant bien un jour sortir de la logorrhée édulcorante pour passer aux actes efficients.

Comment se fait-il que personne ne tire les conclusions de ces propos de l'actuel Dalai-Lama, Tenzin Gyatzo :

Il faut informer clairement, sans hypocrisie, sans parti pris. Il faut dire : six milliards d'habitants, c'est trop. Moralement, c'est une grave erreur, à cause de la distorsion aggravée entre pays riches et pays pauvres. Et, pratiquement, c'est dramatique.

À l'origine de tous nos dangers, de toutes ces menaces dont nous parlons, avant l'argent, je mets la surpopulation.

– Vous êtes donc pour le contrôle des naissances ?

– Absolument. Il faut le faire connaître et le promouvoir [...] aussi vite que possible.

Il faut donc éduquer les populations du Tiers-Monde. Car elles ne savent rien, je le vois ici autour de moi. Et il faut le faire énergiquement, sans réticence sentimentale. C'est une nécessité immédiate, une urgence. Il faut leur dire, avec tout ce que cela suppose de malentendus : vous faites fausse route, votre accroissement démographique beaucoup trop fort vous conduit à une misère plus terrible encore.

(Extraits de *La Force du Bouddhisme*.)

Bien avant ces phrases irréfutables, Albert Einstein en personne nous avait prévenus : la bombe démographique égale en dangerosité la bombe atomique ! Hélas, cette bombe matricielle, le premier imbécile venu peut décider d'en actionner le détonateur : une éjaculation suffit...

Il est regrettable qu'aucun État soucieux de la paix des nations ne semble vouloir prendre la peine de juguler la prolifération de cette *Arme de Destruction Massive* d'un nouveau type : la Maternité !

Et pourtant, le rapport 2002 du *Fonds des Nations Unies pour la Population* (FNUAP) admet enfin la nécessité absolue de réduire la fécondité dans le Tiers-Monde, du moins si l'on désire lui permettre un décollage économique réel et éviter d'autre part des conflits socio-politiques imputables à une démographie anarchique.

Mais comment agir ? Rien de plus distillé. Si nous souhaitons réellement faire aboutir cet indispensable projet de restriction des naissances, le premier geste à poser sans délai semble de toute évidence de supprimer les allocations familiales (cette sorte d'incompréhensible prime pour le crime) ; le second, comme le suggérait déjà Bergson, de lever un très lourd impôt sur chaque nouveau bébé ; le troisième de stigmatiser tous les réflexes fertilistes par le biais d'une propagande active en faveur de la stérilité ; le quatrième de prohiber toute forme de procréation médicalement assistée (le plus insane de tous les gestes médicaux) ; le cinquième enfin, et le plus important, de se lancer dans une politique d'éducation et de conscientisation systématique des jeunes générations : le goût de la nulliparité peut s'enseigner au même titre que celui de la non-violence et du respect d'autrui.

Un enfant devient ce que l'on en fait : pourquoi ne pas imaginer un endoctrinement au refus de procréer aussi intense et martelant que le conditionnement aux valeurs familiales ou capitalistes dont nous pervertissons aujourd'hui, sans vergogne aucune, la malléable cervelle de la jeunesse ?

Toute culture manipule ses héritiers dans le sens qui lui profite, pourquoi ne pas nous résigner à manipuler les nôtres dans le sens d'un Mieux ? Certes, « manipuler » est, après « procréer », un des verbes les plus abjects de la langue française, mais avons-nous encore le *temps* du choix de nos moyens ?

Nous l'avons indiqué, si nous laissons agir le libre-arbitre du plus grand nombre, la *doxa*, cette éternelle fellatrice de l'instinct, l'emportera toujours et rien ne viendra faire barrage à la destruction du globe par d'innombrables petits globes gravides...

Il n'est toutefois pas trop tard pour apprendre aux jeunes gens à philosopher sans masque ni prestidigitation. L'adolescence, toute sa richesse y réside, préfère bien souvent les vérités qui dérangent aux cécités qui rassurent... L'inertie étant un vice d'adultes, il n'est pas impossible que l'anti-natalisme devienne le thème de cristallisation de la révolte adolescente de demain !

Quoi qu'il en soit, il va de soi qu'il appartient à l'Occident de prendre l'initiative de ces démarches et de montrer l'exemple au Tiers-Monde : détenteurs de tous les moyens juridiques, pédagogiques, financiers et contraceptifs, nous devons enclencher les premiers le processus de contraction démographique !

– *Oui mais monsieur, si la dénatalité s'installe, qui donc phynancera nos pensions ?*, questionnent les pères Ubu en massant leur chandelle verte.

– Je vous le rappelle : l'enfant n'est pas un billet de banque ! Il n'a pas à naître pour matelasser les escarres de votre caducité : financez votre propre avenir ou bien résignez-vous, nombrils, à l'idée que vous êtes mortels.

Laissez donc prospérer sans crainte la dénatalité : nous avons une gigantesque dette à l'égard du Tiers-Monde que, sans scrupules et durant des siècles, nous avons pillé, saccagé et réduit en esclavage tant physique qu'économique, comme de nos jours encore ; il est temps de l'aider à soulager sa misère en favorisant l'immigration vers nos terres de surabondance. Ne craignez aucun déficit de main-d'œuvre si plus aucun enfant ne naît en Occident, des milliards de personnes frappent à notre porte, y compris un nombre titanesque d'orphelins à adopter ! Vous sentez-vous rassérénés, tartuffes ?

Pour acheminer ce chapitre vers son estuaire, retenons bien les éléments suivants :

1. Il est impensable de lutter contre la Pollution sans lutter d'abord contre la Surpopulation.
2. Surpollupopulation faisant, chaque enfant qui naît, c'est un peu de terre qui meurt !
3. Conséquemment, et en un succulent paradoxe, les fertilistes travaillent désormais à détruire la vie au nom de la vie même ! On les savait idiots, mais à ce point...

4. Bref, le XXI^e siècle sera anti-nataliste ou ne sera pas : l'heure de gloire de Malthus a résolument sonné.

5. Bergson, dès les années 30, nous avait livré la clef de la lutte contre la natalité morbide : « *Vous n'éviterez pas la réglementation.* » Puisque nous ne l'éviterons pas, pourquoi procrastiner davantage ?

Enfin, faisons remarquer à nos amis les militants verts, admirables champions de l'Éthique, que sur une planète dont la santé périclité à cause de la quantité irraisonnée de ses habitants, un écologiste qui se reproduit est un écologiste douteux...

Pour rappel, le célèbre commandant Cousteau préconisait, en vue de sauver la Terre, un nombre optimal de 800 millions d'êtres humains : soit sept fois moins qu'actuellement ! Au travail les stériles ! À tour de bras les vasectomies !

C'est que les mesures paniques semblent désormais de mise : selon l'environnementaliste américain Edward Wilson déjà cité, la situation n'est pas seulement dramatique, elle est *désespérée* dans la mesure où, comme il le souligne si bien, l'humanité se trouve engagée dans un goulot de surpopulation et de consommation incontrôlées ; d'où ce redoutable aveu dans son éclairant ouvrage *L'Avenir de la Vie* : « *Trop de gens consomment trop d'espace terrestre et maritime, et les ressources contenues dans cet espace* » et de blâmer sans retenue « *notre folie reproductrice* » (*sic*), avant d'avertir, dans un entretien accordé en août 2002 au journal *Le Soir*, que nous nous trouvons dès maintenant face à une *crise environnementale globale* qui aura pour effet de transformer le monde dont hériteront nos malchanceux descendants en « *un lieu où la vie sera bien plus difficile* » qu'aujourd'hui ! Encore plus difficile ? Bigre.

En somme, il devient patent que l'état de délabrement radical de la planète et les multiples cataclysmes annoncés qui vont en résulter dans les toutes prochaines décennies invalident à eux seuls l'intention de donner la vie à nouvel être humain, et ce tant sur le plan collectif qu'individuel :

On ne peuple pas davantage
une planète déjà surpolluée !

On ne met pas au monde un enfant
qui a toutes les chances
d'assister à l'apocalypse !

POSTURE VIII
Pour un Agathogénisme

*Les parents, le plus souvent,
ont plus besoin d'éducation que les enfants.*

Søren KIERKEGAARD, *Journal*.
Danemark, XIX^e siècle.

*Quel est l'enfant qui de pleurer
sur ses parents n'aurait motif?*

Friedrich NIETZSCHE, *Ainsi parlait Zarathoustra*.
Allemagne, XIX^e siècle.

Voile d'Isis soulevé, la procréation nous apparut, dans sa prodigieuse horreur, comme le refuge des plus miasmatiques vices humains ; mais s'il ne nous est plus permis de nous illusionner sur ceux qui nous condamnent à vivre, il se peut qu'aussitôt, par ricochet, une nouvelle mission nous incombe : enseigner aux multitudes à *procréer selon la Sagesse et non plus selon l'Instinct* !

L'idéal bien entendu serait que la philosophie l'emporte haut le verbe et que tous avec joie s'abstiennent de léguer l'infection d'exister à de récalcitrants héritiers. La psyché collective, hélas, n'a pas encore atteint le point nodal de lucidité et d'exigence éthique pour que cette abstinence s'impose sans susciter d'animales réticences.

L'anti-natalisme a beau détenir dans son carquois les meilleurs syllogismes, l'espèce humaine demeure infiniment plus sensible aux programmations génétiques issues de nos ancêtres simiesques qu'aux enseignements de la raison apollinienne. Sans nul doute, le primate *Homo* soi-disant *Sapiens* continuera

à se reproduire jusqu'à ce qu'une guerre nucléaire ou une concaténation de collapsus écologiques réussissent là où la sagesse dut s'incliner : à lui en somme de choisir l'extinction qu'il préfère ; d'autant que s'il ne se tue pas lui-même, ce seront les lois de la cosmologie qui s'en chargeront...

Par malheur, notre espèce pourrait survivre à un désastre atomique ou surpollupopulatif tandis que l'auto-destruction de l'Univers se tient encore à plusieurs milliards d'années devant nous, ce qui donne tout de même du champ aux malfaiteurs pour façonner un nombre significatif de nouvelles victimes langeables... Ne pouvons-nous nonobstant envisager d'améliorer leur sort ? Il semble que si, et telle s'énoncera la finalité de l'Agathogénisme.

À bien distinguer de l'eugénisme aux si pernicieuses connotations, l'*Agathogénisme* peut très simplement se définir comme recherche de la « *Procréation selon le Bien* » ainsi que des conditions garantissant à l'enfant la plus haute probabilité de tomber dans les mains de *parents acceptables*, selon la réaliste expression de Bettelheim.

Au contraire de l'eugénisme, l'Agathogénisme ne sélectionne pas les gènes, il cisèle et décante les âmes en vue de les rendre aussi aptes que possible à la dure vocation d'engendrer des enfants et d'initier ceux-ci avec le plus authentique Amour aux multiples défis de l'existence.

Il suffit d'ouvrir les journaux ou de parcourir les ouvrages spécialisés pour réaliser l'étendue ainsi que la gravité de l'incompétence parentale : les enfants battus, violés, négligés, tyrannisés, mal éduqués, mal aimés, maltraités ou traumatisés à vie par leurs procréateurs semblent infiniment plus nombreux que les enfants pleinement comblés au sein de leur famille.

Nous l'avons déjà évoqué, même dans nos contrées occidentales réputées surattentives au bien-être des créatures juvéniles, un adulte sur dix fut victime d'au moins un abus sexuel durant son enfance, ses propres géniteurs en étant dans la superlative majorité des cas les responsables directs...

Chaque année, rien qu'en France, selon les estimations les plus fiables, plus de 100 000 enfants font l'objet de maltraitances diverses, *parfois si sévères que plus de 700 d'entre eux en meurent directement*, tandis que beaucoup d'autres répondront plus tard à cette indélébile agression tantôt en tentant de se suicider, tantôt en développant troubles mentaux, conduites asociales ou comportements violents (y compris parfois avec leur progéniture de consolation)...

En ce qui concerne les États-Unis, des experts avancent même le chiffre émétique de 1 700 000 enfants maltraités ou négligés par leurs progéniteurs ! L'Holocauste !

Dans des millions de foyers, de tout niveau social, économique ou d'éducation, on commet chaque jour un terrible crime : des violences physiques envers des enfants.

Susan FORWARD, *Parents toxiques*. États-Unis, XX^e siècle.

Des myriades d'enfants de par le monde doivent composer avec des parents alcooliques, ou toxicomanes, ou inadaptés, ou déficients mentaux, ou délinquants, ou incestueux, ou névrosés, ou dépressifs, ou frustrés, ou suicidaires, ou se débattant dans la plus sinistre indigence, ou ignares, ou ennuyeux, ou complexés, ou atteints de pathologies graves, ou tout simplement crapuleux, etc.

Qui pourrait faire le compte des géniteurs plus ou moins immatures ?

Bien malgré lui, tel enfant doit se contenter d'une famille monoparentale ; tel autre fut « accouché sous X » (dès sa naissance, abandonné net à la solitaire douleur de vivre !) ; tel se vit inoculer le souriant virus du sida par sa mère distraitemment séropositive ; tel naquit de père inconnu ; tel est issu d'une mère, voire d'une grand-mère, porteuse ; tel en porte les séquelles qui eut une génitrice adonnée au tabagisme durant sa grossesse ; tel fera l'objet d'un rapt par l'un ou l'autre de ses parents ; tel se sent terrorisé par un père despotique ou une mère castratrice ; tel fait l'expérience d'un autre type de violence psychologique (possessivité, omniprésence, suramour, inceste symbolique...) ; tel a des parents qui se moquent de ses résultats scolaires et de ses soucis existentiels ; tel autre ne fut engendré que pour subvenir aux besoins économiques ou affectifs de sa famille ; tel naquit non-désiré (un comble !) ; tel se trouve acculé au surmenage et privé d'enfance par les multiples activités parascolaires que ses géniteurs lui imposent « pour assurer son avenir » (quitte à défigurer son présent) ; tel attend que son concepteur sorte de prison ; tel a pour génitrice une adolescente de 15 ans plus ou moins analphabète ; tel voit son père battre sa mère ou sa mère tromper son père ; tel se trouve écartelé entre des procréateurs divorcés ou en perpétuelle querelle, etc.

Qui pourrait faire le compte des enfants plus ou moins malheureux ?

Bref, si les enfants souffrent,
c'est d'abord parce que leurs propres parents les font souffrir !

À la phosphorescence de ces constats, on ne peut tolérer qu'aucune mesure *prophylactique* ne soit prise par les pouvoirs publics afin d'empêcher que tant de désastres frappent autant d'enfants victimes d'aussi lamentables façonnateurs.

Aujourd'hui, scandale sans fond, le plus imbécile comme le plus toxique des individus jouit du droit absolu de fabriquer une nouvelle créature ! Pire : les valeurs sociétales, dans leur démentielle apologie de la geôle familiale, l'y encouragent et l'y conditionnent sans nuances !

Alors que tous les psychanalystes, pédiatres et psychopédagogues admettent qu'il n'est de tâche plus difficile, plus complexe, et surtout plus essentielle, que celle d'élever un enfant, le dernier des crétins peut s'essayer, sans avoir suivi la moindre formation, à fonder une tribu...

D'où notre soupçon : si l'humanité va si mal,
c'est d'abord parce qu'on laisse n'importe qui
se reproduire n'importe comment !

Plus paradoxal encore, on refuse le droit de vote aux adolescents sous prétexte qu'ils n'ont pas la maturité requise pour élire telle marionnette plutôt qu'une autre, mais on accorde entière licence à des fillettes de 13 ou 15 ans de tomber enceintes et d'accoucher autant de joujoux et de faire-valoir qu'il leur plaît, au lieu de les pousser vertement, *au nom de l'intérêt supérieur de l'enfant* conçu à tort, droit dans la salle d'avortement ! Des gamins, fussent-ils en échec scolaire et existentiel obvie, ont le droit de donner naissance à d'autres gamins mais pas de se prononcer en faveur de telle ou telle politique. Je me demande ce qui requiert le plus de Sagesse : cocher une case dans l'isoloir ou bien nourrir une âme et un cerveau d'enfant de tous les aliments subtils dont son bonheur, actuel et futur, dépend ?

Accordons, dès quinze ans, le droit de vote aux adolescents, leur idéalisme ne pourra qu'influencer favorablement les orientations politiques cruciales, mais ne permettons point que leur manque d'expérience du monde réel devienne père, avant l'heure, d'enfants qui ont par-dessus tout besoin de tuteurs expérimentés, c'est-à-dire ayant poussé le plus loin possible leur apprentissage des structures bionomiques, et s'étant rendus pleinement maîtres tant de leur potentiel spirituel que de leur destin.

Ce scepticisme par rapport au prétendu « droit » (philodoxique, nullement philosophique) de donner la vie doit s'étendre bien au-delà des adolescents : il semble de moins en moins évident que chacun puisse jouir *sans conditions* d'un tel privilège.

Croire, comme on le fait implicitement, que l'instinct parental suffit, se reposer sur l'hypothèse que la nature fait toujours bien les choses, ce sont là attitudes criminellement dérésiologiques. La truie dévore parfois ses porcelets par instinct ... et les faits divers abondent en « anecdotes » de pères et de mères ignominieusement indignes, instinct ou non !

Nous le martelons : si l'humanité va si mal,
c'est d'abord parce qu'on laisse n'importe qui
se reproduire n'importe comment !

D'où notre hargneuse sidération :

COMMENT SE FAIT-IL QU'IL N'EXISTE À CE JOUR
AUCUN PERMIS DE PROCRÉER ?

Et pourtant quel foisonnement, dans nos sociétés, de permis en tout genre : permis de conduire, de chasse, de pêche, de détention d'arme, de construire, de travail, de séjour, de voyager (passeport), d'inhumer, etc.

Sans omettre les toujours utiles permis de pratiquer une profession : les omniprésents *diplômes* !

Tout le monde jugera salubre, indispensable même, qu'un médecin ou un ingénieur ou un avocat ou un soudeur ou une puéricultrice ou un théologien n'obtienne guère licence d'exercer sans avoir au préalable démontré ses *compétences*, mais tout le monde juge naturel que le premier nabot venu puisse s'autoproclamer spécialiste en éducation en mettant simplement un enfant au monde ! Ce n'est pas un spécialiste en éducation ? Mais alors comment éduquera-t-il AU MIEUX son enfant ?

Dans le même ordre d'idées, comment justifier que l'on ne réclame jamais de certificat de « *Bonnes Vie et Mœurs* » (tout ridicule soit-il) aux candidats à la parentalité alors que l'on en exige pour entrer en de nombreuses professions (administration, police, magistrature...) ?

Personnellement, cette contradiction me révolte. Est-il un secteur de la vie humaine où il importe davantage d'avoir affaire à des personnes irréprochables que dans celui de la mise en existence d'une nouvelle créature ?

À l'aube du XIX^e siècle, Charles Fourier s'offusquait déjà des néfastes invalidités parentales :

Le père est presque toujours incapable, soit par impéritie en l'art d'éduquer, soit par impuissance à faire éclore et à satisfaire les penchants naturels de l'enfant.

Le père est souvent si mal éduqué qu'il ne donne à l'enfant que des impulsions vicieuses.

L'enfant est plus souvent dépravé que cultivé, lorsque son éducation est confiée à des pères, la plupart incapables.

(Extraits de *Vers la Liberté en Amour. Textes choisis.*)

Si Fourier doutait à juste titre des capacités paternelles, c'est le savoir-faire maternel qui rendait perplexe, dès 1792, une des plus remarquables fondatrices du mouvement féministe, Mary Wollstonecraft, dans sa fameuse *Défense des Droits de la Femme* :

La femme, en toute situation esclave des préjugés, exerce rarement un amour maternel éclairé, car soit elle néglige ses enfants, soit elle les gâte par une indulgence déplacée. En outre, l'amour de certaines femmes pour leurs enfants est, comme je l'ai déjà souligné, souvent très bestial : car il étouffe toute étincelle d'humanité.

Et le XX^e siècle, par la voix de cet indubitable expert en psychologie infantile que fut D. W. Winnicott, de se montrer, dans *L'Enfant et le Monde extérieur*, plus accusateur encore :

Je voudrais donner une description simple, mais pourtant exacte, de l'un des aspects de la délinquance : son lien avec une carence de la vie familiale. Cela pourrait être utile pour ceux qui souhaitent comprendre les racines du problème de la délinquance.

Même son de tocsin en 1995 lorsqu'une étude du FBI confirme que 74 % des meurtriers ont été victimes d'abus physiques ou psychologiques au sein même de leur famille !

Paroles et statistiques perdues, même reprises en chœur par tous les criminologues : racines identifiées ou non, on continue à enfermer les délinquants plutôt que d'inculper leurs parents démissionnaires, tandis que personne ne songe à prévenir ces dramatiques « carences » familiales en instaurant une véritable *Propédeutique à la Procréation* !

Les pédagogues se voient pourtant astreints à une formation scolaire de plusieurs années avant de pouvoir commencer à enseigner, encore leur tâche se résume-t-elle dans sa masse à transmettre des contenus intellectuels aux jeunes âmes ; mais qui donc sinon les parents eux-mêmes doivent avoir compétence, sagesse et vertu de *pédagogues*, de *guides des enfants* – comme le souhaite l'étymologie – à travers le dédale de la vie ?

Qui donc doit détenir la plus haute aptitude : l'enseignant ou les géniteurs ?

Sachant que la plupart des difficultés psychiques qui perturbent des pléthores de soi-disant adultes trouvent leur source dans l'enfance et que cette enfance ne peut échapper aux traumatismes qu'à l'expresse condition d'évoluer dans un milieu familial sain, on admettra sans peine que notre époque ne peut plus faire l'impasse sur la nécessité absolue d'une préparation méthodique à la parentalité...

C'est ici qu'intervient l'Agathogénisme dont les trois piliers semblent devoir s'ériger comme suit :

1. Formation scolaire obligatoire à la parentalité

Cette formation devrait idéalement s'étaler sur quatre années de cours intensifs : on n'en exige pas moins des psychopédagogues ou des pédopsychiatres ; or, il n'est pas acceptable que des individus deviennent parents sans posséder un bagage équivalent à celui d'un spécialiste de la psychologie infantile.

C'est aux parents que revient la part la plus essentielle de l'éducation des enfants, c'est donc aux parents d'être les mieux formés de tous à l'éducation des enfants ! Qu'il ne s'agisse pas encore d'un truisme indique combien long le chemin demeure avant d'atteindre les rivages d'une humanité non seulement accomplie, mais même : transmutée.

– *Quoi !? Mais monsieur, personne n'entrera dans la vie professionnelle avant l'âge de 26, 27 ou 28 ans si vous rajoutez encore un cycle de 4 ans aux études actuelles !*

– Tant mieux, le chômage diminuera : les désœuvrés du moment prendront la place des élèves occupés à tenter de décrocher un diplôme en Agathogénisme. Mais je vous octroie une concession : à défaut d'un *cursus idéal* de 4 ans, une formation énergique d'une seule année (et qui osera la prétendre impossible ?) réduirait déjà de beaucoup les traumatismes subis par l'enfant du fait de la défaillance de ses géniteurs !

– *Mais qui financera ces études ?*

– Les parentalissables bien entendu (tout caprice possédant son prix) ainsi que les responsables politiques qui auront enfin compris qu'il coûte moins cher à la société d'investir dans l'Enfance que dans l'appareil répressivo-sécuritaire, les pénitenciers et les asiles psychiatriques où aboutissent souvent les victimes de l'incompétence parentale.

– *Mais que feront ceux dont le quotient intellectuel est insuffisant ?*

– Et que font aujourd'hui ceux dont le quotient intellectuel leur interdit l'accès à des professions valorisantes ? Ils se consacreront à autre chose : on a plus qu'assez contemplé l'imbécillité se reproduire. Pensez-vous que l'enfant gagne à naître dans un nid de crétins ?

– *Vous me choquez.*

– Je l'espère : c'est le propre des réformateurs. Cependant, le plus choquant demeure que rien ne soit entrepris pour garantir à l'enfant qu'il bénéficiera des meilleurs parents *possibles* !

Un enfant ne s'improvise pas.

Il se prépare, il nécessite tout un apprentissage, une assimilation *technique* et *théorique* de compétences variées, un véritable savoir-éduquer couplé à un réel savoir-aimer dont nul ne jouit par la grâce du Saint-Esprit... Tirons-en les conséquences.

Néron fut certes Néron, mais celle qu'il eut pour mère se nommait Agrippine...

Il y aurait fort à gloser sur l'enfance désastreuse de bien des chefs d'État davantage passés dans l'Histoire pour la monstruosité de leurs actes que pour leur philanthropie débridée ... ou encore sur la jeunesse infernale des tueurs en série, des bandits, des grands sadiques, pervers et autres psychopathes tant décriés. On ne dira jamais assez que Hitler et Staline furent des enfants maltraités !

Autre exemple : l'« abominable » Dutroux, bouc-émissaire de nos propres impérities, eut à subir un père « *extrêmement violent* » ainsi qu'une mère abusive ; conséquences : le frère de Dutroux s'est suicidé, tandis que Marc Dutroux se vengeait pour sa part de sa détresse infantile vécue dans un « *climat familial détestable* » (*sic*) en devenant ennemi public numéro un...

Qui pourrait-on convaincre que de tels progéniteurs ne sont pour *rien* dans la mort de Julie et Mélissa ?

D'autre part, que Dutroux ait pu devenir sans encombre père lui-même de plusieurs enfants laisse pantois : un « Permis de Procréer » ne permettrait-il pas de prévenir de telles aberrations ?

Faut-il rappeler l'incrédulité des spécialistes face aux supposées compétences parentales :

Combien de parents sont fétichistes de leurs enfants, combien sont pédophiles ou font de leurs engendrés leurs esclaves, combien les maltraitent ou les laissent sans avoir, sans pouvoir, sans savoir, sans communication, sans joie, alors que d'autres les emprisonnent dans une prison dorée, les étouffent par leur surprotection.

Françoise DOLTO, *La Cause des Enfants*. France, XX^e siècle.

Les parents doivent former l'enfant en fonction de lui-même et non en fonction de leurs propres besoins.

Ce que les parents voient dans leur enfant, ce sont leurs propres besoins et l'espoir de les satisfaire. L'enfant n'est pas pris en considération pour ce qu'il est.

Arthur JANOV, *Le Cri primal*. États-Unis, XX^e siècle.

Pouvons-nous ignorer plus longtemps, devant le carnage quotidien de psychés en fleur, la colère et l'exigence radicale de certains visionnaires :

La prolifération d'enfants à qui ne sont pas garantis les soins de l'amour et de l'intelligence sensible relève du crime contre l'humanité.

Raoul VANEIGEM, *Déclaration des Droits de l'Être humain*. Belgique, XXI^e siècle.

Aucun doute : il est totalement *criminel* d'enfanter sans s'être doté d'aptitudes supérieures !

L'enfant a son langage, sa symbolique, ses critères, ses besoins, ses repères, son rythme adaptatif, ses procédures évolutives, ses fragilités personnelles : on n'engendre pas sans maîtriser en toutes lettres et sagesse la grammaire d'une âme naissante ! Il s'agit au moins de savoir l'écouter et de ne pas lui imposer nos fantasmes latents. Hélas, pour reprendre une formule fameuse : *l'amour ne suffit pas...*

Le rêve : une *Académie de l'Art d'Engendrer...*

Peut-être méconnaissons-nous le besoin pédagogique parce qu'il éveille en nous le gênant souvenir que nous sommes encore des enfants, par quelque côté, et que nous avons largement besoin d'être éduqués.

C.G. JUNG, *Problèmes de l'Âme moderne*. Suisse, XX^e siècle.

2. Psychanalyse des candidats à l'enfantement

Elle pourra sans inconvénients s'accomplir durant le cycle scolaire évoqué ci-dessus. L'entreprise d'un tel travail d'élucidation de soi-même éviterait de reporter sur sa progéniture ses propres complexes ou traumatismes irrésolus. Trop d'enfants portent les conséquences de l'âme tourmentée de leurs géniteurs ; or, nul n'est affranchi de son inconscient avant d'en avoir exploré les abîmes ! Indépendamment de la *catharsis* escomptée et de la sagesse relationnelle qu'elle impliquera, il importe que la psychanalyse réussisse à rendre les futurs parents attentifs aux phénomènes, ô combien partout et toujours délétères, de *Projection* et de *Déplacement*, lesquels se tiennent à la racine de la plupart des conflits et échecs familiaux.

Écoutons derechef Janov et Dolto :

La raison principale pour laquelle les enfants deviennent névrotiques est, à mon avis, le fait que leurs parents sont trop accaparés par la lutte qu'ils mènent contre leurs propres besoins infantiles insatisfaits.

Une femme peut concevoir un enfant afin de pouvoir se faire dorloter comme un bébé – ce dont elle a en réalité éprouvé le besoin toute sa vie. Aussi longtemps qu'elle est au centre de l'attention, elle est relativement heureuse. Mais, après l'accouchement, elle risque de sombrer dans une dépression profonde. La grossesse servait son besoin et n'avait rien à voir avec la venue au monde d'un nouvel être humain.

Que ce soit par d'acribes critiques ou par de fermes conseils, les parents essaient d'utiliser un enfant sans défense pour satisfaire leurs propres besoins frustrés.

Arthur JANOV, *Le Cri primal*. États-Unis, XX^e siècle.

Nous savons maintenant que la folie est souvent induite chez l'enfant par ses parents, ceux-ci étant apparemment sains.

Les familles sadisent leurs enfants pour se sauver de leurs souffrances.

La genèse des névroses remonte à l'histoire des parents et parfois des grands-parents.

Françoise DOLTO, *La Cause des Enfants*. France, XX^e siècle.

Irrecensables les parents qui se vengent de leur enfance brimée sur leurs propres enfants...

Quand donc nous déciderons-nous à briser ce cercle frankensteinesquement « père-nie-cieux » ? Jusqu'à quand devrons-nous nous résigner à ce que la plupart des parents jouent pour leurs enfants le rôle d'agents *pathogènes* ?

Inutile de rappeler qu'en général les mauvais parents sont ceux qui eurent à subir de mauvais parents : on ne mettra jamais borne à ce cycle diabolique sans orienter tous les parentalisables vers une psychanalyse leur permettant de s'émanciper de leurs démons larvés !

Au passage, une telle plongée dans les arcanes de sa propre psyché ne pourrait que favoriser l'harmonie ainsi que la stabilité des couples et sauver bien des enfants du drame du divorce ou des angoissantes disputes parentales.

– *Oui mais, je ne crois pas à la psychanalyse.*

– Vous savez, aujourd'hui encore certains s'évertuent à croire que le soleil tourne autour de la terre... Freud et Jung furent incontestablement à l'âme

ce que Copernic fut à la compréhension de la mécanique céleste. Vous ne croyez pas à la psychanalyse ? Mais peut-être croyez-vous à la *pureté* de votre désir d'enfant...

Nous ne pouvons admettre que les travaux de Freud, Jung, Winnicott, Bettelheim, Janov, David Cooper, Mélanie Klein ou Françoise Dolto, pour ne citer que ces incontournables, soient tenus pour de simples divertissements sans capacité d'applications pratiques ; selon l'injonction socratique du « *Connais-toi toi-même* », nous commençons à clarifier les principaux mécanismes de l'âme humaine et comprenons de mieux en mieux quelle attitude parentale préjudicie l'enfant ou au contraire l'ouvre au meilleur de lui-même et du monde. Il serait criminel de ne pas faire usage d'une telle science et de refuser de l'appliquer dès maintenant à l'indispensable Éducation des Parents !

3. Prohiber toute procréation avant l'âge de 30 ans

Pas de mariage avant 30 ans : c'était déjà le conseil d'Hésiode dans *Les Travaux et les Jours* ainsi que de Platon dans ses *Lois*...

Comment en effet tolérer que des béjaunes, puceaux de toute cognition un tant soit peu approfondie des défis et difficultés de l'existence, s'arrogent la prérogative de jeter un nouvel être dans cette jungle existentielle où ils balbutient à peine ? Que sait-on de la vie à vingt ans ? Pire : que sait-on de soi-même ou de l'Humain à cet âge ?

Une des visées prioritaires de l'Agathogénisme est de donner à l'enfant des parents *matures* et responsables, non des têtes-en-l'air ne sachant rien des épreuves ni des souffrances d'une trajectoire d'homme. À vingt ans, l'esprit émerge à peine de son cocon, à vingt-deux il s'éloigne à pas prudents du nid familial, à vingt-cinq il s'extirpe seulement des illusions de l'amour et de l'ambition, à trente on peut supposer qu'il a reçu assez de gifles et de camouflets ainsi qu'enduré assez de crampes destinales pour commencer à douter de la bienveillance de la *Fortune*, selon le diasyrme stoïcien.

On ne peut imaginer que des créatures à l'état de chrysalides, fort mollement inscrites dans la vie, tant sur le plan affectif que professionnel, se lancent dans la périlleuse aventure d'élever un enfant et de l'inscrire à son tour dans le labyrinthe du Devenir. Sans verser dans les rigueurs de l'existentialisme, nous croyons qu'avant d'être, il faut avoir un peu existé...

L'enfant a droit à des parents non seulement experts en art d'éduquer mais aussi expérimentés en art de surmonter tracas, déceptions, épreuves et

fractures en tout genre, expérience qui, de toute évidence, ne se conquiert que sur le champ de bataille de la vie.

On ne devient pas chef d'État ni cardinal à vingt ans, par quelle ineptie deviendrait-on maître spirituel d'un enfant à vingt-deux ? Lorsque je croise des parents de moins de trente ans, j'éprouve toujours l'envie de leur offrir une rétine, sinon un soufflet lorsqu'ils m'avouent n'avoir jamais ouvert un livre de psychologie infantile.

– *Mais monsieur, à trente ans, une femme risque de devenir mère d'un malformé !*

– Vous avez sans doute entendu parler du diagnostic prénatal et des techniques abortives ? De surcroît, si le souci de l'intégrité génétique de l'embryon vous préoccupe à ce point, pourquoi n'interdisez-vous pas toute maternité *au-delà* de trente ans ? Peu avant la ménopause, on voit encore nombre de femmes, publiquement congratulées, accoucher d'un malheureux, sans doute fort exposé à devenir rapidement orphelin, mais en parfaite santé...

Quant à moi, me plaît mieux un embryon malformé et avorté, qu'une âme parentale *sous-formée* susceptible de faire avorter la destinée de son enfant !

Proscrire tout enfantement avant d'avoir franchi la trentaine présenterait, outre une maturité supérieure et une expérience de la vie bien plus consistante, les indéniables avantages suivants : accroissement du temps de réflexion sur le bien-fondé de son « désir d'enfant » (qui donc, à seulement méditer selon leur juste mesure les *inconvenients* inhérents à la prise en charge d'un enfant, n'y renoncerait pas ?) ; équilibre conjugal plus affirmé, sachant que la chasse aux partenaires sexuels caractérise davantage l'adolescence que l'âge adulte ; d'une manière générale, apaisement des passions au profit de la raison ; enfin, et si tant est que l'on patiente jusqu'à 36 ans par exemple (ainsi qu'Aristote le recommandait dans sa *Politique*), stabilité professionnelle ainsi qu'aisance matérielle accrues.

Autant de profits majeurs dont ne manquerait pas de bénéficier l'enfant, et qui nous inclinent à penser que l'âge idéal pour procréer se situe plutôt entre 30 et 40 ans qu'entre 15 et 25...

– *Mais monsieur, pitié, toutes ces mesures ont quelque chose d'extrêmement dissuasif !*

– C'est le moins qu'on leur demande. À les relire, d'ailleurs, ces propositions tintent suffisamment utopiques pour que nous puissions nourrir la certitude qu'elles deviendront un jour réalité. Aussi rébarbatives ou contraignantes

qu'elles paraissent, il suffira de constater que l'on ne dispose d'aucun argument à leur opposer pour qu'elles finissent par éradiquer les inerties. Après l'avoir immergé contre son gré dans l'inconfortable marmite de l'existence, les géniteurs n'ont aucun *droit* sur leur progéniture, seulement une infinité de *devoirs* ! Dont le moindre s'avère de devenir virtuoses ès sciences psychopédagogiques...

L'enjeu est extrême car si les parents ne deviennent pas capables de donner le meilleur d'eux-mêmes à l'enfant, l'enfant ne deviendra jamais capable de donner à son tour le meilleur de lui-même à l'humanité, tandis que celle-ci continuera misérablement sa marche vers l'Absurde sur les sentiers de « *la guerre de tous contre tous* » et de l'entre-dévoration universelle...

L'humanité de demain se prépare au sein des familles :
devons-nous confier à des incapables le destin de l'humanité ?

L'Enfantisme se dresse à la fois comme le dernier et le premier combat d'un Humanisme qui en aurait fini avec les demi-mesures où s'entortillent le catéchisme hypocrite des bien-pAnsants ainsi que leur volonté de ne surtout pas renoncer à leurs privilèges, lesquels reposent tous sur une forme ou l'autre d'exploitation d'Autrui. De l'instrumentalisation de l'enfant au capitalisme, pas de solution de continuité : il s'agit toujours de *tirer jouissance des souffrances de l'Autre*. Le chef d'entreprise n'est qu'une incarnation collective du père sadique, et le père sadique lui-même ne fut le plus souvent qu'un enfant mal-aimé... Que le noyau familial soit le modèle de toute construction sociale explique décidément bien des horreurs dont se rend coupable chaque civilisation !

De toute évidence, l'Humanisme se renouvellera dans l'Enfantisme ou bien, envahi par ses propres contradictions éthiques, s'éteindra lentement dans son manque d'audace révolutionnaire. Si nous désirons nous donner une dernière chance d'enrayer tous les cycles de reproduction de la violence (en tant que réification-aliénation de l'homme par l'homme), nous devons d'urgence recentrer la réflexion sur la figure de l'Enfant. À quoi bon, dans le sillage de Lévinas, en appeler au parfait respect d'Autrui si nous ne sommes pas même capables de respecter *authentiquement* ceux que nous mettons au monde ? De la problématique de la procréation découlent *in fine* toutes les autres : il est pour le moins stupéfiant que l'on débâte si peu de sa pertinence ainsi que des conditions de sa pertinence...

À n'en pas douter, l'Éducation des Parents constitue un des enjeux majeurs du siècle naissant : nous ne pouvons comprendre que personne ne semble pressé de l'inscrire dans un cadre légal contraignant. La croyance aux miracles se serait-elle réfugiée dans la foi à la science infuse des procréateurs ?

Nous venons d'esquisser le protocole visant à « engendrer » des parents de qualité : il repose sur un trépied dont il semble délicat de supprimer le moindre membre, mais, dans une perspective agathogéniste toujours, d'autres mesures ne resteraient sans doute pas sans influence sur la dextérité des géniteurs futurs.

Il serait par exemple plus que temps de proposer systématiquement, à tous les lycéens, des dissertations sur la question du bien-fondé de la procréation et de débattre profusément, dès l'école secondaire, de cette thématique que personne, on peut le supposer, n'osera qualifier d'adventice ou de dérisoire.

De même, on ne peut différer davantage l'ouverture d'un débat public sur la légitimité éthique de l'enfantement, tel qu'il y en eut, jadis ou naguère, concernant l'abolition de l'esclavage (tollé puis acceptation), le suffrage universel (tollé puis acceptation), la contraception (tollé puis acceptation), l'avortement (tollé puis acceptation), l'euthanasie (tollé puis acceptation), le mariage homosexuel (tollé puis acceptation) ou encore la dépénalisation du cannabis (tollé puis acceptation)...

La prochaine controverse bioéthique concernera la légitimité même de donner la vie ou bien s'empêtrera dans son propre ridicule : la problématique du clonage semble insignifiante si on la compare à celle des fondements axiologiques de la procréation.

Pour résumer ce chapitre : **CONSIDÉRANT QU'IL EST INTOLÉRABLE QUE LE DERNIER DES ÂNES, LA SUPRÊME DES BRUTES ET LE PLUS ANGULEUX DES SADIQUES AIENT LE DROIT D'ENGENDRER À VOLONTÉ, NOUS SAISISSEONS LE LÉGISLATEUR AFIN QU'IL CONCOCTE DE TOUTE URGENCE UN DÉCRET INTERDISANT L'ACCÈS À LA PARENTALITÉ À TOUTE PERSONNE N'AYANT PAS FAIT ÉTAT DES PLUS PARFAITES APTITUDES À UNE TELLE FONCTION !** Il y va non seulement du bien-être des enfants, mais, par ricochet, de l'humanité tout entière.

*La façon dont les parents élèvent leur enfant
influence énormément son avenir.*

Bruno BETTELHEIM, *Pour Être des Parents acceptables.*
États-Unis, XX^e siècle.

Vous serez certes heureux, mesdames les ogresses et messieurs les vampires, d'avoir votre enfant. Mais au fond déterminez-vous la certitude que votre enfant sera heureux de vous avoir comme parents ? Telle devrait être l'unique pierre de touche de votre désir...

Nous venons de suggérer quelques voies pour atténuer les malaises parentaux : certes elles irriteront, mais vous-même, inévitable zoïle, que proposez-vous comme pharmacopée au « *Mal-Procréer* », au « *Cacogénisme* » ambiant dont nous faisons chaque jour les frais, jusques et y compris dans l'inadéquation criante des structures sociales aux besoins *réels* des individus ?

Ne cherchez pas ailleurs
la source des chaos anthropiques :
aucune profession ne nécessite plus de compétences
que le métier de parents et c'est pour celle-là
qu'on en réclame le moins !

*Est maltraitance tout ce qui,
par action ou par omission,
nuît à l'épanouissement d'un enfant.*

Pierre LASSUS, *L'Enfance sacrifiée. De la Maltraitance
des Enfants et du peu d'Efforts pour la combattre.*
France, XX^e siècle.

POSTURE XI

Métatocie

*La perpétuation par la génération est commune aux bêtes ;
mais mémoire, mérite, et nobles ouvrages sont propres aux hommes :
et sûrement un homme constatera que les plus nobles ouvrages
et fondations ont procédé d'hommes sans enfants.*

Lord Francis BACON, *Essais*.

Angleterre, XVII^e siècle.

Ne nous leurrions pas, l'agathogénisme (littéralement : *enfantement selon le bien, la bonté*), en tant que doctrine prônant une *procréation reposant sur l'éthique et la sagesse* (plutôt que sur le caprice, l'ignorance, l'impéritie, l'hormonalisme et l'immaturation des reproducteurs), demeure une mesure transitionnelle : si l'apprentissage du « bien-procréer » constitue la visée *pratique* de notre discours, sa dimension la moins utopique, nous ne pouvons oublier que d'un point de vue strictement *théorique* et philosophique, rien ne remplace l'agénisme absolu, le « non-procréer » radical, cette *nolonté* rédemptrice qui surgit comme fruit d'un réinvestissement de la psyché par les puissances spirituelles au détriment des forces instinctuelles, et débouche sur la transmutation du désir de reproduction en désir de salut, dont la conséquence infaillible n'est autre que l'extinction de toute douleur humaine, selon l'emblématique visée de la pensée bouddhiste.

Ainsi, dans la droite ligne de cette aspiration sotériologique, le terme d'agathogénisme se prête-t-il à deux lectures possibles : on peut certes le comprendre comme doctrine du « *Bien-Engendrer* » mais aussi, et surtout, comme incitation à l'« *Engendrement du Bien* », en lieu et place d'une créature de sang et d'algies.

C'est là le thème de la procréation spirituelle chère à tant de doctrines religieuses et dont Platon, déjà, dans son *Banquet*, dressait l'éloge, par la bouche d'une femme, prophétesse de surcroît, « la très sage Diotime », qui, après avoir évoqué « *ce qu'il convient à l'âme d'enfanter : la sagesse et les autres vertus* », ne reculait pas devant cette affirmation :

« Il n'est personne qui n'aime mieux se voir de tels enfants que des enfants selon la chair, quand il considère Homère, Hésiode et les autres grands poètes, qu'il envie d'avoir laissé après eux des rejetons immortels qui leur assurent une gloire et une mémoire elles aussi immortelles. »

avant de constater, assez sarcastiquement :

« Pour avoir produit beaucoup d'œuvres éclatantes et enfanté des vertus de tout genre : maints temples leur ont été consacrés à cause de ces enfants spirituels ; personne n'en a obtenu pour des enfants issus d'une femme. »

C'est bien ce *processus de Procréation selon l'Esprit* que subsume le terme de *Métatocie* : à la lettre, « *l'Accoucher au-delà de* » (sous-entendu : la pulsion génésique primaire).

Le paradigme de cet engendrement d'essence, on peut le dire, métaphysique nous est livré dans le mythe fameux de Zeus donnant « naissance » à Athéna, celle-ci jaillissant miraculeusement, adulte et déjà toute cuirassée de sagesse, de la tête du roi des dieux, comme pour nous initier à l'idée que la véritable fécondité est celle de l'âme et non celle de l'entrecuisse...

Pour preuve, Athéna demeurera obstinément vierge et n'aura d'autre descendance que les Arts eux-mêmes dont elle s'érigera en protectrice archétypale, partageant cette fonction avec les Muses, elles aussi traditionnellement chastes et nullipares.... Née virginalement, Athéna, pure incarnation de l'Intellect Rédempteur, conservera sa virginité au profit du *Logos* : ceci n'est pas sans anticiper certain mythème chrétien...

Il n'est d'ailleurs pas indifférent de relever que l'Acropole (métaphore de l'Olympe et donc de la suprême présence divine), cette « cité céleste » qui veillait sur toutes les destinées de la capitale grecque, se composait pour l'essentiel de temples consacrés à la Virginité sous les espèces respectives d'Athéna et d'Artémis.

Autrement dit, naissant, vivant et mourant sous l'égide du *Parthénon* (le *Virginal*) où statufiée se dressait la *sagesse transcendante*, l'idéal spirituel pour un Athénien de l'époque classique n'était autre que la *Métatocie* elle-même ! Si tant est du moins que la divinité tutélaire d'Athènes désignait à chaque citoyen un *exemplum* à imiter, ce dont nous ne pouvons douter puisque l'identification avec la divinité d'élection est une des motions majeures du sentiment religieux...

D'emblée, favorite d'Athéna, la philosophie se plaçait sous les auspices de la Virginité *psychiquement féconde*, affirmant ainsi la supériorité de la sublimation des instincts sur leur conventionnelle et mammiférine acceptation. Mot d'ordre qui ne restera pas simplement théorique puisque nombre de princiers « amants de la sagesse » se feront un impératif de ne façonner nulle postérité de viande malodorante.

Sans courtiser l'exhaustivité, voici un échantillon transhistorique de ces héros de la nulliparité dont peut s'enorgueillir la plus insécurisante des disciplines noétiques : Thalès, Héraclite, Démocrite, Platon, Diogène, Pyrrhon, Epicure, Epictète, Plotin, Avicenne, Thomas d'Aquin, Eckhart, Duns Scot, Erasme, Giordano Bruno, Francis Bacon, Pascal, Spinoza, Locke, Malebranche, Leibniz, Voltaire, Hume, Kant, Bentham, Comte, J. S. Mill, Kierkegaard, Spencer, Nietzsche, Teilhard de Chardin, Wittgenstein, Adorno, Sartre, Hannah Arendt, Simone de Beauvoir, Simone Weil, Foucault et, bien entendu, Cioran... Aucun de ces indestructibles n'aura d'enfant autre que spirituel. On le devine, s'il fallait compter sur les philosophes pour peupler la planète, celle-ci serait bientôt débarrassée de l'odieux prédateur-oppresseur humain.

Quant aux penseurs de génies devenus géniteurs de pleureurs, à leur décharge, concédons qu'il n'était guère aisé, aux siècles où les techniques contraceptives piétinaient dans l'aléatoire, de n'inséminer aucune poche à bébés...

Ainsi devrions-nous considérer Schopenhauer comme nullipare puisque l'enfant naturel qu'on lui connaît, et qui résulta d'un coït malencontreux avec sa servante, ne fut d'aucune façon désiré ni reconnu par l'empereur du Non-Naître. On ne peut douter que ce genre de macabre accident contraignit plus d'un philosophe à se coiffer *malgré lui* de l'infamant bonnet de reproducteur...

Qui nous dira combien de grands hommes eurent ainsi le malheur de devenir pères sans en avoir seulement effleuré la volition ?

Sans compter, au rang des circonstances atténuantes, ces législations des plus fécales qui dans l'Antiquité obligeaient chaque citoyen grec ou romain à fabriquer sinon un nouveau soldat, du moins un nouveau corps au service de la collectivité, soulevant au passage l'indignation d'un Tertullien :

Cette charge que constituent les enfants et que les lois poussent à avoir, car aucun sage n'aurait jamais spontanément désiré des enfants.

TERTULLIEN, *Exhortation à la Chasteté*. Rome, III^e siècle.

On ne peut mieux dire...

Jalonnée de penseurs célibataires ou nullipares, centrée sur le primat de la Raison, traversée par une infinie méfiance à l'égard des phénomènes instinctuels ou organiques, hantée par la suspicion que le corps est le bourreau de l'esprit, assoiffée de transcendance et amoureusement tournée vers le ciel des réalités intelligibles, en quête inlassable enfin d'une solution pacifique au problème du Mal, toute l'histoire de la philosophie se laisse bel et bien décoder comme une himalayenne exhortation au glissement de l'Enfant Charnel (*Sarcopède*) vers l'Enfant Spirituel (*Psychopède*) : chaque œuvre philosophique, consciemment ou non, dévalorise les œuvres de la génération en plaçant tant la performance intellectuelle que la recherche de la Vertu-Vérité au premier plan de la condition humaine et de l'épanouissement authentique de l'individu.

Amant de liens logiques, père de théories et de conceptions du monde, géniteur de mots cherchant remède aux maux, le philosophe tend à se désintéresser des marmots et des médiocrités de la chair molle, considérant que ce dont même le plus fétide des chacals ou des cancrelats se montre capable : « *faire des petits* », cadre assez mal, en définitive, avec l'idée qu'il se fait de l'entéléchie propre au genre humain : *faire de grandes choses* !

Un de ses amis l'exhortait à faire des enfants. « *Sois sans crainte, lui dit-il, comme progéniture, je laisse derrière moi des victoires olympiques.* »

DIOGÈNE le Cynique. Grèce, IV^e siècle av. J.-C.

Moins allusif, le disciple d'Antisthène eût pu proclamer : *des triomphes philosophiques...*

Quelques siècles plus tard, un athlète du stoïcisme renchérira sur le thème :

Par Dieu ! ceux qui introduisent à leur place deux ou trois enfants au ronflement désagréable rendent-ils plus de services aux hommes que ceux qui [philosophent] ?

Les Thébains ont-ils tiré plus de profit de tant de gens qui ont laissé une postérité que d'Epaminondas qui n'eut pas d'enfant ? Et Homère n'a-t-il pas plus contribué au bien social que Priam avec les cinquante pestes qu'il a engendrées ?

La composition d'un ouvrage interdira à un homme de se marier et d'avoir des enfants, sans qu'on croie pour autant qu'il a renoncé pour rien à la paternité.

ÉPICTÈTE, *Entretiens*. Grèce, II^e siècle.

Que l'on consulte les mystiques, les sages, les maîtres religieux, les grands artistes ou ces turbulents, quoique imputrescibles, rejets d'Athéna que sont les philosophes, l'obsession se révèle partout et toujours identique : transmuter notre désir d'enfant terrestre en recherche d'un plus haut règne de l'Esprit. On reconnaît sans peine, dans cette tension métatocique, le programme même de l'Alchimie (nulle gratuité dans l'élection de cette graphie ancienne : elle vise à restituer son sens premier à cette « science de toutes les sciences » par trop galvaudée) : métamorphoser le plomb de la pulsion chthonienne en l'or de la réalisation apollinienne.

Il semble donc qu'une voie s'ouvre, déjà bien balisée, aux futurs amateurs de parentalité (qu'à elle seule, de toute façon, la nécessité d'endiguer la surpollupopulation suffira à frustrer de leur envie plus que jamais illégitime) : transformer, à l'instar des plus brillantes âmes de l'humanité, l'immanente et futile « volonté » qu'ont leurs gènes de se perpétuer en une volonté réellement *consciente* et personnelle de laisser derrière eux des « victoires olympiques » plutôt que cette vulgaire pitance pour asticots que demeurera toujours un sarcopède.

Ces « victoires olympiques », ces vertueux psychopèdes, n'ont pas nécessairement pour noms *livres*, *œuvres d'art* ou *travaux scientifiques* ; chacun

d'entre nous, même le moins doué pour les labeurs de l'intellect ou de l'esthétique, peut enfanter par l'âme plutôt que par le sexe.

Sitôt réprimée l'envie d'une postérité animale, tout engagement philanthropique, éthique, environnementaliste, tout combat contre le calamar géant de l'injustice et de l'oppression, toute volonté de remédier aux défaillances du réel, relèvent de la Métatocie.

Sitôt décapitée l'envie d'une postérité triviale, toute œuvre du cœur en faveur des créatures soumises de par leur existence même à la souffrance-déréliction relève de la Métatocie.

Sitôt calcinée l'envie d'une postérité bestiale, toute démarche opiniâtre vers la sagesse, l'excellence, l'amélioration de soi-même relève de la Métatocie.

Sitôt broyée l'envie d'une postérité intestinale, toute énergie investie dans la révolte et dans la réaffirmation des valeurs humanistes ou créaturistes relève de la Métatocie.

Bref, sitôt exterminée l'envie d'une postérité génitale, toute œuvre, toute lutte, toute action, qu'elles soient fondées sur l'amour ou sur l'intelligence, en direction d'un « mieux-être-au-monde » profitable à tous les étants relèvent de la Métatocie.

La faculté métatocique, ce « savoir-engendrer-au-delà-du-bestial », est la condition *sine qua non* de l'altruisme : nous ne devenons capables d'attention à l'Autre qu'en transcendant les pulsions héréditaires qui à l'état de nature ne nous vouent qu'à la satisfaction de nos propres appétits.

Cet effort de transmutation animait toute la pensée de Schopenhauer : faisons œuvre d'Art ou de Compassion plutôt qu'œuvre de reproducteurs, nous enseignait-il ; mobilisons les gigantesques énergies instinctuelles (dont la finalité chez toute créature prisonnière du vouloir-vivre se réduit à garantir l'inutile survie de l'espèce ... au prix trop bien connu de la perpétuation du supplice de tous ses représentants) et convertissons-les en énergies psychiques utilisables à dessein d'améliorer le sort des individus toujours déjà en détresse. Non seulement les *forces*, mais aussi le *temps* colossal que nous consacrerions à notre vaine descendance, consacrons-les aux déjà-vivants !

Tel s'énonce donc le véritable enfantement : celui qui s'effectue par l'Esprit (en tant que conjonction du sentiment et de la pensée) au détriment de l'obéissance à la grotesque, et ô combien défectueuse, molécule d'ADN qui nous constitue, pour notre très grand dam...

Il ne fait par conséquent aucun doute que si l'humanité s'avance susceptible d'un Salut, d'un arrachement à sa circulaire destinée de tourments, elle ne

l'atteindra que par une démarche de type métatocique, que par une volonté de création spirituelle plutôt que de procréation charnelle.

C'est la raison pour laquelle Athéna, en véritable préfiguratrice du Christ, avait pour épithète Σωτειρα : la *Sauveuse* ! Comment mieux que par une telle association nous transmettre le message que le Salut procède directement de la *Virginité*, COMPRISE EN ULTIME ANALYSE MOINS EN TANT QUE RENONCEMENT À LA SENSUALITÉ, AUX FIRMAMENTELLES JUBILATIONS ÉROTIQUES, QU'EN TANT QUE *refus formel d'engendrer* !

Le néo-platonicien Proclus ne s'y trompera pas qui se piquait tout au long de ses *Hymnes et Prières* d'invoquer tantôt les Muses tantôt la chaste déesse de la Sapience (dans les attributions de laquelle entraient aussi, très significativement, la Justice, la Santé, la Victoire et la Paix) afin qu'elles l'éloignent de la Procréation (γενεσιουργια) et le protègent des périls de la Naissance (γενεθλη) ! Ainsi Proclus poussera-t-il son désir d'affranchissement du monde terrestre jusqu'à célébrer la « hache » d'Athéna qui « *en coupant à la racine les têtes bestiales d'Hécate a endormi la génération des souffrances* », traduisant ainsi, on ne peut plus martialement, la victoire définitive de la bienfaisante Nullipare sur la Triple Déesse-Mère archaïque...

S'il fallait une preuve supplémentaire que la *Virginité Sotériologique* se tenait bien davantage au cœur de la spiritualité grecque que n'ont osé l'avouer des penseurs surtout préoccupés de projeter dans le paganisme leurs fantasmes fertilistes froissés par les sévères exigences du christianisme, considérons un instant la figure d'Hestia : si fort peu de mythes mettent en scène cette Olympienne, c'est peut-être parce qu'elle incarne la quintessence, dans sa mystérieuse indicibilité et surtout dans ses *propensions néantisantes*, de l'effort religieux.

Vierge éternelle de par sa propre volonté, Hestia trônait au centre aussi bien des foyers humains que de la résidence des Olympiens, et ce sous la forme, si magnifiquement hostile à toute corporalité, du Feu, symbolisation qui lui assurait en conséquence une présence dans chaque temple, dédié tantôt à tel dieu, tantôt à tel autre, mais toujours habité par cette axiale exhortation à la Virginité-Nulliparité : Hestia.

Flamme sacrée se déclarait cette déesse, c'est-à-dire *ferveur spirituelle*, c'est-à-dire transmutation métatocique de son rut génésique en claire dévotion à des sphères supérieures : bref, pur prototype de la *Diotima* platonicienne, laquelle se montrait tout à fait *digne-de-Dieu*, puisqu'elle nous incitait, nous l'avons vu, à délaissier les bébés vite périmés au profit des œuvres inaltérables...

On sait que les Romains identifieront cette remarquable figure divine à Vesta dont la sacralité n'était pas moindre, qui valait le châtement de mort par inhumation (ou comment rendre à la terre ce qui pèche par la terre) aux prêtresses tentant de se dérober à leur chasteté-stérilité paradigmatique.

Comment devons-nous interpréter cette centralité rigoureuse des déesses vierges et nullipares dans le système de la pensée religieuse antique ? Comme une apologie de la maternité hystérique et débridée ? Ou bien comme un indice de l'inavouable équation *Spiritualité = Nulliparité* ? À chacun d'en juger. Mais sans conteste Pan gisait mort bien avant la prise de parole du Christ...

L'ethnopsychanalyste Georges Devereux, dans son essai intitulé *Femme et Mythe*, avait éprouver certaines difficultés à comprendre la raison profonde de la vénération universelle de la Virginité : il s'étonnait et s'offusquait à la fois que « *la minuscule membrane de l'hymen [ait] été culturellement surinvestie et surélaborée au point d'être devenue le noyau d'un délire collectif pur et simple* » et ne pouvait s'empêcher de considérer « *l'obsession de la virginité* » comme un « *déraillement* ».

Le mobile d'une telle Parthénolâtrie nous semble pourtant translucide et supérieurement rationnel : qu'elle s'affirme dans la personne de Maât chez les Egyptiens, dans celle d'Athéna ou dans celle du Christ, si la Virginité possède tant de vertus mystiques et salvifiques, c'est parce qu'elle se révèle, dans son essence même, dédain radical de toute fécondité autre que spirituelle !

La Virginité, c'est l'Extinction ; et l'Extinction, c'est le Salut... Comment serait-il possible que l'inconscient collectif ne fasse pas de la Virginité une valeur suprême ?

(Il sied au passage de préciser que, dans le langage mythique ou philosophique, « **vierge** » ne signifie aucunement « **sans rapports sexuels** » mais bien « **sans enfants** ». Artémis se veut « vierge », ce qui ne l'empêche pas de s'adonner aux ivresses de l'érotisme avec les nymphes qui l'accompagnent... La seule défloration sotériologiquement insoutenable est celle qui se produit *depuis l'intérieur* : l'ultime dépucelement qu'inflige le fœtus naissant à la malfaitrice qui viola sa néantitude. **Ainsi toute jouissance sexuelle entre adultes consentants est-elle spirituellement pure, hormis celle d'engendrer !**)

De façon très éloquente, un découpage structural des différentes mythologies secrétées par l'humanité mettrait assez aisément en évidence une valorisation universelle de la séquence *Lumière-Intelligence-Sagesse-Chasteté* et une dévalorisation de la séquence antithétique *Ténèbres-Animalité-Malévolence-Fécondité*. Mais ce manifeste n'est pas le lieu d'une telle démonstration : elle fera l'objet d'un de nos ouvrages ultérieurs.

Nous ne manquerons certes pas d'y évoquer diverses figures de la Virginité-Nulliparité « énigmatiquement » associées aux fonctions mentales supérieures : Maât, Seshat, les pythies, les sibylles, Artémis, Minerve, Diane, Egérie, Cassandre, Daphné (la virginité faite laurier...), Britomartis, Astrée, Diké (la Justice se veut pucelle...), Hélios, Constantina, les Valkyries, les *Gallisenae* celtiques, la Daênâ Vertueuse des zoroastriens, les Houris du paradis musulman, les vierges du Soleil chez les Incas, les *Naditus* babyloniennes (ces immaculées consacrées à Shamash, lui aussi divinité de la Lumière Sapientielle), Elie, Elisée, Jérémie, Judith, Maryam, Aïsha, Nizhâm, ainsi que l'exemplaire Kuan-yin qui nous rappellera que jusqu'en Extrême-Orient la Bonté Transcendante s'incarne volontiers dans une créature refusant farouchement de se marier et de plonger dans les désastres du monde d'innocents bébés...

Pour l'heure, retenons que la Métatocie
se récapitule en une équation fondamentale :

~~Désir d'enfant~~ = Créativité

ou pour l'énoncer en une plus sectionnante formule :

Devenons des génies
plutôt que des géniteurs !

Impératif que les Anciens traduisaient quant à eux
par le dicton que Nietzsche rendit fameux :

Aut Liberi aut Libri :
Ou des Enfants ou des Livres.

C'est ainsi qu'Orphée, parangon du poète et du mystique, n'eut aucun enfant mais une luxuriance de talents. Gageons qu'il avait fait le bon choix entre docilité au simiesque et tropisme vers le surhomme...

Tant qu'à effleurer Nietzsche, toujours si volontiers brandi par les théoriciens du « tout-au-pulsionnel » alors même qu'il considérait qu'« *un philosophe marié a sa place dans la comédie* » (quant au penseur pouponnant...), laissons-lui le soin de clôturer ce chapitre en l'écoutant nous exprimer sa propre intuition de l'agathogénisme :

*« Tu es jeune et souhaites enfant et mariage.
Mais je te demande : es-tu quelqu'un
qui de vouloir un enfant ait le droit ?
Es-tu le victorieux, le dominateur de soi,
le maître des sens, le seigneur de tes vertus ?
Ainsi je t'interroge.
Ou ce qui parle en ton désir est-il la bête ou le besoin ?
Ou bien la solitude ? Ou l'insatisfaction de soi ? »*

Friedrich NIETZSCHE, *Ainsi parlait Zarathoustra*.
Allemagne, XIX^e siècle.

Il va sans dire qu'en digne héritier d'Orphée, de Diotime et d'Athéna, et malgré le dionysisme sauvage dont on voulut l'affubler, ce maître du soupçon a parfaitement réussi pour sa part la *conversion métatocique* puisque, s'étant refusé à engendrer le moindre sarcopède, l'humanité lui doit tout de même une florissante lignée d'enfants délicieusement bibliomorphes...

POSTURE X
Le Salut par le Féminisme

*L'important, pour la femme,
est de participer le plus possible
à toutes les causes utiles.*

Marguerite YOURCENAR,
Les Yeux ouverts. France, XX^e siècle.

Si l'on part du théorème mille fois asséné selon lequel une femme ne désire d'enfant que pour combler un manque, (en grec, le radical $\upsilon\sigma\tau\epsilon\rho$ - désigne à la fois la *matrice* et l'*indigence*...), ne courtise la maternité que pour compenser des frustrations de toute origine et remplir les vacuités qu'en elle creuse l'âpre monotonie du vivre, il semble évident que plus les occasions seront octroyées aux femmes de s'épanouir dans l'ensemble des domaines de l'existence, moins la gent féminine aura recours au subterfuge de l'accouchement pour panser ses compréhensibles insatisfactions.

Ce qui est certain, c'est que le féminisme jouera un rôle crucial dans la lutte contre la fécondité. Tous les démographes reconnaissent que la femme n'est jamais si féconde que dans les sociétés les plus phalocrates (Afrique, Islam, judaïsme...) où la femme se voit souvent réduite à sa fonction reproductrice et privée de tout autre destin que celui de mère porteuse, docile nourricière de la descendance du mâle, dont nous avons vu qu'il usait volontiers de ses rejetons comme *testicules* (*petits témoins*) de sa dérisoire virilité.

Les féministes ont soupçonné avec perspicacité que l'enfant était par excellence l'outil d'oppression de la femme par le masculin tyrannique : d'innombrables hommes ne désirent devenir pères qu'afin de se rendre maîtres de la femme qu'ils féconderont, s'assurant ainsi la jouissance d'un

objet sexuel devenu dépendant de leur salaire et de leur protection. Depuis l'aube des temps, c'est toujours à cause de l'enfant que la femme devient la possession de l'homme !

Le mythe de la femme maternelle fut fabriqué par le porte-verge : d'une part parce que tout homme, dans son désarroi devant les tâches inépuisables que lui impose son être-au-monde, souhaite vivre à jamais dans les bras d'une génitrice secourable, fort encline, si possible, aux dévouements ancillaires ; d'autre part parce que tout mâle sait qu'il n'est de plus sûr moyen de s'approprier une femme que de lui donner une nombreuse progéniture, la privant du même coup de toute autonomie existentielle ou économique.

De ce point de vue, l'enjeu réel de l'émancipation du féminin semble bien moins son rapport à l'homme que son propre rapport à l'enfant fantasmé. Débarrassée de l'enfant, la femme l'est aussi de l'homme ; s'abandonnant à la procréation, elle allaite essentiellement sa servitude...

Ainsi n'est-il de plus grave erreur, dans une optique féministe, que de continuer à prétendre que la femme n'accomplit pleinement sa féminité que dans la maternité, ce qui ne fait en réalité que de reproduire le discours machiste immémorial et servir au mieux les intérêts du mâle oppresseur.

Simone de Beauvoir l'avait bien compris qui dans *Le deuxième Sexe*, après avoir scrupuleusement lacéré la chimère de la bonté maternelle et souligné combien peu de femmes ont le talent d'élever ou d'aimer correctement leurs enfants, avançait ces considérations :

Il n'existe pas d'« instinct » maternel : le mot ne s'applique en aucun cas à l'espèce humaine. [...] Il n'est pas même vrai que l'enfant soit pour la femme un accomplissement privilégié. [...] Que l'enfant soit la fin suprême de la femme, c'est là une affirmation qui a tout juste la valeur d'un slogan publicitaire.

Aussi cette féministe exemplaire, en véritable Athéna du futur (libertine-intellectuelle-nullipare), proclamait-elle « *se féliciter chaque jour de n'avoir pas eu d'enfants* ».

Nous ne pouvons que l'en congratuler de concert car non seulement la famille est bel et bien la racine de toute structure sociale avantageant le mâle au détriment de la femme, mais aussi parce que c'est précisément à cause

de son identification à l'archétype de la Fécondité que la femme subit les outrages que l'on sait. Paradoxe ? Il mérite développement.

Au risque d'outrepasser le thème qui nous gouverne, nous serions heureux d'apporter notre pierre à l'édification de la *Cité des Dames* imaginée, et fort judicieusement placée sous le patronage d'une vierge, par Christine de Pisan. Celle-ci en effet s'épouvantait déjà de l'endémicité de l'exécration de la femme dans la plupart des productions littéraires ou religieuses humaines. Que songer en effet de l'acerbité des sentences suivantes, multipliables à l'infini, sous toutes les latitudes ?

C'est de [Pandore] qu'est sortie la race, l'engeance maudite des femmes, terrible fléau installé au milieu des hommes mortels.

Zeus, pour le grand malheur des hommes mortels, a créé les femmes dont la nature est encline au mal.

HÉSIODE, *Théogonie*. Grèce, VII^e siècle av. J.-C.

*Le malheur n'est pas envoyé du haut du Ciel,
Il provient des femmes.*

Che-King (Livre des Odes). Chine, VI^e siècle av. J.-C.

Il faut se méfier des femmes. Pour une qui soit sage, il en est plus de mille qui sont folles ou méchantes. La femme est féroce et rusée comme le brigand. Il est rare qu'elle dise la vérité.

BOUDDHA, *Tripitaka*. Inde, VI^e siècle av. J.-C.

*La nature nous a faites, nous autres femmes,
Dépourvues d'aptitudes pour le bien,
Mais pour le mal, très savantes ouvrières.*

EURIPIDE, *Médée*. Grèce, V^e siècle av. J.-C.

*Je trouve la femme plus amère que la mort,
Car elle est un piège.*

L'Ecclésiaste (Qohélet). Israël, III^e siècle av. J.-C.

*C'est par la femme que le péché a commencé
Et c'est à cause d'elle que tous nous mourons.*

L'Ecclésiastique (Ben Sira). Israël, II^e siècle av. J.-C.

POSTURE X

Convoitise, colère, perversité, une nature malveillante, et une mauvaise conduite, voilà ce que le Créateur a donné en partage aux femmes.

Lois de Manu. Inde, circa I^{er} siècle av. J.-C.

« *Mithra hait les femmes !* »

Formule qui dans l'Antiquité résumait l'interdiction faite aux femmes de participer aux mystères mithraïques.

*Il y a du miel dans le langage des femmes ;
Dans leur cœur il n'y a que du poison.*

Pancatantra. Inde, circa II^e siècle.

Tu enfantes dans les douleurs et les angoisses, femme, [...] Et tu ignores qu'Ève, c'est toi ? [...] C'est toi la porte du diable.

TERTULLIEN, *La Toilette des Femmes.* Rome, III^e siècle.

La femme nous contraint à commettre même malgré nous mille péchés.

JEAN CHRYSOSTOME, *La Virginité.* Grèce, IV^e siècle.

Dès que naquit Ève, Satan vint au monde avec elle.

Midrach Rabba sur la Genèse. Israël, V^e siècle.

L'enfer est surtout peuplé de femmes.

Hadith (parole attribuée à MAHOMET). Arabie, VII^e siècle.

La femme tout entière est un mal.

Propos attribué à l'imâm ALI. Arabie, VII^e siècle.

On doit se garder de chaque femme comme d'un serpent venimeux ou du diable cornu.

ALBERT LE GRAND, *Sur les Animaux.* Allemagne, XIII^e siècle.

« *Les fautes que j'ai commises m'ont fait naître dans un corps féminin.* »

SHÔSAN, *Ninin-Bikuni.* Japon, XVII^e siècle.

Cet écœurant pot-pourri suffit au moins à se convaincre que l'abhorration du féminin imprègne les cinq grandes religions actuelles de l'humanité : du judaïsme au bouddhisme en passant par l'islam, le christianisme et l'hindouisme.

Quiconque aurait la curiosité de mesurer la stupéfiante étendue des griefs formulés à l'encontre des « filles d'Ève » se plongera avec profit dans des ouvrages tels que *Cette Mâle Assurance* de Benoîte Groult ou le *Dictionnaire Misogyne* d'Agnès Michaux, éclairants inventaires du malaise et de l'hostilité éprouvés par la psyché humaine devant une créature dotée d'un utérus.

Que songer encore des innombrables figures féminines *negatives*, le plus souvent corrélées à la *maternité*, émergeant dans la foudroyante majorité des discours mythologiques : Lilith, Ève, Jézabel, Pandore, Echidna, Circé, Lamia, les Striges, les Harpies, Méduse, Coatlicue, Tlazolteotl, Ixchel, Toci, Cihuacoatl, Pulowi, Tuonetar, Louhi, Loviatar, Syöjätär, Rati, Sedna, Kharina, Nambi, Baba Yaga, Lamashtu, Tiamat, Ereshkigal, Ishtar, Kunapipi, Hine-nuite-po, Kahausibware, Mâyâ, Kâlî, Sekhmet, Mebd, Morrigan, Mélusine, Hel, Si-wang-mou, Izanami, Sophia-Prounikos, et enfin l'abominable Druj, pour nous en tenir à ce minuscule échantillon diachronique et intercontinental...

Que songer enfin de la coutumière association, dans la plupart des cultures, entre la Déesse-Mère et les animaux nocifs ou méprisables : serpents, dragons, scorpions, araignées, crocodiles, pieuvres, hippopotames, vaches, truies, ours, loups, lions, fauves, bêtes féroces ou prédateurs velus, griffus, visqueux et vénéreux de toute obédience ?

Nulle contestation, il semble que la féminité-maternité inspire fort peu de sympathie à la fonction symbolique de l'inconscient collectif...

On dénude ici le muscle cardiaque du problème : pourquoi donc les religions tentent-elles de nous convaincre que le Malheur est entré dans le monde par la faute d'une femme sinon parce que c'est par la faute d'une femme que nous faisons notre entrée dans les malheurs du monde ?

Il ne sert à rien de déplorer la « constante misogynique » dans les écrits humains : elle s'impose comme un *fait* indéniable, comme un invariant anthropologique dont il s'agit, si l'on désire le désamorcer définitivement, d'élucider la signification focale sans se contenter de l'imputer à la bêtise ou à la méchanceté du mâle, aussi peu objectivables que les prétendus « vices féminins ».

Si nous nous demandons pourquoi la féminité fit à toute époque l'objet d'une aussi virulente déconsidération universelle, nous ne trouvons décidément d'autre réponse que celle-ci : naissant tous d'un corps de femme et détestant tous – subliminalement pour le moins – avoir vu le jour, nous ne pouvons qu'abominer celles qui portent en leurs entrailles la matrice de toutes nos douleurs !

Par un phénomène d'amalgame bien connu des psychanalystes (condensation-déplacement), la misogynie, dont tant de femmes se sont elles-mêmes rendues coupables, n'est au vrai qu'une forme détournée et pervertie d'antinatalisme, ou plus exactement : toute *Misogynie* n'est en dernière instance que *Métrophobie* camouflée ! *Métrophobie*, c'est-à-dire : *haine de la Mère*... Nous dénonçons toutes les femmes faute d'oser détester consciemment notre propre génitrice, faute même d'oser nous avouer en notre for intérieur que nous aurions préféré n'avoir point subi le *traumatisme de la naissance*, selon la décisive expression d'Otto Rank ! Telle s'énonce la clef ultime de toute misogynie : nous reportons sans nuances notre rancœur d'avoir *dû* naître sur toutes celles dont l'organe utérin serait susceptible de nous avoir *fait* naître...

Il importe subordonnement de comprendre que ce n'est qu'en dissociant radicalement maternité et féminité que nous pourrons espérer en finir un jour avec le fléau de la phallocratie, et que c'est avant tout dans cet énergique travail de *déconfusion*, de *désintrinsication sémiotique*, que réside l'enjeu principal du féminisme à venir : tant que la femme fera de la maternité l'affirmation de son identité ou la réclamera comme étant l'essence même de son destin, elle ne pourra que s'exposer au dédain des créatures blessées d'avoir dû vivre, sinon se mépriser inconsciemment elle-même. Au risque de générer quelques grimaces sur le visage des maternalistes, il nous semblait important de livrer cette analyse à la méditation : dût-on la rejeter, il n'en faudrait pas moins réussir à expliquer les raisons de la misogynie et le pourquoi de son caractère universel...

En toute rigueur, pour mettre un terme à la gynophobie en tant qu'expression refoulée de notre ontophobie, pour que se dissipent les âges sombres de la *féminité procréatrice* et que fructifie enfin l'éon de la *femme créatrice*, il s'agit désormais de survaloriser, d'héroïciser même, la femme sans enfants, de lui conférer un nimbe, des honneurs et des avantages égaux à ceux dont jouissait, sous la dictature des mâles, la mère de famille nombreuse.

À dessein de soutenir cette stratégie, il ne faut pas seulement instaurer la gratuité absolue de la contraception et de l'avortement, il faut *favoriser* la contraception et l'infécondité par des incitants financiers : on pourrait aller jusqu'à imaginer un pécule dont la valeur augmenterait au fil des années passées dans le ferme refus de procréer !

À rebours de ces étrons politiques qui en cette année 2003 viennent d'octroyer aux reproductrices françaises une « prime de naissance de 800 euros » dans le dessein *avoué* de stimuler une fécondité propice au financement futur des retraites (se reporter à la posture II pour une dénonciation en règle de cette excrémentielle réification-monétisation de l'Enfant) ainsi que dans le dessein *inavouable* de maintenir la femme au foyer, loin du monde de la pensée et de l'action que le masculin continue visiblement à vouloir se réserver, il faut dire : la femme a mieux à faire de ses plus belles années que d'élever des enfants dont notre humanité déjà trop pullulante n'a plus le moindre besoin. Il faut dire : la femme a mieux à faire de ses formidables potentialités que de les étouffer sous un coulis de couches-culottes. Il faut dire : la femme a tort de dissoudre ses talents dans la futilité des biberons. Il faut dire : la « vraie » femme est la femme artiste ou philanthrope et non la femme populatrice. Il faut magnifier les poétesses et dénigrer les allaiteuses. Il faut dire : la femme doit désormais jouir des conditions les plus favorables à la création des chefs-d'œuvre dont le phallisme sociétal de jadis visait à les bannir. Il faut dire : si un homme veut des enfants qu'il se débrouille pour les élever en restant au foyer, la femme ayant assez donné en les incubant durant une neuvaine de lunes et en les mettant au monde dans une déchirante agonie. Il faut dire : une femme est d'autant plus belle qu'elle a du génie, et d'autant plus insignifiante qu'elle a une abondante nichée. Il faut dire : la femme n'est pas responsable de l'utérus qu'elle porte en saignant et n'est nullement obligée d'en faire usage pour satisfaire les fantasmes spermatiques de son compagnon ni pour assouvir les besoins sociétaux en force de travail ou de guerre. Il faut dire : l'enfant est une prison pour l'âme féminine, et un étouffoir pour ses virtualités, les soins constants qu'il requiert éloignant le plus souvent sa génitrice de vocations plus nobles, plus exaltantes, et surtout plus méritoires. Il faut dire : depuis des temps immémoriaux, c'est trop souvent à cause du fardeau de l'enfant que la femme passe à côté de la mise en œuvre de ses facultés supérieures. Il faut oser dire : la femme qui procréer n'accomplit rien d'autre que son animalité et ne mérite pas davantage d'éloges qu'une chatte qui offre ses mamelles ou qu'une guenon attentive à ses petits. Il faut oser dire : la grandeur de la femme réside dans son cœur et dans son

intellect, aucunement dans son placenta. Il faut oser vociférer : au diable les rapetissants, les inéthiques, les inesthétiques, les criminels, les superfétatoires déluges amniotiques ! Il faut oser proclamer que le comble du machisme est de célébrer « l'émouvante » femme maternelle, et que la ruse suprême du phallocrate est de louer le « tendre instinct » nourricier des jeunes filles dont ils désirent perforer l'hymen et suçoter les mamelons ; il faut oser casser et reconcasser la frimousse à ces babouins ithyphalliques qui prétendent que la femme a pour « sainte vocation » de perpétuer la horde, tout en tendant leur pénis tartuffoïde pour l'engrosser. Il faut rappeler sans cesse que la Fête des Mères fut instituée par des purulences de droite et d'extrême-droite. Il faut dire et redire que rien n'encensa jamais autant la maternité que le nazisme et le fascisme ! Il faut oser lyriquement dire : des figures symboliques comme Athéna, Maât, Seshat, Kuan-yin et les Muses sont le véritable avenir de la femme, définissent sa réelle ampleur : opulente en Âme, surabondante en Savoir, plantureuse en Logos, munificente en Talents, prodigue en Vérités, gorgée de Sensualité complice, généreuse en Vertus civilisatrices, éthiques et rédemptrices mais hautainement stérile du Ventre, ne voulant en aucun cas se compromettre avec la fécondité monstrueuse de Gaïa ni avec l'humiliation de l'accouchement, de la tétée ou du décrottage de croupion... Il faut oser dire : ce qui nous émerveille, ce qui nous exalte, ce qui force notre respect, ce ne sont guère les reproductrices, ce sont les femmes qui s'engagent dans l'art, dans la science, dans la littérature, dans la politique, dans la religion, dans la culture, dans la vie universitaire, dans la médecine, dans l'aide humanitaire, dans les chemins de la justice, dans le militantisme écologique, dans la spiritualité, dans l'activité philosophique ou encore dans le maquis de la Révolte transmutatrice, bref dans tous les domaines où l'humain trouve à se transcender ainsi qu'à déployer ses qualités noétiques et chevaleresques. Il faut abolir la Fête des Mères comme la Fête des Pères et les remplacer par la Fête des Créatrices et des Créateurs, par la Fête des Héroïnes et des Héros humanistes, par la Fête des Femmes et des Hommes de haute compassion et d'aristocratique générosité, car il ne fait aucun doute que

ce n'est point au nombre de ses enfants
que l'on juge l'humain mais seulement
au nombre de ses œuvres et de ses bienfaits.

Pour aboutir à une telle révolution copernicienne dans notre manière de considérer la femme, pour cesser de la réduire implicitement à sa dimension génésique et pouponnante, l'exposant ainsi à notre haine souterraine de

créatures nées et mécontentes d'être nées, il s'agit de permettre à la femme, partout dans le monde, de s'évader du rôle dans lequel le phallophore s'acharne à la confiner, c'est-à-dire qu'il s'agit de lui permettre d'accéder, inconditionnellement et sans délai, aux trésors de l'éducation, à une scolarité prolongée aussi longtemps qu'elle l'estime nécessaire pour s'assurer une destinée autrement enrichissante que celle de dresseuse de bambins, et, par voie de conséquence, lui donner la possibilité de se lancer dans une profession gratifiante, réconfortante et psychologiquement rémunératrice !

Trois éléments essentiels s'imposent ici à notre attention :

1. Toutes les études analysant les fluctuations du taux de fécondité dans une population donnée démontrent que celui-ci n'est jamais aussi faible que chez les individus jouissant d'une formation intellectuelle et culturelle poussée : pour faire court, les universitaires se montrent infiniment moins populateurs que les analphabètes ! Comme s'il y avait un rapport immédiat et objectivable entre mollesse intellectuelle et fertilité ainsi qu'entre discernement supérieur et mépris de l'enfantement (ce dont pour notre part nous n'avons jamais douté)...

2. Les observateurs constatent également que le nanti, paradoxalement, façonne moins de proies juvéniles que l'indigent : « *Rien ne peuple comme les gueux* », déplorait déjà Diderot... Et pour cause, l'enfant se dresse, dans l'essence même du désir qui le moule, comme remède à toutes les frustrations, y compris pécuniaires. L'enfant console de tout, et surtout de la pauvreté : il s'agit donc de réduire chez le maximum d'individus le besoin d'être consolé ! Et partant de répartir les richesses en faveur de la catégorie humaine qui en est le plus souvent privée : la femme !

3. Enfin, d'autres statistiques, non moins éloquentes, révèlent que là où la femme jouit de la liberté maximale ainsi que d'une certaine aisance économique conquise grâce à cette liberté sans sourdine, elle choisit en général de n'avoir que peu ou pas d'enfants, préférant en toute occurrence la Qualité à la Quantité (premier mouvement vers l'Agathogénisme), et surtout optant pour d'autres voies d'épanouissement que celle de banale puérivome.

C'est dans un tel cadre que nous commençons ce chapitre en affirmant que le féminisme est appelé à jouer un rôle crucial dans la lutte contre la fécondité : cela semble patent si l'on admet que les principaux chevaux de bataille du courant féministe sont précisément le droit à la meilleure

scolarisation possible, à une vie professionnelle motivante et au libre-arbitre en toute sphère existentielle.

Partant, on ne peut douter qu'il convient de promouvoir d'urgence les combats féministes dans le monde entier et de soutenir activement toutes les initiatives par lesquelles les femmes entendent se réapproprier leur destinée ; activisme d'autant plus nécessaire que l'on aurait grand tort de croire au triomphe d'ores et déjà avéré du féminisme : sur plus des trois quarts de la planète, la femme reste l'objet sexuel, reproducteur et domestique du mâle ; dans la plupart des pays en voie de développement, la fillette, de par une aberration sociale délibérée, se trouve systématiquement moins scolarisée que le garçon et n'a pour ainsi dire d'autre avenir que celui qu'on lui impose, à savoir, singer, encore et encore, le navrant schéma maternel...

En Occident même, non seulement l'égalité salariale entre hommes et femmes demeure loin d'être acquise, mais les quolibets guettent encore celles qui s'engagent sur des voies que le masculin souhaiterait se réserver ; par ailleurs, la licence érotique des femmes émancipées continue à faire l'objet de jalouses réprobations, tandis que les congratulations s'obstinent à pleuvoir bien davantage sur la docile mère de famille que sur l'amazone nullipare ! On le voit, si la bataille semble gagnée sur le plan juridique et axiologique, il n'en va guère de même sur le plan des mentalités.

En guise de récapitulation : sachant qu'une femme frustrée est une femme qui cherchera dans l'enfant un remède à ses frustrations, sachant qu'une femme qui dispose d'outils intellectuels et trouve à s'épanouir psychiquement en dehors du foyer est une femme qui enfante peu ou pas du tout, sachant qu'une femme pouvant choisir librement le nombre de ses grossesses opte le plus souvent pour un nombre très réduit d'enfants auxquels il lui est possible de garantir une formation et une existence de qualité, l'anti-natalisme ne pourra jamais qu'abonder dans le sens des féministes lorsqu'elles luttent énergiquement contre toute forme de domination du masculin sur le féminin et militent pour le droit inaliénable à la contraception, à l'avortement, au saphisme, au célibat, au libertinage, à la complétude érotique, au libre choix d'une carrière, ainsi qu'au refus de donner le jour à un nouvel être si elles se sentent appelées à une destinée plus haute que celle d'incubateur dont doit sortir un poussin somme toute passablement disgracieux !

De même complimentera-t-on à ovations redoublées les féministes les plus progressistes qui ne se privent pas de proclamer qu'une femme n'est jamais aussi femme qu'en réussissant à conquérir la plénitude sans avoir recours au trivial faux-fuyant de la maternité !

Les héroïnes féministes l'avaient bien compris qui firent très souvent preuve d'une fécondité des plus étiolées ; ainsi Virginia WOOLF dressait-elle déjà ce constat :

« Il est significatif que, des quatre grandes romancières, – Jane Austen, Emily Brontë, Charlotte Brontë, George Eliot – aucune n'a eu d'enfants, et deux sont restées célibataires. »

Est-ce une insipide, une ténébreuse mère d'une ventrée de poupons qui s'impose à notre vénération ou bien une femme d'envergure héliaque, de magnitude humaine superlative ? Croyons plutôt que notre ferveur se porte sur de rutilantes immortelles telles que Hildegarde de Bingen, Jeanne d'Arc, Vittoria Colonna, Thérèse d'Avila, Louise Labé, Gaspara Stampa, Aphra Behn, Ann Radcliffe, Jane Austen, Caroline von Günderode, Annette von Droste-Hülshoff, Emily Brontë, Florence Nightingale, Louise Michel, Emily Dickinson, Christina Rossetti, Selma Lagerlöf, Lou Andreas-Salomé, Edith Wharton, Camille Claudel, Gertrude Stein, Renée Vivien, Virginia Woolf, Nelly Sachs, Ivy Compton-Burnett, Dora Carrington, Dorothy Parker, Anaïs Nin, Marguerite Yourcenar, Hannah Arendt, Frida Kahlo, Simone de Beauvoir, Simone Weil, Etty Hillesum, Patricia Highsmith, Diane Fossey, Kate Millett, Valérie Valère ou encore la fulgurante Sarah Kane : toutes *nullipares* mais toutes si merveilleusement fécondes en art, en voyance, en insurrection, en verbe, en bienveillance ou en cérébralités !

Nul doute : jamais un accouchement ne fut générateur de gloire ; l'« exploit » obstétrique demeure à portée de la taupe la plus flasque. On devine que la femme à venir, si on lui en offre pleinement le choix, aura davantage le goût des conquêtes spirituelles que des servitudes placentaires...

Prétendre que la femme n'accomplit sa féminité que dans la maternité sonne aussi stupide que de soutenir que l'homme n'apothéose sa virilité que dans l'éjaculation intra-vaginale. Dans ces processus, l'un comme l'autre n'accomplissent au vrai que leur bestialité et ne prouvent qu'une chose : leur soumission lamentable aux lois de l'instinct. La femme n'exprime pas sa féminité en accouchant, non plus qu'un homme n'exprime sa masculinité en fabriquant, à flux continu, comme en une espèce de gravidité perpétuelle, des spermatozoïdes. À la limite, rien n'est moins *féminin*, puisque rien n'est plus femelle, que de se ravalier au rang de jument en faisant usage de son utérus ; de

même que rien n'est moins *masculin*, puisque rien n'est plus mâle, que de se ravalier au rang de grotesque étalon en se servant de son pénis pour fabriquer de malodorants poulains. Seules les activités métabiologiques, spirituelles et intellectuelles, nous rendent *humainement* remarquables, et celles-là seules confèrent à la femme l'aura d'estimabilité qu'elle revendique à juste titre.

Que l'on cesse donc d'enfermer la plus pacifique moitié de l'humanité dans le carcan du cliché maternel dont elle ne veut visiblement plus !

En guise d'illustration de cette thèse, nous renvoyons le lecteur à l'Appendice II où figurent quelques oracles de femmes véritablement prophétiques dans leur dédain de la maternité.

Nous ne retiendrons ici que cette scintillante apologie de l'avortement :

Dans nos sociétés surpeuplées, et où, pour la majorité des êtres humains, la misère et l'ignorance règnent, je crois préférable d'arrêter une vie à ses débuts que de la laisser se développer dans des conditions indignes.

Marguerite YOURCENAR, *Les Yeux ouverts*.
France, XX^e siècle.

À prendre en compte de telles voix qui oserait douter que la dépopulation passera avant tout par le féminisme ? Plus une femme conquiert d'autonomie, plus ses insatisfactions régressent ; plus régressent ses insatisfactions, plus se résorbent ses besoins de compensation matricielle. Le salut réside dans le libre épanouissement du féminin en tous les domaines gratifiants de l'existence... ou ne réside nulle part.

Libre, défrustrée, accomplie, voguant aux strates supérieures de l'humain, la femme ne verra plus aucun intérêt à plonger un nouvel être dans les ronces du devenir.

– *Mais la vie n'est pas si pénible que cela*, proteste soudain une jeune fille en mal d'enfant.

– *Mais alors la vie de femme au foyer, sous la tutelle d'un mâle, parmi les divertissantes corvées ménagères, n'est pas non plus si pénible que cela*, lui rétorque le facétieux philalèthe...

Cette espièglerie pétille plus riche d'implications qu'il n'y paraît. En effet, l'Enfantisme s'inscrira dans la continuation logique du Féminisme : le point d'appui *éthique* (à savoir : le *refus intégral de porter préjudice à autrui*) qui permet aux femmes de commencer à s'affranchir des désirs despotiques du mâle est identique à celui qui libérera l'inexistant de la corvée de venir au monde pour assouvir les caprices dictatoriaux de ses parents !

La *Convention des Droits de l'Enfant* se profile comme un gigantesque pas dans cette direction et peu d'années s'écouleront avant que les esprits les plus éclairés admettent que le droit premier de tout Enfant consiste à se trouver dispensé de naître, sachant que sa naissance n'a d'autre fonction que de satisfaire des besoins qui ne le concernent pas !

En clair : ou bien nous faisons en sorte que la libération de l'Enfant jaillisse dans la foulée de celle de la Femme, ou bien nous devons nous résigner à ce que seule la morale arbitraire du plus fort (le mâle, les parents, le *moloch* social) structure les rapports humains...

Au Féminisme succédera l'Enfantisme :
la chute d'une bastille
appelle l'abolition d'autres bastilles.

POSTURE XI
Bref Éloge de l'Adoption

Et voilà des gens, des quantités de gens qui, dans une société incapable de donner à tous ses enfants le pain et le bonheur qu'elle leur doit, ne songent qu'à augmenter le nombre des malheureux en augmentant le nombre des êtres humains.

Octave MIRBEAU, « *Dépopulation* »
in *Le Journal*, 23 décembre 1900. France, XX^e siècle.

Nul mieux que le fameux Thalès de Milet, un des Sept Sages, souvent considéré comme le tout premier père de la philosophie occidentale, ne peut nous introduire à ce chapitre ; écoutons ce que nous en révèle Diogène Laërce :

Il demeura célibataire, mais adopta le fils de sa sœur. Quand on lui demanda pourquoi il ne faisait pas d'enfants, il répondit : « Justement par amour des enfants ».

Oui : ne pas enfanter PAR AMOUR DES ENFANTS !

Dès l'aurore de la Sagesse, le ton, le soufflet plutôt, est ainsi donné : la cruauté enseigne à fabriquer des créatures ; la bonté à en adopter ! Plus qu'une gifle : un édentage en règle.

Ne pas enfanter PAR AMOUR DES ENFANTS...

Epictète, en bon boxeur, assimilera cette leçon, lui qui ne prendra femme que vers la fin de sa vie afin qu'elle l'aide à éduquer l'orphelin qu'il venait de recueillir. On l'a compris, le philosophe intégral n'engendre pas : il sauve.

Une fois de plus, Athéna s'offre en paradigme de cette attitude sotériologique : relisons le mythe fondateur.

Héphaïstos, en pur symbole du mâle primaire, impatient de descendance, avait voulu violer la déesse de la Sapience, oubliant sans doute combien celle-ci était déjà très au fait des techniques d'auto-défense que ne désavouerait pas une féministe moderne, et y avait échoué. La liqueur toutefois du butor éconduit (souffrant manifestement d'éjaculation très précoce, comme tant d'imbéciles qui se promulguent pères pour oublier qu'ils sont mauvais amants) atteignit la cuisse de la protectrice des philosophes dont le dégoût propulsa, d'un revers de la main, le sperme sur la Terre. L'hideuse Gaïa n'en demandait pas tant pour donner une nouvelle preuve de sa fécondité névrotique : de cette tentative de viol naquit le malheureux Erichthonios, fils d'un résidu de stupre et d'une glaise irresponsable, comme en témoignera sa significative queue de reptile. On connaît la suite, l'héroïne au grand cœur prendra en charge le « sans-parents » et le respectera comme s'il eût été son propre fils si bien que ce dernier deviendra roi d'Athènes, dont la population lui construira un temple joutant, sur l'Acropole, celui de sa mère adoptive : Athéna...

Il n'est peut-être pas trop tôt, après plusieurs millénaires de digestion, pour commencer à s'interroger sur la signification de ce mytheme de « *l'adoption d'Erichthonios par Athéna* » : la Sagesse nyctalope nous enjoindrait-elle de procurer d'abord nos soins aux enfants semés par l'aveugle Instinct plutôt que de céder à la barbarie d'en fabriquer toujours davantage ?

Confions la réponse à un mystagogue russe :

Au lieu de contracter mariage afin de procréer des vies enfantines, il serait beaucoup plus simple de soutenir et de sauver ces millions de vies enfantines qui périssent autour de nous, faute de nourriture.

Un chrétien ne pourrait contracter mariage sans la conscience d'une chute et d'un péché que dans le cas où il verrait et saurait que la vie de tous les enfants existants est assurée.

LÉON TOLSTOÏ, *Postface pour « La Sonate à Kreutzer »*. Russie, XX^e siècle.

Comment dérober son approbation à de tels dires ?

Le coup porte cette fois, féroce, sur le proboscide des populateurs vaticanophiles : selon Tolstoï, il n'est pas du tout chrétien de procréer ; le

véritable christianisme consiste à soulager la misère des déjà-vivants, non à gaspiller la meilleure part de son énergie à alourdir la terre de vivants surrogatoires. De fait, le Christ s'attela davantage à soigner les enfants malades qu'à en jeter une poignée de plus dans la gueule du Prince de ce Monde...

À l'unanimité, semble-t-il, la spiritualité la plus élevée nous lance ce mot d'ordre irréfragable :

ADOPTÉZ DONC :
VOUS COMBLERÉZ VOTRE « DÉsir D'ENfant »
ET SOULAGERÉZ UNE DÉTRESSE
AU LIEU D'EN ENGENDRER UNE NOUVELLE !

– *Mais cet enfant ne sera pas la chair de ma chair*, proteste un vague ombilic ubumorphe !

– C'était donc *Ça* ! Pestilentiel aveu : l'enfant n'est pour vous qu'une manière d'assouvir vos caprices philautiques, qu'un puits de sang où s'abreuve votre démoniaque, votre aliénant, sado-narcissisme. Foin, Yahoos, de votre déplorable « Je » : si vous avez pour authentique dessein, selon vos proclamations aussi papelardes que grandiloquentes, de procurer le « bonheur de vivre » à une jeune créature, aimée *pour elle-même*, et non de remédier (loin de nous ce soupçon) à vos frustrations moïques, vous vous contenterez pleinement des joies de l'adoption ! Prouvez-nous donc, messieurs les désireurs de poupon-poupée, messieurs les pullulateurs, que votre désir dépasse la circonférence de votre nombril et nous commencerons sans doute à vous contempler un peu moins guillotinesquement.

À vous en croire vous « aimez les enfants », mais alors qu'attendez-vous pour voler au secours de ceux qui existent déjà, et qui en souffrent ? La masse d'orphelins immédiatement adoptables se chiffre en millions ! La pléthore d'enfants en détresse se chiffre en dizaines de millions ! La multitude d'enfants en souffrance se chiffre en centaines de millions ! La galaxie d'enfants dramatiquement pauvres outrepassa le milliard ! Et vous auriez le culot de ne pas opter pour l'adoption ?

Que vous choisissiez de procréer plutôt que d'adopter nous démontre mieux que tout syllogisme combien vous n'aimez en vérité que les enfants qui giclent de votre misérable entre-cuisse. Les autres vous indiffèrent autant que mouches, et c'est bien comme mouches qu'ils se meurent au fil de votre

adipeuse indifférence. Progéniteurs fétides, on ne saurait jamais assez vous écraser la face dans le fumier de votre culpabilité ! Elle est absolue : vous multipliez sciemment la souffrance au lieu de contribuer à la résorber d'un simple geste qui console. Structurellement, les SS n'ont rien commis de pire.

Vous vous avancez d'autant plus inexcusables qu'il existe un substitut des plus commodes à l'adoption physique : le *Parrainage*. Sachez qu'il s'avère possible d'offrir le « bonheur de vivre » à un enfant sans le mettre bas ni même en assumer la présence à vos côtés... Comment donc ? Tout simplement en faisant don à un enfant du Tiers ou du Quart-Monde, par le biais d'associations caritatives fiables, d'une certaine somme d'argent, celle par exemple que vous aurait coûté votre propre géniture : c'est-à-dire entre 250 et 500 euros par mois... Ou encore par le versement régulier d'une obole à des organismes militant en faveur de l'Enfant, de ses droits, de son respect, de son épanouissement, sinon de sa guérison lorsqu'il fut arraché, plus ou moins à temps, des griffes de ses bourreaux parentaux...

Nous ne doutons pas que ce type d'« adoption à distance » rassasiera votre merveilleux besoin de conférer la joie d'exister à une âme juvénile... N'est-ce pas là un test infailible pour mesurer la générosité dont se targuent les aspirants à la parentalité ? Néanmoins, lorsque l'on sait que des millions d'orphelins n'attendent que l'amour dont tant de candidats procréateurs, à les entendre, débordent, comment expliquer que les orphelinats, eux aussi, débordent ? Pourquoi donc, si la parentalité se proclame moins narcissique qu'altruiste et ne vise en définitive que le bien sacré de l'Enfant, si peu de parents optent-ils pour l'adoption ? Un altruisme qui ne renonce pas à infliger l'existence ne mérite guère l'appellation d'altruisme.

Prouvez-nous, natalistes, votre philanthropie, prouvez-nous, pédolâtres, vos facultés de compassion : en l'adoption se cristallise l'extrême pointe de la bienveillance et du don. À la vérité, en procréant plutôt qu'en adoptant, vous perdez toute crédibilité : la misère d'autrui vous laisse de glace, seule vous importe votre propre jouissance, seul vous préoccupe d'assouvir sur l'enfant vos fantasmes, seul vous émeut, maniaques de la Propriété, le jouet qui tombe de vos cupides entrailles...

Un étonnement soudain nous stupéfie : l'existence, pour les candidats à l'adoption, d'une très officielle « *Procédure d'Agrément* ». Oui, le législateur exige que ces derniers se soumettent à une série d'entretiens, avec assistants sociaux et psychologues, dont l'objectif consiste à « *s'assurer que ceux et celles*

qui désirent adopter offrent les capacités familiales, éducatives et psychologiques nécessaires à l'accueil d'un enfant déjà né » (Florence LAFOND, *L'Adoption*. France, 1999) !

Nonobstant la pertinence d'une telle mesure, elle révèle, dans le chef de nos sociétés, une évidente misologie, un refus de raisonner confinant au pathologique : on évalue les compétences et les motivations d'individus, de toute évidence magnanimes, qui se portent au secours d'un enfant déjà plongé dans l'enfer d'exister MAIS le plus malveillant des crétins détient le droit absolu de plonger dans cet enfer autant d'inexistants qu'il le souhaite, et ce sans fournir la moindre justification ni de ses compétences ni de ses motivations ! Absurde, rugissons-nous, absurde au point d'en être obscène.

Cette *Procédure d'Agrément* impose aussi aux postulants un salutaire temps de *réflexion* quant à la nature de leur désir, une prise de distance par rapport à leur envie fondatrice : la réalité ne risque-t-elle pas de décevoir leurs rêves ? L'enfant adopté sera-t-il compatible avec sa représentation ? Quels sont les enjeux liés à la prise en charge d'un enfant ? Aurons-nous les aptitudes requises pour assumer un tel projet ?

Autant de mises au point, de méditations et de démystifications que l'on impose jamais aux fabricants de bébés ! Conséquence de cet incompréhensible laxisme : des ribambelles de parents incompetents et des kyrielles d'enfants maltraités qu'il faudra placer auprès de parents adoptifs dont on aura *enfin* testé les capacités ! Crétinissime, rugissons-nous, crétinissime au point d'en être vomitif.

Il va sans dire que notre projet d'agathogénisme revendique solennellement qu'une telle « *Procédure d'Agrément* » soit étendue à tous les parents, adoptifs ou biologiques ! **Si le « permis d'adopter » ne choque personne, comment se fait-il que le simple concept de « permis de procréer » offusque tout le monde ?**

Éternel fourvoiement des essentialistes : croire que l'Instinct fera l'affaire. L'affaire d'Auschwitz peut-être, celle des enfants sûrement pas : les « faits divers » le prouvent jour après jour, brimade après brimade, larme après larme, en toute saison.

D'autres éléments relatifs à cette thématique attirent notre suspicieuse attention : par exemple, l'âge minimum requis pour jouir du droit à l'Adoption.

En France, ce critère temporel est fixé à 28 ans pour les célibataires ou les couples mariés depuis moins de deux ans. S'il est interdit d'adopter avant d'avoir atteint la maturité raisonnable des 28 ans, il s'érige dans l'invraisemblable que la procréation soit autorisée à n'importe quel âge, dès 12 ou 13 ans si tel frétille le caprice des amateurs de joujoux ! Foudroyant constat : selon la législation, engendrer nécessite beaucoup moins d'expérience, de discernement et de sagacité qu'adopter... De qui se moque-t-on ? Pourquoi impose-t-on moins de contraintes au criminel qu'à la belle âme ? Nausée.

Autre indication du peu de cas que l'on fait de l'intérêt de l'enfant sitôt qu'il s'oppose à celui de sa famille biologique : le protocole en vigueur pour l'adoption *oblige* un enfant de plus de treize ans (douze en Belgique) à *donner son accord* personnel à sa prise en charge par des parents adoptifs ; en toute logique il conviendrait d'interroger chaque pubertaire sur son désir de reconduire ou non le pacte qui le lie malgré lui à ses diaboliques parents par le sang. Sommes-nous bien sûrs qu'aucun enfant, ô fugueurs, ne souhaite quitter au plus vite le carcan familial faisandé où l'infortune voulut qu'il naquît ? On ne l'a pas consulté avant de le jeter sur terre, il s'agirait de le consulter dès que possible sur sa volonté de demeurer avec ses misérables « enterrestreurs » !

– *Es-tu heureux avec tes parents ?*

– *Non.*

– *Console-toi : nous allons te soustraire à leur emprise et te chercher une famille adoptive qualifiée !*

La possibilité d'un aussi simple échange de paroles diviserait par dix les psychonévroses et les tentatives de suicide chez les adolescents...

*Le désir d'enfant, aussi fort soit-il, ne confère pas un droit à l'enfant.
[...] Le seul droit est celui de l'enfant à vivre dans la famille qui
répondra le mieux à ses besoins.*

Florence LAFOND, *L'Adoption*. France, XX^e siècle.

Diamantin. Tirons-en les conclusions ! Les limites et les prescriptions régissant l'Adoption préfigurent celles qui demain régiront la Procréation : on y sent à l'œuvre, dans le primat accordé à *l'intérêt supérieur de l'Enfant*, toute une volonté d'Agathogénisme que nos sociétés ne pourront longtemps encore refuser de prendre en compte.

Quoiqu'il en soit, dès maintenant, rien ne se dresse plus noble que d'adopter un enfant en détresse ni rien de plus ignoble que de mettre au monde un malheureux de plus.

En la posture VII sur la Surpollupopulation, nous disions :

*Avant de songer à accroître leur nombre,
d'abord assurer le bonheur de tous les humains !*

Vous m'approuvez ? Alors pourquoi enfantez-vous ?

*Ne me demandez point pourquoi je ne me suis pas marié : je me suis
abstenu par pitié pour les enfants que j'aurais pu avoir.*

Arthur SCHOPENHAUER, *Entretien avec Challemel-Lacour.*

Allemagne, XIX^e siècle.

Athéna adoptant Erichthonios :
paradigme de la seule parentalité acceptable...

POSTURE XII
Considérations caudales

a. Grève de la Procréation.

*Au lieu de nous laisser approcher, on se déroberait.
Ils auraient vite fait de conclure la paix, crois-moi !*
ARISTOPHANE, *Lysistrata*. Grèce, V^e siècle av. J.-C.

*La perpétuation d'un système mondial fondé sur la précarité
et l'injustice. Femmes, serons-nous solidaires ?*

*Nous avons le pouvoir de ne plus recommencer ce qu'ont fait
des générations de femmes : reconstruire sans cesse
un monde à demi détruit pour le voir détruire à nouveau,
refaire des enfants pour qu'ils soient tués ou qu'ils tuent.*

Gisèle HALIMI (présenté et coordonné par), *Le Programme commun
des Femmes*. France, XX^e siècle.

On se scandalise que les altermondialistes, pourtant si sourcilleux sur l'Éthique et tant impatients d'agir révolutionnairement, n'aient pas jusqu'à présent lancé l'idée d'une GRÈVE MONDIALE DE LA PROCRÉATION : quelle arme pourtant ! La plus puissante arme politique qui se puisse imaginer, plus renversante même que l'argent ou la violence, puisque ce serait ici l'essence même du politique, la personne humaine, qui se déroberait à toute instrumentalisation. Comment faire ployer les politiciens et les financiers sinon en les privant de leur substance même : les électeurs et les exploitables ?

Voilà bien la rébellion suprême : refuser de donner des enfants à un système qui les transformera en combustible à son seul profit ! *Matrix*... Vous ne fabriquerez plus de nouveaux travailleurs, de nouveaux corvéables pour un salaire de misère ; vous ne donnerez plus aux États de nouveaux citoyens dont les impôts serviront à financer missiles et oppressions ; vous, les héros du Refus, vous commencerez par refuser que votre progéniture endure un monde que vous-mêmes ne tolérez plus. Là où l'injustice étend son hégémonie, il n'y a pas de place pour un berceau !

Cesser de procréer. Voilà bien la rébellion suprême : on ne peut plus pacifique, on ne peut plus efficace, on ne peut plus intransigeante, on ne peut plus convaincante. Mais aurez-vous le courage d'une telle rébellion ? Ou bien accepterez-vous d'offrir de nouvelles proies au capitalisme triomphant ? *Mais nos enfants contribueront à changer le monde*, vous disculpez-vous. Hypocrites ! Eh bien non, ce monde immonde, il le faut changer *avant* de le léguer à votre postérité : depuis des millénaires prévaut le prétexte des lendemains qui gazouillent, il n'est plus temps d'attendre, il n'est plus décent de déposer dans les mains de vos descendants la tâche qui *vous* incombe, et à vous seuls ! Ou bien vous réussissez à modeler la société planétaire à l'image de vos espoirs d'Équité, de Fraternité et de Solidarité, ou bien vous vous abstenes de jeter de nouveaux vivants dans un monde que vous jugez à juste titre hideux et invivable !

Voici venu le temps de vous montrer conséquents avec vous-mêmes et avec vos idéaux : vos enfants ne seront ni les outils de votre révolte ni les outils des multinationales : ils naîtront dans un monde libre, équitable et pacifié *par votre propre lutte*, ou bien ne naîtront pas !

Mécontents de tous les continents, il s'avère urgent de méditer en profondeur la suggestion suivante : pour enrayer la tyrannie de la Production, **BOYCOTTEZ LA REPRODUCTION** ! Syndicalistes, ne pratiquez plus l'interruption de travail, poussez plus loin votre subversion : pratiquez « au finish » l'interruption de grossesse ! Lancez donc le mot d'ordre d'une Grève généralisée de la Procréation jusqu'à ce que les multinationales et leurs complices, les gouvernements, se plient à la nécessité de la redistribution des richesses et du respect du droit, non seulement des travailleurs, mais de tous les humains. Quelle est la principale hantise des industriels ? Ne plus disposer d'une main-d'œuvre abondante dont ils pourront sucer, avec la force de travail, la moelle : menacez-les de ne plus vous reproduire, prolétaires,

opprimés, insurgés, idéalistes, écologistes et altermondialistes de tous les pays, et vous verrez bientôt les patrons se plier à toutes vos demandes d'augmentation salariale, à toutes vos revendications en faveur de la qualité de vie, de l'environnement et de la dignité humaine ! Assez de logorrhée, de slogans, d'affiches, de protestations verbales, de rassemblements médiatiques et de manifestations sans lendemain ! Usez plutôt du pouvoir absolu dont vous détenez la maîtrise : le rejet de toute fécondité jusqu'à ce que les structures socio-économiques se trouvent métamorphosées à la mesure de vos aspirations ! Pratiquez désormais le chantage du ventre contre ceux qui vous asservissent en faisant chanter votre ventre...

Exemplaire, la Lysistrate d'Aristophane avait déjà ouvert cette voie que les femmes romaines radicaliseront, elles qui se refusèrent à engendrer des enfants dans le dessein de faire valoir un de leurs droits bafoué. Preuve de l'incomparable efficacité d'une telle abstinence, la fête des *Carmentalia* sera instituée pour commémorer la victoire remportée sur les prévaricateurs. Notons que la déesse tutélaire de cette révolte, *Carmenta*, est bien celle dont le *chant prophétique* laisse une fois de plus entrevoir la véritable libération : aussi prolifique en Verbe que parcimonieuse en Utérus, certaines traditions tiendront pour nullipare cette très oraculaire divinité...

Oui, l'Anti-Natalisme peut devenir un instrument, incroyablement moderne, de lutte politique !

Brandissez la plus haute menace : engagez-vous, pétitions à l'appui, appel lancé solennel à tous les écrasés de la Terre, à ne plus fabriquer d'enfants durant un an, à titre d'avertissement, et si, au terme de l'année écoulée, votre stérilité délibérée n'a engendré aucun changement, si l'horreur et si l'iniquité prédominent toujours, prolongez d'autant votre grève génésique, et encore d'autant jusqu'à ce que les multinationales (grandes consommatrices de bras juvéniles), et leurs obséquieux complices, les gouvernements, aient enfin pris les décisions adéquates et donné à tous les humains les conditions d'accès au bonheur, à la sérénité, à la sécurité, à la santé, à l'aisance matérielle, bref à la jouissance d'exister qu'ils méritent.

Ne dites plus : « *nous ne pouvons rien* » ; vous pouvez tout : il suffit de ne plus engendrer de nouvelles victimes, de nouveaux esclaves ! À la vérité, si la misère s'est perpétuée jusqu'à nos jours, c'est parce qu'il s'est toujours trouvé des lâches pour se perpétuer dans un monde qui ne mérite guère que l'on s'y perpétue !

Une GRÈVE MONDIALE DE LA PROCRÉATION... Imaginez la portée symbolique d'un tel engagement, imaginez sa puissance d'impact médiatique, imaginez la crise, le scandale, la secousse, le débat planétaire qu'il provoquerait, enfin ! Imaginez, surtout, les réformes qu'il ne pourrait manquer de susciter, au profit de tous ! Imaginez...

Osez dire : nous ne voulons pas d'un tel monde pour nos enfants et nous ne donnerons pas d'enfants à un tel monde ! Voilà la Subversion ultime. Qu'attendez-vous pour marcher dans le soleil d'une telle Subversion ?

Contrairement aux apparences, cette idée de chantage à la fécondité n'est certainement pas si saugrenue, si irréaliste, puisque des étudiantes finlandaises ont le plus sérieusement du monde, dès avril 2002, décidé de ne plus faire d'enfants tant qu'un projet de centrale nucléaire dans leur région ne serait pas abandonné. 850 personnes signèrent une lettre adressée au Parlement finnois stipulant que l'« *on ne doit pas avoir d'enfants dans un monde qui n'est pas sûr* » (*sic*) et précisant que ce moratoire sur la procréation se poursuivrait durant au moins 4 ans. Si ces admirables étudiantes ont le courage de prolonger, jusque dans ses extrêmes implications, leur judicieuse réflexion, elles renonceront sans nul doute, réacteur atomique ou non, à toute pulsion utérine, sachant que notre monde, par essence, est véritablement tout, sauf sûr...

*« On ne doit pas avoir d'enfants
dans un monde qui n'est pas sûr ».*

Maxime à placarder sur le linteau de toute maternité.
Et plus encore : de tout athénée !

Nous le réaffirmons : dans son état actuel, le monde étant de plus en plus insupportable, impossible à assumer dans la pullulation des carcans qui le fondent, il n'y a aucune raison, pour les authentiques tenants de l'Éthique, d'y jeter des créatures qui n'auront d'autre statut que celui de machine-outil au service de l'économie occidentale...

Insoumis, ne sacrifiez plus vos enfants,
sacrifiez votre désir d'enfant !

b. Inconvénients inhérents à l'Engendrement.

*À mon avis, il ne faut pas avoir d'enfants,
car j'observe dans le fait d'avoir des enfants
beaucoup de risques considérables et beaucoup de soucis,
pour un rendement faible, et sans consistance ni valeur.*

DÉMOCRITE, *Fragments*. Grèce, V^e siècle av. J.-C.

*Les enfants nous consolent de tous les chagrins...
en attendant les épouvantables
qu'ils ne manqueront pas de nous donner.*

Jules BARBEY D'AUREVILLY,
Pensées détachées. France, XIX^e siècle.

Par une onctueuse ironie, maints, une fois devenus parents, ayant en apparence accompli leur « rêve », ne cessent de se plaindre de la lourdeur de la tâche : ils viennent hélas de découvrir que l'*Enfant Réel* est à l'*Enfant Imaginaire* ce que le crapaud est au cygne... Une écrasante déception.

Ça crie, ça chie, ça gigote, ça hurle derechef, ça mange comme un goret, ça tortille sa vilaine tête bêtifante et saliveuse, ça veut jouer, ça harcèle, ça questionne, ça rampe, ça court partout, ça renverse, ça détruit, ça trébuche, ça se casse la figure, ça pleure, ça tombe malade, ça repleure, ça grandit de travers, ça se blesse, ça échoue à l'école, ça ne veut pas étudier, ça se bagarre, ça jalouse, ça plaisanterie-de-mauvais-goût, ça se rebelle à l'adolescence, ça acné, ça déprime, ça sort avec n'importe qui, ça a de mauvaises fréquentations, ça parle de suicide, ça passe à l'acte, ça toxicomanie, ça fugue, ça se retrouve au chômage, ça se conformise, ça décrochidiotemploi, ça se surmène, ça accident-de-voiture, ça se marie, ça ne veut plus vous voir, ça s'embête aux repas de famille, ça se reproduit à son tour, et puis ça meurt d'un cancer avant de vous avoir servi de bâton de vieillesse : était-ce vraiment une bonne affaire ?

*« Même à deux on n'a pas le temps de tout faire. Et puis, s'occuper
d'un enfant peut s'avérer plus fatigant que d'aller travailler. »*

Propos de jeunes populateurs (reproduits in *Victor*,
supplément hebdomadaire au journal *Le Soir*, 30 mai 2003).

Diab! Quelle activité de bagnard ! Enfant : promesse moins de plaisir que d'épuisement vital. On comprend qu'un élégant philosophe ait pu faire remarquer que la naissance des enfants signait la mort des parents...

On ne saurait ici énumérer tous les tracas, toutes les tensions et toutes les corvées qu'inflige le fait d'avoir à éduquer une créature juvénile, de prendre en charge l'infini de ses déficiences intrinsèques, de lui transmettre le gigantesque bagage, l'éléphantique trousseau de clefs, qui lui permettra – peut-être – d'affronter les atrocités de la vie sans y laisser trop vite la sienne ni les meilleures irisations de sa conscience, mais il suffit de mettre l'accent sur l'enfant en tant qu'encombre sur la voie de la réalisation la plus haute pour le discréditer aux yeux de tous ceux pour qui, acousmatiques de Zarathoustra, l'existence est prioritairement le lieu d'un héroïsme personnel et d'un dépassement radical de soi-même !

Procréer, ce n'est pas seulement aliéner l'enfant, c'est aliéner ses propres virtualités ! C'est s'abîmer dans un flot de tâches subalternes, mesquines, triviales, exaspérantes, bestiales même, puisque c'est prendre en charge rien moins qu'un nouveau corps. Quant à l'éducation de la jeune âme, quelle plaie que d'avoir à lui inculquer l'abécédaire de toute chose, privant du même coup la sienne des soins philosophiques qu'elle mérite, qu'elle réclame, à tendrement l'écouter ! Quand trouvera-t-on le temps d'« apprendre à mourir » si on le dilapide à apprendre à vivre (mais en est-on seulement soi-même capable : de *savoir-vivre* ?) à une créature dont le quotient intellectuel frise le zéro, jusqu'à l'adolescence du moins ? Déracinante question.

Beaucoup qui pensaient jouir de leur enfant se rendent compte que l'enfant est très souvent l'obstacle même qui les empêche de jouir : tueur de liberté, massacreur d'insouciance, ogre temporivore, fardeau qu'il faut partout trimbaler – ou mettre en consigne –, source d'empêchements, chaîne dont on ne se déprend que pour mieux en redevenir l'exténué serviteur. Dilemme : cet enfant qui m'entrave, dois-je le négliger ou bien me résoudre à ce qu'il vampirise le meilleur de ma jeunesse ? Lorsqu'il sera sevré, je serai presque vieux, harassé de toute façon ; et si d'aventure il se montrait ingrat ? Par Aphrodite, puissé-je avoir compris un peu plus tôt que l'enfant est finalement moins une volupté qu'une contrainte, un nœud d'obligations nanifiantes !

Pour apocryphe qu'elle soit, comment ne pas citer céans la tranchante épître de Diogène à Zénon :

« Il ne faut ni se marier ni élever des enfants, puisque notre espèce est faible et que les ennuis procurés par le mariage et les enfants chargent d'un fardeau supplémentaire la faiblesse humaine. C'est pourquoi ceux qui se sont mariés et ont élevé des enfants pour l'assistance qu'ils espéraient y trouver, s'aperçoivent plus tard que cela procure encore plus d'embarras et sont saisis de regrets, alors qu'il leur était possible, dès le début, d'éviter ces erreurs. »

PSEUDO-DIOGÈNE, *Lettre à Zénon.*
Grèce, circa I^{er} siècle av. J.-C.

On ne peut décidément pas alléguer que la philosophie ne nous avait pas mis en alerte. Démocrite, dès le V^e siècle avant notre ère, clouait l'impulsion parentale au gibet d'une alternative aussi déprimante que sans issue :

« Élever des enfants est chose difficile : réussir en la matière implique bien des combats et des soucis, y échouer apporte un chagrin sans égal. »

Les engendresseurs d'héroïnomanes, de thanatophiles, de délinquants, de psychotiques, d'inadaptés ou d'anorexiques en savent quelque chose...

Autre disqualifiant d'envergure : la procréation enlaidit la femme, non seulement moralement, mais surtout physiquement : la gravidité transforme la fée juvénile et rayonnante en ménagère terne et fatiguée. Combien de femmes devenues mères n'ont-elles pas grincé des dents sous la nostalgie de leur corps, de leur sexe, de leurs cuisses, de leurs fesses, de leurs seins d'avant-crime ? L'enfant détruit la jeune fille, sans pitié, presque sans remède, car toujours il la ride, il la vieillit, il la tanne, sous le fléau de ses besoins et le pilon de ses rétivité, prématurément.

Pire encore : tomber enceinte n'équivaut pas seulement à un suicide cosmétique, mais aussi, bien souvent, à une déchéance érotique. Combien de géniteurs ne vous avoueront-ils pas avoir assisté, impuissants, à la faillite libidinale de leur couple sitôt la naissance du premier marmot ? Combien de génitrices n'ont-elles pas haï clandestinement leur enfant parce qu'il les avait « déchirées », détruisant au passage, immanent zorro, la vulve qui les expulsait vers l'enfer ? Outre le sadisme, n'y a-t-il pas un furieux masochisme à devenir mère ?

D'où cette question qui non sans violence se pose désormais aux femmes : à quoi bon se libérer de l'homme si l'on consent à demeurer esclave de l'enfant, « *ce monstre que les adultes fabriquent avec leurs regrets* » ? L'heure n'est-elle pas venue d'une seconde, d'une définitive, émancipation de la femme ? N'est-il pas temps d'abandonner aux mammifères moins qu'humains les prétendues « joies du maternage », mythe patriarcal s'il en est ? Ou de laisser les mâles en manque de moutards se débrouiller seuls avec l'insignifiante postérité qui résulte parfois de notre misérable sexualité de primates ?

L'*ex-sistence*, dans sa dimension véritablement humaine, aspire à l'Ampleur, à l'Étincellement *hors-du-convenu* ; c'est pourquoi nous le martelons : toute femme mérite mille fois mieux qu'un rapetissant destin de mère !

Accessoirement (dans la mesure où l'argument ne touchera qu'une frange accessoire, non moins essentielle, de la population), la parentalité est l'ennemie radicale du Dandysme, l'antithèse de tout élan aristocratique vers les cimes de son être, vers l'excellence du Soi : comment demeurer vertical devant une créature dont l'immense petitesse requiert sans cesse que l'on se courbe et s'abaisse pour allaiter son parasitisme ? Paradigme de tout avilissement, procréer métamorphose n'importe quelle prestance en invalidité plus ou moins définitive. Il n'est rien dans l'homme qu'une *descendance* ne fasse déchoir...

En cent maux comme en mille,
l'enfant étant un boulet qui tend à entraver
tout accomplissement existentiel supérieur,
ne gagnons-nous pas, *nous aussi*,
à le laisser reposer dans le Néant ?

Combien pour avoir voulu donner la vie
sont passés à côté de leur propre vie ?

c. Parents d'ores et déjà traînés en Justice.

*Les États parties prennent toutes les mesures législatives,
administratives, sociales et éducatives appropriées pour protéger l'enfant
contre toute forme de violence, d'atteinte ou de brutalités physiques ou mentales,*

d'abandon ou de négligence, de mauvais traitements ou d'exploitation, y compris la violence sexuelle, pendant qu'il est sous la garde de ses parents.

Convention relative aux Droits de l'Enfant.

(Nations-Unies, 20 novembre 1989)

La maltraitance est aussi dans les mots.

Le fait de ne pas fournir à un enfant tout ce dont il a besoin pour grandir, ce dont il devra disposer pour accéder un jour à la condition d'homme libre et responsable, est une maltraitance.

Pierre LASSUS, *L'Enfance sacrifiée.*

De la Maltraitance des Enfants et du peu d'Efforts pour la combattre. France, XX^e siècle.

Nous n'évoquerons guère ici, cela va de soi, les condamnations frappant les géniteurs dont la nocivité ne laisse planer aucun doute dans le jugement public (parents violeurs, parents frappeurs, parents kidnappeurs, etc.), mais bien les mises en accusation d'engendreurs simplement négligents ou quelque peu déficients, car il y a là un fait véritablement nouveau, l'indice d'une révolution latente dans notre manière d'appréhender les devoirs – désormais davantage mis en évidence que les droits – des parents envers leurs enfants. Voyons un peu.

Un adolescent italien, atteint d'une grave maladie pulmonaire, a décidé de porter plainte contre son père, fumeur invétéré. Il exige, outre des dommages et intérêts, une mesure d'éloignement de la maison familiale.

Source : *Le Soir*, 5 juin 2001.

Au Honduras, les autorités envisagent de permettre aux enfants affublés de prénoms bizarres ou humiliants de poursuivre leur parents en justice pour leur avoir rendu la vie impossible...

Source : *Le Soir*, 9 octobre 2000.

Parions qu'à eux seuls ces deux premiers exemples inspireront de nombreux adolescents aux prises avec des progéniteurs défectueux ! Un évident tropisme de la loi se développe en faveur des jeunes générations. Pour preuve :

Au Royaume-Uni, selon une législation récente, les parents dont les enfants pratiquent avec trop d'assiduité l'absentéisme scolaire, ou simplement se comportent mal en classe, encourrent désormais amendes sévères et peines de prison ferme ! Justification éclatante du ministre de l'Éducation : « L'idée, c'est que les parents prennent leurs responsabilités en ce qui concerne le comportement de leurs enfants ».

Source : *Le Soir*, 2 avril 2002 et 15 mai 2002.

Une mère de famille britannique, incapable d'empêcher ses deux filles de pratiquer l'école buissonnière, fut en conséquence condamnée à une peine de deux mois de réclusion. Commentaire de l'incriminée après sa libération : « J'ai mérité ce que j'ai eu. Chacun a droit à une éducation et je privais mes filles de leurs droits par ma propre stupidité ».

Source : *Le Soir*, 30 mai 2002.

Témoignage intéressant : il est donc possible de dompter les fauves parentaux en appliquant des mesures coercitives.

Prison également pour une mère célibataire anglaise ayant échoué à remettre son fils de 9 ans sur les sentiers de la scolarité.

Source : *Le Soir*, 2 mai 2003.

Pénitencier toujours, mais aussi travaux d'intérêt général, pour un père britannique dont les deux enfants s'acharnaient à ne pas assister aux cours. Aussi peu docile que sa descendance, ce dernier avait ignoré plusieurs avertissements émanant des services d'aide à l'enfance et à l'éducation.

Source : *Le Soir*, 18 juin 2003.

L'Hexagone n'est pas en reste :

La Justice française envoie désormais certains parents de délinquants en « stage parental » pour combler leurs lacunes en matière de savoir-éduquer.

Source : *Le Soir*, 9 décembre 2002.

Une Américaine de 31 ans a passé une semaine en prison pour avoir négligé de protéger sa fille de deux ans et ses jumeaux de dix mois des ardeurs de l'astre diurne durant une fête en plein air, ce qui leur avait valu à tous trois un douloureux coup de soleil. Le shérif local justifie sa décision en précisant : « Cette sanction n'était pas exagérée : mon souci, c'est de protéger les enfants ».

Source : *Le Soir*, 23 août 2002.

Il serait merveilleux que l'appareil judiciaire se montre partout aussi intransigeant avec les parents irresponsables : leur nombre fondrait sans doute à vue d'œil...

À défaut d'un système éducatif ou répressif efficace à l'encontre des géniteurs inconsistants, il semble que les jeunes soient dorénavant décidés à redresser eux-mêmes ce qui est tordu :

Une Iranienne de 28 ans, virtuose en judo, s'est rendue chez sa belle-mère pour la corriger : « Je l'ai tellement frappée que je lui ai cassé les bras. Elle m'a privée des plus belles années de ma jeunesse et devait être châtiée » a déclaré la vengeresse. Explication : la mégère aux tentacules possessifs s'opposait en effet depuis douze ans au mariage de son fils avec l'exemplaire judokate...

Source : *Le Soir*, 5 novembre 2002.

Kafka eût apprécié, Rilke et Baudelaire non moins... Plus radical encore :

Un lycéen allemand de 15 ans a été condamné à cinq ans de prison pour avoir tué sa grand-mère, âgée de 69 ans, de 21 coups de couteau. Il se disculpe : « Elle m'énervait avec ses questions ennuyantes ».

Source : *Le Soir*, 12 novembre 2002.

Encore une grand-mère infernale qui pousse son petit-fils à bout : la victime ne méritait-elle pas l'acquittement ? Consolation : cinq ans, ce n'est pas payer si cher sa quiétude. Par ailleurs, étudier au bagne ou à l'école, quelle différence ?

Aux États-Unis, ce sont deux frères de 13 et 14 ans qui ont éliminé leur père à coups de batte de base-ball (hygiène proverbiale : le sport forme la jeunesse), avant de bouter le feu à la maison familiale. Sanction : 7 ans de prison seulement ; on a dû leur trouver des circonstances atténuantes...

Source : *Le Soir*, 16 novembre 2002.

Le motif de ce patricide n'est malheureusement pas mentionné dans l'article dont je dispose mais on peut avancer l'hypothèse prudente que ce surpollupopulateur n'avait pas vraiment réussi à se faire aimer par sa progéniture. S'agissait-il d'un hommage ému à Violette Nozières ? Ou d'un exercice d'impétrants en Humour Noir ?

Quoi qu'il en soit, la contestation anti-parentale semble toucher des individus de plus en plus printaniers :

Furieux d'avoir été frustré d'une sucrerie parce qu'il avait commis une erreur lors d'un exercice scolaire, un garçonnet anglais de six ans s'en plaignit amèrement à sa mère, laquelle eut l'indécence de donner raison à l'institutrice. Réaction instantanée du précoce justicier : il empoigna le téléphone et forma le numéro d'urgence de la police pour réclamer l'arrestation de sa mère et de l'enseignante. « Elles ont été méchantes. Je voulais qu'elles aillent en prison jusqu'à ce qu'elles me donnent le caramel », a argumenté le rebelle dont le subconscient estimait sans doute, avec combien de bon sens, que le simple fait d'accomplir l'effort d'exister mérite à toute heure un solide dédommagement !

Source : *Le Soir*, 27 février 2000.

On se souvient de notre offuscation majeure, en la posture VIII, quant au laxisme entourant la procréation.

On exige des diplômes et des licences à tout propos, sauf pour la chose la plus complexe et la plus précieuse qui soit : réussir à donner à l'enfant l'Amour, les soins, l'attention, le Respect, l'Éducation ainsi que tous les bonheurs possibles auxquels il a droit !

Eh bien il semble que ce criminel paradoxe soit en passe de trouver sa lyse :

Le Parlement de Taïwan vient de rendre obligatoire pour tous les candidats au mariage un cours d'éducation familiale consistant en quatre heures d'information sur la gestion de la famille et de conseils sur la manière d'élever des enfants.

Source : *Le Soir*, 13 janvier 2003.

En matière de civilisation, il est notoire que l'Asie jouit souvent d'une longueur d'avance sur l'Occident. Quatre heures toutefois, cela semble un peu court : nous prôtons quatre années. Intensives.

Il paraît impossible d'ignorer plus longtemps la nécessité d'un Agathogénisme concerté. Partout, l'Enfant devient souci majeur et les tribunaux haussent le ton :

La Cour suprême du Wisconsin a interdit à un homme, déjà père de neuf enfants, de procréer davantage, à moins d'apporter la preuve qu'il pouvait subvenir aux besoins de toute sa descendance.

Source : *Le Soir*, 29 novembre 2001.

Dans le même ordre d'idées :

Un juge américain a interdit toute grossesse durant une période de dix ans à une consommatrice de drogue dont l'assuétude avait mis en danger la santé de son bébé.

Source : *Le Soir*, 21 février 2000.

Nous assistons donc bien à l'instauration progressive de critères de « parentalité légitime » ! D'année en année, la législation se durcit et les notions mêmes de *Maltraitance* se resserrent ; tous les ouvrages consacrés à la question en font foi :

Ce qui est ressenti à présent comme une violence psychologique à l'égard d'un enfant était vécu, il y a encore cinq ou dix ans, comme un comportement normal d'éducation.

Les agressions verbales, les dévalorisations systématiques, les humiliations des enfants concernant notamment leur niveau scolaire, leur apparence, leur physique, leurs capacités intellectuelles, bref tout ce qui remet en cause leur intégrité font partie des violences psychologiques courantes. Elles peuvent nuire gravement à l'état de santé d'un enfant ou d'un adolescent.

Lorsque la moralité ou la santé d'un enfant sont menacées, le juge des enfants peut être saisi.

Pascal VIVET, *Les Enfants maltraités*. France, XX^e siècle.

Certes, elle gît pulvérisée au fond de la fosse septique l'omnipotence du chef de famille, jadis investi du droit de vie ou de mort sur sa progéniture ! Ô comme elle approche, l'heure de rendre des comptes, celle du Jugement Ultime...

Oui ultime, car, comme nous le briguions au fil de la posture VI, il s'agira bel et bien un jour d'accorder à tout incréé le droit de ne pas naître, ou, à défaut, de permettre à quiconque se constate lésé par l'existence d'assigner en justice ceux qui la lui ont infligée.

Il n'y a en effet aucune raison de ne pas considérer la procréation comme un crime à partir du moment où une personne humaine s'estime atrocement préjudiciée par le simple fait d'avoir vu le jour sur notre calamiteuse planète.

Si la procréation aveugle reste légale,
alors tous les sadismes sont permis !

*La plupart des individus se croient
compétents pour s'occuper d'enfants.
Il est urgent de mettre un terme à cette illusion.*

Pierre LASSUS, *L'Enfance sacrifiée.*
*De la Maltraitance des Enfants et du peu
d'Efforts pour la combattre.* France, XX^e siècle.

ÉJACULATION (SOUS PRÉSERVATIF)

*Je suis pour l'extinction de la race humaine. [...]
Cela ramène à ce mot de fou littéraire que je trouve admirable :
« Si personne n'existait, tout le monde serait heureux ».*

André BLAVIER, Entretien *in Vu d'Ici*
(n°1, juillet 2000). Belgique, XX^e siècle.

Conclure : tâche illusoire tant s'étirent en chaque réalité humaine les arborescences du thème de la Procréation, pourtant le moins disséqué de tous, mais aussi, et cela frise l'inquiétant, le moins soumis au blutoir, voire au butoir, de la critique...

Un exemple parmi d'autres : sonder davantage le rapport conflictuel qu'entretient l'homme avec sa naissance permettrait de rendre compte de manière enfin satisfaisante du *tabou presque universel qui pèse sur la nudité*, sur l'ostentation publique des « génitoires ». Rationnellement, il semble absurde de dissimuler les fruits spontanés de notre désir : les seins qui allaitent, la verge qui éjacule, la vulve qui conçoit, alors même que la guerre et le sang, infiniment plus obscènes, s'étalent à pleine page dans les médias. Et pourtant ces organes de notre jouissance, de notre suprême consolation, la vaste majorité des cultures les ont condamnés à demeurer discrets, étouffés dans l'Ombre...

Comment justifier un tel bannissement ? Sur ce point, la théorie de la sublimation élaborée par la psychanalyse (oblitération du sexuel au profit du culturel) paraît fort insuffisante, car il n'est pas du tout nécessaire, afin d'élaborer des structures civilisationnelles efficaces et durables, de frustrer davantage une créature dont l'immensité des besoins et des appétits la *contraint*, sans échappatoire visible, à générer des activités transcendantes, des règles de

socialisation et des schémas de type spirituel. À elle seule, l'énorme pression biologique, couplée chez l'homme à un dispositif intellectuel adéquatement développé, *suffit* à produire de la société, de la culture, de la pensée et de la spiritualité : avantages adaptatifs évidents (ainsi la fonction primitive de la religion fut-elle d'entretenir l'espoir, la force de vivre ; tâche désormais dévolue à l'art, à la fiction, à la littérature de masse)...

En d'autres termes, même sexuellement assouvi – en postulant que le dévoilement des organes reproducteurs débouche sur un tel assouvissement, ce qui n'est nullement certain – même érotiquement repu, l'être humain n'en serait pas moins conduit, de gré ou de force, à sublimer, à métamorphoser en énergies culturellement utilisables, ses pulsions libidinales toujours déjà insatisfaites puisque par essence impossibles à rassasier, l'infinité de ses désirs demeurant à jamais réprimés, frustrés, déçus, par les règles mêmes, par les limitations rigoureuses et les insolubles exigences de la vie...

On le soupçonne, le concept de sublimation échoue à expliquer pleinement les raisons du camouflage systématique des zones corporelles liées à la Reproduction, et surtout de la violence invraisemblable qui se déchaîne non seulement contre les transgresseurs de l'interdit posé sur la nudité mais aussi contre les organes génitaux eux-mêmes, comme en fait foi la panoplie des pratiques génitalo-traumatisantes telles que la circoncision, l'excision, l'infibulation, etc.

Alors, pourquoi un tel bannissement, un tel acharnement, un tel refus d'offrir au jour ce qui, jurerait-on pourtant, nous fait jouir ? D'un point de vue anthropologique, il semble irréfragable que ce besoin de masquer, de censurer, d'abolir, de *néantiser* visuellement les parties génitales des deux sexes trahit rien moins que notre angoisse panique, notre souterraine hostilité, à l'égard des instruments du crime dont nous faisons tous l'objet en jaillissant au monde !

Si les « organes de notre jouissance » n'étaient pas surtout les sources de notre souffrance, nous n'aurions aucun scrupule à les dévoiler, à les exhiber face à nos congénères, à en user même dans les espaces publics. Risquons cette hypothèse : tout complexe, toute inhibition, toute névrose, toute psychopathologie réputée d'origine sexuelle trouve en réalité sa racine la plus profonde dans notre *détestation*, aussi peu consciente que vigoureuse, *d'avoir dû naître*, dans notre *généthliophobie*.

Si nous nommons « parties *honteuses* » les organes qui nous engendrent, c'est parce qu'en effet il y a de quoi nourrir une ineffaçable *honte* à l'idée de commettre un méfait aussi hideux, aussi total et totalitaire, que celui d'engendrer !

Ainsi, selon un processus analogue à celui qui nous pousse à traduire en *misogynie* ce qui procède en réalité d'une inavouable *métrophobie*, nous stigmatisons le *Sexuel* au lieu de condamner le *Génital*, nous réprouvons le libertinage et les coucheries au lieu de réprimer la fécondation et l'accouchement... Il n'y a pas à chercher ailleurs la cause ultime de la persécution (comment la nommer autrement ?) universelle de tout ce qui touche à la luxure, à l'orgie, à la débauche, à la frénésie érotique, ou au pornographique : toutes les sociétés s'acharnent depuis des millénaires à domestiquer, à *brider*, à *enchaîner* la sexualité faute de pouvoir consciemment comprendre que l'objet réel d'une telle volonté de maîtrise n'est autre que la procréation elle-même !

Bref, le sexe ne s'estampille chose blâmable
que parce que nos existences en résultent !

À cet égard, il n'est pas du tout indifférent de constater que l'époque de la libération sexuelle coïncide exactement avec l'apparition et la diffusion à grande échelle de méthodes contraceptives aussi faibles que la pilule ou le préservatif en latex, et que l'émancipation de la femme fut elle-même concomitante à cet endiguement de la fécondité involontaire...

Ce constat n'est guère sans conséquences, car il signifie que plus on admettra, en parfaite lucidité, que le véritable achoppement psychique pour l'homme n'est en aucun cas la Sexualité mais bien la Procréation (le tabou absolu qui l'enceint encore le démontre à satiété), plus la répression sexuelle s'étiolera, plus aussi les activités érotiques se déculpabiliseront et deviendront sereinement libertaires, ce qui ne contribuera pas peu à déproblématiser notre présence au monde, bien assez pénible telle quelle pour que l'on ne se prive pas plus longtemps de « jouir sans entraves », selon l'injonction d'un fabuleux printemps.

Le progrès du bien-être humain s'enflera gigantesque lorsque l'on embrassera l'idée qu'il ne faut plus réprimer la jouissance, aussi outrancière soit-elle, mais bien les conséquences obstétricales de la jouissance ! De toute évidence, un échangiste nullipare ruisselant de sperme, de cyprine et de libertine lubricité vaut mille fois mieux que le plus chaste père de famille...

On le devine, prendre enfin en compte notre *généthliophobie* – notre *haine de la naissance*, notre abomination subconsciente d'avoir dû venir au

monde – et aller jusqu'à l'ériger en hypothèse heuristique, permettrait de renouveler significativement notre regard sur plusieurs questions d'ordre anthropologique.

Ainsi avons-nous pu comprendre, outre la signification réelle de la misogynie, que l'« énigme », qui intriguait tant Georges Devereux, du culte universel de la *Virginité* ne renvoie à rien d'autre qu'à un fantasme souterrain de *Nulliparité* généralisée.

Compromettante implication : le culte de la chasteté qui structure la plupart des religions n'a pas d'autre ambition téléologique que de s'opposer à la natalité !

Contenance perpétuelle ou provisoire, apologie du célibat ou mise en cage de la femme, encratisme ou castration symbolique, une obsession hante le spirituel et cette obsession semble décidément d'entraver la Reproduction.

Ils disent : Dieu a des enfants. Loin de lui ce blasphème !
(sourate 2)

Ils attribuent des filles à Dieu, loin de sa gloire ce blasphème ! [...] Assimilez Dieu à tout ce qu'il y a de plus élevé. Il est le Sage, le puissant. (s. 16)

Gloire à Dieu qui n'a point d'enfants. (s. 17)

Ils disent : Le Miséricordieux a des enfants. Vous venez de prononcer une impiété. [...] Au Miséricordieux, il ne sied point d'avoir un fils. (s. 19)

Notre Seigneur n'a ni épouse ni enfant. (s. 72)

MAHOMET, *Coran*. Arabie, VII^e siècle.

Lue sous un angle généthliophobique, ces phrases déterminantes pour l'islam (en ce qu'elles le distinguent avec netteté du christianisme) prennent soudain un sens allégrement décapitant : le Sage suprême n'a pas d'enfants, la paternité ne sied point à l'âme capable de Miséricorde ! Proclamâmes-nous autre chose à mesure que se dévidait la présente œuvre ?

À creuser davantage, on en viendrait même à révoquer en doute le prétendu fertilisme musulman :

Éjaculation (sous préservatif)

Les enfants sont les ornements de la vie mondaine ; mais les bonnes œuvres qui durent obtiennent auprès de ton Seigneur une meilleure récompense. (s. 18)

Ce n'est point par vos richesses ni par vos enfants que vous vous placerez plus près de Dieu. Il n'y a que ceux qui croient et qui pratiquent les bonnes œuvres qui en auront le droit. (s. 34)

Vos enfants ne vous serviront à rien au jour du jugement. Dieu mettra une barrière entre vous. (s. 60)

Quiconque a préféré la vie d'ici-bas aura l'enfer pour demeure. (s. 79)

MAHOMET, *Coran*. Arabie, VII^e siècle.

Mieux : il serait possible, et nous le ferons en son temps, de démontrer que les « Cinq Piliers » de l'islam se structurent autour de la Chasteté-Nulliparité...

Quant à l'optimisme mahométan, on lui trouve parfois des accents plus que « cioraniques » :

Si Dieu voulait châtier les hommes de leur perversité, il ne laisserait aucune créature vivante sur la terre. (s. 16)

Puisse l'homme périr ! Qu'il est ingrat ! (s. 80)

Je cherche un asile auprès de Dieu dès l'aube du jour contre la méchanceté des êtres qu'il a créés. (s. 113)

MAHOMET, *Coran*. Arabie, VII^e siècle.

Y aurait-il un sous-texte non encore dé-masqué au revers de ce que nous pensons savoir du phénomène religieux ?

Voilà comment peut nous surprendre une grille de lecture centrée sur la généthliophobie : elle fournit matière à *métanoïa*, à conversion de l'interprétation, et peut-être n'est-il pas illicite de considérer rapidement quelques autres phénomènes humains d'importance à la lumière d'un tel biais épistémologique.

Tout le monde admettra qu'il y a quelque chose d'effarant et d'absurde dans l'acharnement dont témoigne l'homme à détruire la Nature, mais personne ne pose la question de savoir ce que l'homme cherche en réalité à ravager *derrière* la Nature, notre Mère... Notre Mère ? Voilà peut-être la clef : si la Nature n'était pas, symboliquement, notre Mère, nous mettrions beaucoup moins d'empressement à la détruire, à la traîner au supplice, à la reconduire au néant !

Ceci dit sur le mode mi-plaisant mi-sérieux, l'obsession même, confinant au maladif, étrangère à toute rationalité, que nous avons de chercher à exterminer jusqu'à la dernière baleine, par la chasse, les sonars ou la pollution, exhale quelque chose de suspect : les capitaines Achab auraient-ils des comptes à régler avec leur venue au monde ? Souffriraient-ils d'un déni de métrophobie, ou plutôt d'une généthliophobie mal intégrée ? À peu près tous en voie d'extinction, les éléphants, les rhinocéros, les hippopotames et les tortues de mer, ces pondeuses interminables, exhiberaient-ils, pour leur infortune, des formes par trop maternelles ? Thouéris, en tout cas, la déesse égyptienne réservée aux parturientes, affichait une fâcheuse tête d'hippopotame, tandis qu'en Chine la tortue constituait le socle mythique de ce monde où nous ne naissons que pour nous débattre avec les dix mille douleurs....

En clair, au même titre, derechef, que la misogynie, selon l'éternelle logique du refoulé qui fait retour, le massacre de l'environnement n'est en sa moelle que l'expression de notre métrophobie latente, un anti-natalisme larvé qui, *faute de se comprendre lui-même et de s'admettre en pleine lucidité*, se trompe lamentablement de cible.

Il y a fort à parier que si nous devenions conscients de ce que vise en dernier ressort notre « écoclastomanie », si nous acceptions de sonder authentiquement notre rapport toujours déjà problématique à la maternité, nous adopterions un tout autre mode de relation à cette Nature qui ne paraît notre ennemie que parce que nous l'identifions inconsciemment à notre mère biologique...

Bref, la véritable écologie commence là où cesse
la forclusion de notre haine d'avoir dû naître.

Et peut-être en va-t-il de même pour la Paix.

Qui oserait affirmer que la guerre dans sa fastidieuse endémicité, dans sa criante irrationalité, dans sa morbide compulsivité, ne trahit pas, elle aussi,

une métrophobie qui refuse de décliner son nom ? Cette chair contre laquelle les guerriers vont s'acharner, carnage après carnage, cruauté après cruauté, coup de feu après coup de feu, amputation après amputation (castration après castration), éradication après éradication, perforation après perforation, n'est-elle pas un substitut *légalement* assassinable de la Chair-Mère ? Quelle est cette tacite volupté qui saisit l'homme de guerre au sommet de sa fureur sinon de réaliser sur un ennemi légalement exterminable ses fantasmes infantiles de dévoration-déchirement-destruction de la chair nourricière originelle ? Nul sadique, au plus intime de ses pulsions, ne l'ignore : toute Sarcophobie est une Métrophobie, tout éventrement est vengeance contre la matrice, contre la source même de notre fiel... Comme l'ascète, comme l'anorexique, le militaire ne s'attaque au charnel que pour s'affranchir du maternel.

Mais c'est aussi la généthliophobie qui se fait jour dans notre passion pour les conflits armés et leurs scandaleuses boucheries : toutes les batailles où se lancent l'une contre l'autre des populations entières assouvissent nos occultes fantasmes d'anéantissement ; que tant d'hommes, au moindre prétexte, se ruent pour s'entredéchirer et s'abolir mutuellement dans un *Ragnarök* de fer et de sang traduit à merveille nos espoirs de suicide collectif, notre désir de dénaître sans porter la croix de nous tuer nous-mêmes : en son tréfonds, la guerre est un pacte de désespérés dans lequel chaque belligérant promet à son semblable, à son providentiel ennemi, de le trucher en échange d'avoir une chance, lui aussi, d'y perdre la vie...

En somme, on ne se bat jamais *pour* le sol natal,
on se bat en réalité *contre* la natalité même !

(Faut-il préciser, à l'usage des cantiqueurs de la paix perpétuelle, qu'en matière de pacifisme absolu, de parfaite *objection de conscience*, l'anti-natalisme ne se défend pas mal du tout ? Nulle paix plus profonde que celle du néant.)

Au final, le concept de « pulsion de mort » ne signifie rien si on ne lui postule comme principe et fondement une généthliophobie commune à toutes les créatures sentantes, ce qui revient à dire : souffrantes... Vouloir mourir, c'est avant tout souhaiter n'être jamais né. Ainsi, le vouloir-mourir n'est-il jamais un projet, mais toujours une nostalgie.

Certains préféreront n'apercevoir dans ces cogitations qu'un pittoresque divertissement intellectuel : ils auront tort, car à négligence d'entreprendre

enfin la psychanalyse de nos comportements sociaux (et l'on sait si Freud et Jung, à eux seuls, nous en ont donné tous les moyens), il est à craindre que nous ne continuions à *déplacer* nos rancœurs sur des victimes qui n'en peuvent mais... Nous croyons pertinent d'affirmer que fors la réexamination de notre rapport à l'enfantement, il n'est aucun salut pour l'espèce humaine : elles continuera à multiplier les problèmes dont elle souffre faute d'avoir osé regarder en face, et œuvré à résoudre, l'*unique* problème qui fait qu'il y a de la souffrance plutôt que rien...

L'humanité fait tout ce qu'elle peut (et plus encore) pour amener, le plus vite possible, son autodestruction.

Hubert REEVES, *L'Heure de s'enivrer*. Québec, XX^e siècle.

Peut-être s'estime-t-elle mal née ? Peut-être n'a-t-elle en définitive le choix qu'entre l'extinction pacifique, librement consentie, et l'extermination par bombes thermonucléaires interposées, sinon par des légions de robots triomphants... À moins que de commencer à procréer selon la Sagesse ?

Il ne nous paraissait pas tout à fait superflu d'ouvrir de telles pistes de réflexion avant de prendre congé de notre lecteur. Impossible pour l'heure de s'aventurer dans d'autres auscultations, mais au terme de ce chatouillant rosaire de philosophèmes, nous entretenons néanmoins l'espérance d'avoir établi la validité des quelques points suivants :

1. L'identité foncière entre existence et souffrance.
2. L'illégitimité éthique de la volonté procréatrice.
3. L'absence absolue de vertu derrière le masque du désir d'enfant, tout bébé ne naissant que pour combler les lacunes existentielles de ses géniteurs.
4. L'impossibilité de justifier philosophiquement ou métaphysiquement ce désir.
5. La facticité de l'affection que nous portons à nos parents, seuls l'intérêt et le besoin nous attachant à eux.
6. L'importance de permettre à un être humain que l'existence mécontente de réclamer réparation, tout au moins symbolique, à ceux qui l'ont propulsé dans les ronces de notre monde.
7. Le devoir d'œuvrer sans délai au perfectionnement des candidats à la parentalité si nous désirons en finir une fois pour toutes avec l'aliénation de l'Enfant.

8. L'impératif de favoriser l'Adoption au détriment de la Reproduction, incitants financiers à l'appui.

9. Aucune dénatalité n'est pensable sans une victoire absolue du féminisme ; ainsi l'avenir verra-t-il se lever des générations de femmes bien plus créatrices que procréatrices.

10. La véritable fécondité s'avère d'ordre spirituel et non charnel : c'est uniquement par la fertilité psychique que l'homme se distingue de l'animal.

11. Brandir la menace d'une « Grève Mondiale de la Procréation » est l'arme la plus percutante dont disposent les altermondialistes. En faire usage retentirait comme un coup de tonnerre sans égal dans l'histoire humaine !

12. *Last but not least*, l'improprorogable nécessité de museler la Surpollu-population par la mise en place de politiques dénatalistes proactives, sinon coercitives. Si l'humanité demain s'éteint, ce sera plutôt pour avoir engendré de manière irréférée que pour avoir écouté la voix des anti-natalistes... Aucun combat pour la préservation de l'environnement ne peut plus s'envisager sans une lutte intensive contre la fécondité ! Rappelons-le sèchement : sur notre planète surpollu-peuplée, la procréation s'apparente désormais à un crime contre l'humanité !

On saluera au passage l'exceptionnel polytélisme du refus d'engendrer : pas un problème auquel, en toute parcimonie de moyens, il n'apporte une solution aussi consolante que définitive. Panacée ? Pierre philosophale ? Graal ? Oui : l'anti-natalisme en contient l'espiègle trinité.

Certes, beaucoup tiendront l'improcréationnisme pour une philosophie d'idéalistes, n'ayant nulle chance de jamais faire souche dans la psyché collective ni de modifier sensiblement le comportement humain ; bref, une pensée mort-née, réservée à une aristocratie de désillusionnés ou de lunatiques, à perpétuité dépourvue de toute application concrète. Et cependant...

N'oublions pas que l'Esclavage ne fut officiellement aboli en France, dans le pays par excellence des *Droits de l'Homme* (!), qu'en 1848 et qu'avant cette abolition, rendue *pensable* par les assauts des philosophes des Lumières, une telle barbarie s'imposait à tous comme une évidence, comme une « nécessité économique » ou comme une « loi de la nature » ou encore comme une « expression de la volonté divine ». On se trouve en droit d'espérer qu'un jour, peut-être plus si lointain, la Procréation, qui s'appuie exactement,

remarquons-le bien, sur les mêmes arguments (Profit, Nature ou Dieu), suscitera un dégoût égal à celui qu'engendre à notre époque l'esclavagisme et subira le même sort que ce dernier : un classement au niveau des attitudes excrémentielles, et prohibées... Les incrédules devraient se souvenir que l'utopie d'aujourd'hui devient souvent la règle de demain.

S'il s'agissait à présent de pratiquer une mise en perspective de ce manifeste, nous ferions valoir qu'au-delà de ses outrances, nécessaires comme l'électrochoc dans les cas gravissimes, son objectif *pratique* demeure, non seulement de susciter une salutaire polémique quant à la légitimité éthique d'infliger toutes les cruautés de l'existence à des innocents, mais plus encore d'opérer une CONSCIENTISATION-RESPONSABILISATION radicale des candidats à la procréation : il importe désormais de démythifier la fonction parentale si l'on désire la rendre compatible avec l'exécution de tous ses devoirs envers l'Enfant ; rien n'est plus criminel que de diviniser les géniteurs dont l'incompétence n'en attend pas tant pour agir sans la moindre notion de culpabilité, ni la moindre envie de remédier à ses propres lacunes, à ses assassines défaillances ...

D'où la double interrogation que promeut cet ouvrage :

1. Avons-nous le droit de mettre des enfants au monde ?
2. Et si oui, sous quelles conditions ?

Les réponses ici promulguées ne sont peut-être pas les plus idoines, ni les plus complaisantes, libre donc à chacun d'en suggérer de meilleures, sachant que l'Enfance fut assez patiente et qu'elle exige, de toute urgence, des mesures dont la verbosité se révélera enfin inférieure à l'efficacité !

Nous avons la conviction que ce serait une avancée magistrale vers un mieux-être de l'humanité si les parents n'enfantaient à l'avenir que dotés des *Aptitudes* et de la *Maturité* suffisantes pour offrir toutes les clefs de la vie au naissant, ainsi que les meilleurs atouts pour le protéger des épreuves qu'il rencontrera inéluctablement. On en est loin puisque à l'heure actuelle, chaque année, 14 millions de jeunes filles âgées de 15 à 19 ans deviennent mères, passant ainsi, presque sans transition, de l'âge du jouet à l'âge du marmouset... Rendre obligatoire une formation à l'Agathogénisme, serait-ce si cher payer le confort des générations futures ?

S'il fallait une preuve que notre siècle est mûr pour une sévère remise en question de la procréation, l'aveu suivant, publié par l'un des plus fameux éthologues contemporains, nous la livrerait :

Nous avons entendu : « Pauvre enfant... il sourit... il ne sait pas ce qui l'attend : je n'aurais jamais dû le mettre au monde. » 30 à 40 % des jeunes mères donnent cette interprétation anxieuse.

BORIS CYRULNIK, *Sous le Signe du Lien*. France, XX^e siècle.

Sans répit, en effet, unanimement, nous les entendons se plaindre que « *notre monde est horrible* » et que « *la vie est dure* », mais alors pourquoi donc en font-ils présent à des créatures qui ne s'en plaindront pas moins qu'eux ?

On le pressent : lorsque le respect de l'Enfant aura atteint son point culminant, on cessera tout simplement de lui donner naissance ! En attendant, toute autre attitude envers lui, toute déploration des malheurs qui l'atteignent, ne vaut que ce que vaut larme de gaviai.

Beaucoup de beaux plumages regrettent que « *notre époque manque de textes forts, engagés, corrosifs, révolutionnaires* » : nous verrons quel accueil les chantes de l'écriture au lance-flammes réserveront à cette modeste tentative... Mais peut-être la trouvera-t-on trop révolutionnaire ? Ou trop sulfureuse ? Ou peut-être se mourra-t-elle de *prématurité* ? Qui donc d'ailleurs aura la force de la méditer ? Sans doute ressentons-nous l'hollywoodien besoin d'ouvrages plus rassurants, tant il est vrai que la vie se veut tout sauf rassurante...

Pour s'en convaincre, terminons sur un pudique assortiment de ce qu'il est possible de lire, presque chaque jour, dans la rubrique « faits divers » de n'importe quel grand journal :

Avec la complicité passive de sa femme, condamnée pour non-assistance à personne en danger, un père de famille a pratiqué, durant plus de dix ans, des viols en série sur ses quatre enfants. Une des filles expliqua qu'il la contraignait à lui offrir des fellations pendant que la mère s'absentait pour faire les courses. Son frère fut placé en famille d'accueil après avoir lui aussi été l'objet des perversions sexuelles de son géniteur. Outre ces viols répétés, les enfants devaient endurer privation de nourriture ainsi que séjours punitifs dans la cave.

Source : *Le Soir*, 31 mai 2003.

Une mère a transformé des lits d'enfant en véritables cages à l'aide de fil de fer barbelé : elle y enfermait ses quatre rejetons, âgés de un à sept ans, lorsqu'elle devait quitter le domicile. Les enfants souffraient par ailleurs de malnutrition.

Source : *Le Soir*, 30 août 2003.

Un bébé de 18 mois a été étouffé volontairement par sa mère : elle savait que l'enfant souffrait de problèmes de déglutition et l'a forcé, dans le but de le tuer, à ingurgiter deux tranches de pain sec. Le nourrisson a d'autre part subi un calvaire durant les mois précédant son assassinat : il fut en effet frappé à plusieurs reprises, comme en témoignent des fractures à la tête et à la cheville, ainsi que divers hématomes recouvrant son visage. La génitrice a expliqué qu'elle ne voulait pas de ce deuxième enfant, bien qu'elle soit enceinte d'un troisième.

Source : *Le Soir*, 19 septembre 2003.

Pour un motif futile, un père tortionnaire a commencé par frapper son fils âgé de cinq ans, l'a ensuite emmené dans un bois où, l'ayant dénudé, il le fouetta avec des orties. De retour à la maison, il contraignit l'enfant à boire de l'eau bouillante avant de lui en verser sur le dos. Le père clôtura la séance de supplices en battant son enfant, jusqu'au sang, avec un câble. La jeune victime restera traumatisée à vie.

Source : *Le Soir*, 7 octobre 2003.

On fait quoi (hormis se tenir coi) ?

À la réflexion, le titre de cet ouvrage divaguait un peu : nous pouvons nous dispenser de guillotiner les procréateurs, la chaise électrique fera aussi bien l'affaire, ou la noyade par tsunami si l'électricité est coupée.

RÉSORPTION

Les familles maltraitantes affirment : « Nous nous sacrifions pour élever nos enfants afin qu'ils deviennent des adultes libres et responsables », il faut entendre : « Nous utilisons nos enfants pour répondre à nos besoins matériels, affectifs, sexuels ».

Pierre LASSUS, *L'Enfance sacrifiée. De la Maltraitance des Enfants et du peu d'Efforts pour la combattre*. France, XX^e siècle.

Je me demande quelquefois s'il n'aurait pas mieux valu que l'évolution s'arrête au niveau des papillons...

Hubert REEVES, *L'Heure de s'enivrer*.
Québec, XX^e siècle.

Du point de vue bouddhiste, toutes les traditions et leurs enseignements s'accordent sur le même but à atteindre : soulager la misère de la vie humaine et interrompre le cycle des existences. En cela, elles sont toutes dignes d'intérêt, même si leurs méthodes diffèrent.

Tenzin GYATSO, 14^{ème} et actuel DALAÏ-LAMA
(cité par Gilles van Grasdorff in *Paroles des Dalai-Lamas*).
Tibet, XX^e siècle.

*The finest day I've ever had
Was when tomorrow never came*

NIRVANA
(smells like teen spirit)

APPENDICE I

Dans le dessein d'indiquer combien le refus d'exister constitue un véritable *invariant anthropologique*, nous offrons aux amateurs de désespoir cette brève anthologie du mal-être et de l'improcréationnisme, non sans nourrir l'utopie que les amateurs de bébés s'y allaiteront à longs traits.

Succincts Analectes du Pessimisme

De tout ce qui sur terre a souffle et mouvement, aucun être n'est plus misérable que l'homme.

Tel est le sort que les dieux ont filé pour les malheureux mortels : vivre dans la douleur.

HOMÈRE, *Iliade*. Grèce, VIII^e siècle av. J.-C.

Mille fléaux divers parcourent la demeure des mortels ; la terre est remplie de maux.

HÉSIODE, *Les Travaux et les Jours*. Grèce, VII^e siècle av. J.-C.

Mieux vaut pour l'homme être mort que vivant.

SOLON (un des Sept Sages). Grèce, VI^e siècle av. J.-C.

Honnêtement, je voudrais être morte.

Je ne tire aucun plaisir de ma vie sur terre ; j'ai envie de mourir.

SAPPHO, *Fragments*. Grèce, VI^e siècle av. J.-C.

*Le plus désirable de tous les biens
Pour les hommes, c'est de n'être point né,*

THÉOGNIS, *Élégies*. Grèce, VI^e siècle av. J.-C.

Les biens que l'on recherche s'obtiennent difficilement ; mais les malheurs surviennent même sans qu'on les cherche.

Il faut prendre conscience que la vie humaine est fragile, éphémère et mêlée de nombreux soucis et ennuis.

DÉMOCRITE, *Fragments*. Grèce, V^e siècle av. J.-C.

*Mieux vaut cent fois n'être pas né ;
Mais s'il nous faut voir la lumière,
Le moindre mal encore est de s'en retourner
Là d'où l'on vient, et le plus tôt sera le mieux !*

SOPHOCLE, *Œdipe à Colone*. Grèce, V^e siècle av. J.-C.

Nous devrions nous lamenter durant nos fêtes de famille, à l'occasion de la naissance d'un enfant, à la pensée de tous les maux de l'existence, et quand la mort aura mis un terme à nos lourdes épreuves, nous faire accompagner joyeusement par tous nos amis.

EURIPIDE, *Cresphonte*. Grèce, V^e siècle av. J.-C.

La vie humaine n'est que souffrances, et il n'y a nulle trêve à ses peines.

EURIPIDE, *Hippolyte*. Grèce, V^e siècle av. J.-C.

Si la mort est l'extinction de tout sentiment et ressemble à un de ces sommeils où l'on ne voit rien, même en songe, c'est un merveilleux gain que de mourir.

SOCRATE, [*Dernières paroles*]. Grèce, IV^e siècle av. J.-C.

Ceux qui désirent perpétuer leur vie et empêcher leur mort se trompent dans l'intelligence des choses.

LIE-TSEU, *Le vrai Classique du Vide parfait*. Chine, IV^e siècle av. J. C.

Quantité d'événements ont lieu, capables de nous faire renoncer à la vie : par exemple, les maladies, les douleurs de l'enfantement, les tempêtes. Ainsi, il est évident que si l'on nous avait donné le choix, ces raisons nous auraient, dès le principe, fait choisir de ne pas naître. Ajoutons-y la vie que nous menons dans notre enfance : aucun homme sensé n'accepterait d'y retourner. De plus, beaucoup de circonstances ne nous offrent ni plaisir ni douleur, d'autres, un plaisir, certes, mais sans beauté – circonstances capables de nous faire préférer le néant à la vie.

ARISTOTE, *Éthique à Eudème*. Grèce, IV^e siècle av. J.-C.

APPENDICE I

La vie d'un homme s'accompagne dès la naissance de soucis de toute espèce.

La vie n'est que poussière et ordure.

TCHOUANG-TSEU, *Œuvre*. Chine, IV^e siècle av. J.-C.

Seule, en vérité, la douleur existe ; c'est pourquoi on n'obtient pas le bonheur.

Mahâbhârata. Inde, circa III^e siècle av. J.-C.

*Je pleure d'être né à contretemps,
Et d'être tombé dans cette époque affreuse et démente.*

*Je suis plongé dans la plus noire mélancolie,
Etranglé de tristesse.*

SONG YU, *Les neuf Admonestations*. Chine, III^e siècle av. J.-C.

Pour qui connaît vraiment le monde, tout y est souffrance.

PATANJALI, *Yoga-Sûtra*. Inde, II^e siècle av. J.-C.

*Tel que tu t'es endormi dans la mort, tel tu demeureras éternellement,
exempt de toutes les douleurs.*

*[Le nouveau-né] remplit l'espace de ses vagissements plaintifs, comme il est
naturel à l'être qui a encore tant de maux à traverser.*

LUCRÈCE, *De la Nature*. Rome, I^e siècle av. J.-C.

La mort, pour dire la vérité, nous détache des maux et non des biens.

En réalité, la mort met un terme à une vie de misère.

CICÉRON, *Tusculanes*. Rome, I^{er} siècle av. J.-C.

Est-ce donc un si grand malheur que de mourir ?

VIRGILE, *Enéide*. Rome, I^{er} siècle av. J.-C.

Le monde entier gît au pouvoir du Mauvais.

Saint JEAN, *Première Epître*. Israël, I^{er} siècle.

*Il n'y a rien d'aussi fallacieux, d'aussi perfide que la vie humaine ; personne,
grands dieux ! n'en voudrait, si nous ne la recevions à notre insu. Si donc*

la félicité suprême est de ne pas naître, celle qui s'en rapproche le plus est, j'imagine, de disparaître au plus tôt et de retourner rapidement au néant originel.

SÉNÈQUE, *Consolation à Marcia*. Rome, I^e siècle.

Les gens sont nombreux à se dresser pour dire qu'il eût mieux valu ne pas naître, ou bien disparaître le plus vite possible.

PLINE L'ANCIEN, *Histoire Naturelle*. Rome, I^e siècle.

*Vieillesse et mort, chagrin,
Lamentation, douleur,
Tristesse et tourment
Sont issus de la naissance.*

NÂGÂRJUNA, *Traité du Milieu*. Inde, II^e siècle.

Que la douleur présente cesse, qu'aucune autre ne naisse : voilà le but de notre sortie du monde. L'Extinction absolue : voilà notre fin dernière.

Les Questions de Milinda. Inde, II^e siècle.

Le Mal, c'est la Matière.

Le corps est la cause du Mal.

PLOTIN, *Ennéades*. Grèce, III^e siècle.

Qui n'est point malade en cette vie ? Qui n'y traîne une vie de langueur ? Naître dans un corps mortel, c'est commencer une maladie.

Saint AUGUSTIN, *Discours sur les Psaumes*. Rome, V^e siècle.

Que je voie la très précieuse lumière qui permet de fuir la misère du monde de la naissance sombre comme la mer.

PROCLUS, *Hymne à Hécate et à Janus*. Grèce, V^e siècle.

La puissance du bien est toujours faible, tandis que la puissance du mal est vaste et terrible.

Une chose qui cause de la souffrance cause aussi de la crainte, mais le néant dissipe la souffrance ! Dès lors, pourquoi cause-t-il de la crainte ?

SANTIDEVA, *Introduction au Chemin de l'Eveil*. Inde, VIII^e siècle.

*En ce bas monde aucun vivant n'a réussi
À récolter mieux que tortures et ennuis.*

ABÛ L-'ATÂHIYA, *Divan*. Arabie, VIII^e siècle.

APPENDICE I

*Mieux vaut apprendre à ne pas naître,
Ne pas naître est aussi ne pas disparaître.*

Po KIU-YI. Chine, IX^e siècle.

*L'abolition de mon être est le plus noble don à me faire, et ma survie tel
que je suis le pire des torts. Ma vie a dégoûté mon âme, parmi ces ruines
croulantes, tuez-moi donc, et brûlez-moi.*

Husayn Mansûr HALLÂJ, *Tuez-moi donc, mes fidèles Camarades.*
Perse, X^e siècle.

*Le vivant est, quand il est en vie, plongé et immergé dans la souffrance ; et
la situation dans laquelle il n'y a pas de souffrance est plus salutaire que la
situation dans laquelle il y en a. La mort est donc plus salutaire à l'homme
que la vie.*

RAZI (RHAZÈS), *La Médecine spirituelle.* Arabie, X^e siècle.

Depuis sa naissance, l'homme souffre sans cesse.

*Tel est le monde de l'homme. Il faut renoncer avec dégoût à ce monde
misérable.*

Urabe GENSHIN, *Ojôyôshû.* Japon, X^e siècle.

L'idée de l'inconstance du monde me désespère.

*Pour échapper au spectacle décadent de l'éphémère, n'est-il pas plus juste de
se précipiter au fond d'une rivière ?*

MURASAKI Shikibu, *L'Histoire du Genji.* Japon, XI^e siècle.

*Si le sage n'était pas venu dans ce monde,
Il ne connaîtrait point froid et chaud, ici-bas ;
Mais il naquit ; il vit durement, et déçu ;
Il lui faut déplorer cette vie misérable.*

FIRDOUSI, *Livre des Rois.* Perse, XI^e siècle.

Aux dieux le bonheur absolu, aux hommes le malheur ininterrompu.

SOMADEVA, *Océan des Rivières de Contes.* Inde, XI^e siècle.

*Puisque ma venue au monde ne fut pas mon choix [...] Je veux avec du
vin détruire la tristesse de l'univers !*

Tout n'est que ruine, désespoir.

Cette terre n'est pas le lieu où demeurer.

*La sphère céleste : une ceinture
Pour notre vie de tourments !*

*Ô Ciel, notre ruine vient de ta haine ;
L'injustice est ton habitude souveraine.*

Omar KHAYAM, *Rubayat*. Perse, XII^e siècle.

*Mon unique désir :
Trouver un lieu pour m'étendre et mourir.
Triste, vraiment, est mon destin.*

SAIGYÔ, *Evanescence*. Japon, XII^e siècle.

*Parcours toute la terre, tu ne trouveras pas
Un seul cœur heureux ni un esprit satisfait.*

*Dieu de Justice, détruis-moi sur-le-champ ;
Je livrerais joyeusement mon âme à la mort ;
Je n'ai plus aucune volonté de vivre.*

Farîd al-Dîn 'ATTÂR, *Le Langage des Oiseaux*. Perse, XII^e siècle.

L'âme désire la demeure, et la demeure est la mort.

Je me réjouis tant de l'anéantissement.

Nous sommes prêts à quitter l'existence pour le néant.

Djalâl-od-Dîn RÛMÎ, *Rubâ'î'yât*. Perse, XIII^e siècle.

*J'appelle la Mort,
Mon tendre et doux repos,
Je lui dis : « Viens à moi », d'un tel amour
Que ceux qui meurent me font envie.*

DANTE ALIGHIERI, *Vita Nuova*. Italie, XIII^e siècle.

*Le séjour dans la prison terrestre me cause, hélas, une infinité de maux !
Vivre m'est un ennui si pénible et si long que j'invoque le trépas.*

François PÉTRARQUE, *Canzoniere*. Italie, XIV^e siècle.

*La grande douleur que je porte
Est si âpre et si très forte
Que [...] je voudrais être morte.*

CHRISTINE DE PISAN, *Virelai*. France, XIV^e siècle.

APPENDICE I

*Il n'est un instant où ce monde ne m'afflige,
Toujours ce monde m'afflige !*

*Ah pourquoi donc ce corps misérable
Reste-t-il en vie pour mon dépit ?*

ZEAMI, *Tenko*. Japon, XV^e siècle.

*Comment peut-on aimer une vie remplie de tant d'amertume, sujette à
tant de maux et de calamités ? Comment peut-on même appeler vie ce qui
engendre tant de douleurs et tant de morts ?*

THOMAS A KEMPIS, *L'Imitation de Jésus-Christ*. Pays-Bas, XV^e siècle.

*Une seule chose est sûre,
Nous sommes tous nés dans la douleur,
Nous sommes tous dans l'angoisse
Et la tristesse, ici parmi les hommes.*

Sur la terre les tourments sont notre lot.

NEZAHUALCOYOTL, *Chant de la Fuite*. Mexique, XV^e siècle.

Je me plains du monde parce qu'il m'a créé.

Fernando de ROJAS, *La Célestine*. Espagne, XV^e siècle.

*Parmi les vivants, je n'en ai pas trouvé d'heureux,
Je n'ai jamais vu que des affligés !*

*En vain l'on a obtenu une naissance humaine :
Nombreux sont ceux qui ont droit sur ce corps !
Le père et la mère disent : « C'est notre enfant »,
C'est pour leur propre avantage qu'ils l'ont nourri.*

KABÎR. Inde, XV^e siècle.

*Heureuse la créature
Qui a fait sa sépulture
Dans le ventre maternel !
Heureux celui dont la vie
En sortant s'est vu ravie
Par un sommeil éternel !
Il n'a senti sur sa tête
L'inévitable tempête
Dont nous sommes agités.*

Joachim DU BELLAY, *La Complainte du Désespéré*. France, XVI^e siècle.

*Ha ! Mort, le port commun, des hommes le confort,
Viens enterrer mes maux, je t'en prie à mains jointes !*

Heureux qui ne fut jamais.

Pierre de RONSARD, *Sonnets*. France, XVI^e siècle.

Mon berceau.

Que n'ai-je trouvé là, tout de suite, ma tombe !

Torquato TASSO, *Canzone au Métaure*. Italie, XVI^e siècle.

*La mort est le remède à tous les maux. C'est un port très assuré, qui n'est
jamais à craindre, et souvent à rechercher.*

Michel de MONTAIGNE, *Essais*. France, XVI^e siècle.

*Le sommeil après le labeur, le havre après la tempête,
Le repos après la guerre, la mort après la vie,
Cela fait grand plaisir.*

La mort est la fin des malheurs.

Edmund SPENSER, *La Reine des Fées*. Angleterre, XVI^e siècle.

*Le bien-être est dans le ciel ; mais nous sommes sur terre,
Où tout n'est que contrariétés, souci, et chagrin.*

William SHAKESPEARE, *Richard II*. Angleterre, XVI^e siècle.

*Quand nous naissons, nous pleurons d'être venus sur cette vaste scène de
fous.*

William SHAKESPEARE, *Le Roi Lear*. Angleterre, XVII^e siècle.

Qui améliorera mon sort ? La mort.

*Recommandons le tout à Dieu, qui est celui qui sait les choses qui doivent
arriver en cette vallée de larmes, en ce méchant monde où nous vivons,
et où à peine voit-on chose qui ne soit mêlée de malice, de trahison et de
coquinerie.*

Miguel de CERVANTES, *Don Quichotte*. Espagne, XVII^e siècle.

*Quelle mort pire que la mort est cette vie que tant d'hommes bons
voudraient si souvent échanger contre la mort !*

John DONNE, *Death's Duel*. Angleterre, XVII^e siècle.

APPENDICE I

*Je ne sais par quelle aventure ma mère me donna le jour,
Mais en cela dame Nature me joua, certes, un vilain tour.*

Francisco de QUEVEDO, *Malchance*. Espagne, XVII^e siècle.

*Dans ce monde, tous les êtres sont privés du bonheur et ne connaissent
que la douleur.*

SHÔSAN, *Ninin-Bikuni*. Japon, XVII^e siècle.

*Le délit majeur de l'homme,
C'est d'être né.*

CALDERON DE LA BARCA, *La Vie est un Songe*. Espagne, XVII^e siècle.

Que de souffrances pendant le cycle de mes vies !

Qu'ai-je gagné à naître ? Je me le demande encore.

TUKÂRÂM, *Psaumes du Pèlerin*. Inde, XVII^e siècle.

*Que celui qui ne te connaît pas t'estime, ô vie ! mais l'homme détrompé préférerait
avoir passé du berceau au cercueil, du lit natal au tombeau. Un commun présage
des misères qui l'attendent, c'est que l'homme pleure en naissant.*

*Que peut être une vie qui commence entre les cris de la mère qui la donne,
et les pleurs de l'enfant qui la reçoit ?*

Baltasar GRACIAN, *L'Homme détrompé*. Espagne, XVII^e siècle.

Condition de l'homme : inconstance, ennui, inquiétude.

Nous recherchons le bonheur, et ne trouvons que misère et mort.

*Il ne faut pas avoir l'âme fort élevée pour comprendre qu'il n'y a point ici
de satisfaction véritable et solide, que tous nos plaisirs ne sont que vanité,
que nos maux sont infinis.*

Blaise PASCAL, *Pensées*. France, XVII^e siècle.

*Ô misérable humanité, à quelle déchéance abaissée,
À quel lamentable état réservée !
Mieux vaudrait qu'elle finisse ici, non-née.*

*Si nous savions ce que nous recevons,
Qui accepterait la vie offerte,
Ou ne supplierait bientôt d'en être démis
Heureux d'être ainsi congédié en paix ?*

John MILTON, *Le Paradis perdu*. Angleterre, XVII^e siècle.

Il faut pleurer les hommes à leur naissance, et non pas à leur mort.

MONTESQUIEU, *Lettres persanes*. France, XVIII^e siècle.

Eléments, animaux, humains, tout est en guerre.

Il le faut avouer, le mal est sur la terre.

Le trépas est un bien qui finit nos misères.

Nul ne voudrait renaître.

VOLTAIRE, *Poème sur le Désastre de Lisbonne*. France, XVIII^e siècle.

Je voudrais être mort est un souhait fréquent qui prouve, du moins quelquefois, qu'il y a des choses plus précieuses que la vie.

Denis DIDEROT, *Entretien sur le Fils naturel*. France, XVIII^e siècle.

Insatisfaits de la vie, craignant la mort. Voilà, dis-je, la chaîne secrète qui nous retient. Nous sommes poussés par la terreur, et non par la séduction, à poursuivre notre existence.

Ni l'homme, ni aucun autre animal, ne sont heureux.

David HUME, *Dialogues sur la Religion naturelle*. Ecosse, XVIII^e siècle.

Ma naissance fut le premier de mes malheurs.

J.-J. ROUSSEAU, *Les Confessions*. France, XVIII^e siècle.

Naître, oui, naître je répute âpre infortune,

Ce que n'est pas mourir, puisque de tant d'angoisse

Je me sens délivré.

Vittorio ALFIERI, *Sonnet*. Italie, XVIII^e siècle.

Doux est ton sommeil, calme sera ton repos dans le sépulcre. Là, le chagrin expire aussi avec la joie ; là cessent les tourments de l'homme.

Friedrich von SCHILLER, *Élégie sur la Mort d'un jeune Homme*.

Allemagne, XVIII^e siècle.

Vivre est une maladie dont le sommeil nous soulage toutes les seize heures. C'est un palliatif. La mort est le remède.

CHAMFORT, *Maximes et Pensées*. France, XVIII^e siècle.

« *Nous avons souffert, nous avons espéré ; mais nous sommes anéantis ! - O Tout-Puissant ! cesse de créer !* »

Jean-Paul RICHTER, *L'Anéantissement*. Allemagne, XVIII^e siècle.

APPENDICE I

Un tombeau reste toujours la meilleure fortification contre les tempêtes du destin.

Georg Christoph LICHTENBERG, *Aphorismes*. Allemagne, XVIII^e siècle.

Dormir longtemps et beaucoup [...], c'est assurément s'épargner d'autant les ennuis que la vie amène en général infailliblement à l'état de veille.

Emmanuel KANT, *Le Conflit des Facultés*. Allemagne, XVIII^e siècle.

La fin certaine de toute douleur et de toute prédisposition à la douleur, c'est la mort ; et de tous les accidents que l'homme ordinaire a coutume d'appeler malheurs, la mort est pour moi le moindre.

J. G. FICHTE, *La Destination de l'Homme*. Allemagne, XIX^e siècle.

La vie m'est un fardeau, je désire la mort et j'abhorre l'existence.

Oh ! que ne suis-je jamais né !

J. W. VON GOETHE, *Faust*. Allemagne, XIX^e siècle.

*Les Jours nous harcèlent et nous désarçonnent ;
Et cependant nous vivons,
Abominant notre vie, et nous épouvantant de mourir.*

G. G. LORD BYRON, *Manfred*. Angleterre, XIX^e siècle.

Je n'étais pas né : je ne cherchais pas à naître, et n'aime guère la situation dans laquelle cette naissance m'a jeté. [...] Je voudrais n'avoir jamais vécu !

Donner naissance à ceux qui ne peuvent que souffrir durant de nombreuses années, puis mourir, il me semble que c'est simplement propager la mort, et multiplier le meurtre.

G. G. LORD BYRON, *Caïn*. Angleterre, XIX^e siècle.

*Quel crime avons-nous fait pour mériter de naître ?
L'insensible néant t'a-t-il demandé l'être,
Ou l'a-t-il accepté ?
Sommes-nous, ô hasard, l'œuvre de tes caprices ?
Ou plutôt, Dieu cruel, fallait-il nos supplices
Pour ta félicité ?*

Alphonse de LAMARTINE, *Le Désespoir*. France, XIX^e siècle.

Qu'était-ce que ta vie ? Exil, ennui, souffrance.

Alphonse de LAMARTINE, *Hymne de la Mort*. France, XIX^e siècle.

Vie, don stérile et fortuit, [...]

Qui, dans un dessein hostile,

M'a tiré hors du néant,

Liant à mon âme ardente

Un esprit rongé de doutes ?

Alexandre POUCHKINE, [*Sans Titre*]. Russie, XIX^e siècle.

Dans toutes conditions, dans le berceau comme dans la tanière, le jour de la naissance est pour celui qui naît un jour funeste.

Giacomo LEOPARDI, *Chant nocturne d'un Berger errant d'Asie*.

Italie, XIX^e siècle.

Ici-bas, rien n'est complet que le malheur.

Honoré de BALZAC, *La Peau de Chagrin*. France, XIX^e siècle.

Qu'il est terrible de naître !

Ah ! quel fardeau que la vie !

C'est la mort que je poursuis.

Angel de Saavedra, duc de RIVAS, *Don Alvaro ou la Force du Destin*.

Espagne, XIX^e siècle.

Notre vie, c'est d'être assassinés par le travail.

Une faute a été commise le jour où on nous a créés.

La vie ne vaut pas la fatigue qu'on se donne pour la conserver.

Georg BÜCHNER, *La Mort de Danton*. Allemagne, XIX^e siècle.

Qu'est-ce que le malheur ? La vie.

Oh que Dieu soit maudit par ses créatures !

Gustave FLAUBERT, *Agonies*. France, XIX^e siècle.

Oh ! oui ! oui, hélas ! le désespoir règne et la souffrance et la plainte émanent de tous les pores de la création.

George SAND, *Lélia*. France, XIX^e siècle.

APPENDICE I

Le monde entier n'est que tristesse et désespoir.

Nicolas LÉNAU, *Solitude*. Autriche, XIX^e siècle.

Un certain soir détestable j'eus le malheur de naître.

LERMONTOV, *Un Héros de notre Temps*. Russie, XIX^e siècle.

Pourquoi l'homme fut-il créé ? Il tourmente, il tue, il dévore ; il souffre, meurt, est dévoré – vous avez là toute son histoire.

Emily BRONTË, *Le Papillon*. Angleterre, XIX^e siècle.

Par nature, la vie n'admet point de félicité vraie, elle est foncièrement une souffrance aux aspects divers, un état de malheur radical.

Notre état est si malheureux qu'un absolu non-être serait bien préférable.

Arthur SCHOPENHAUER, *Le Monde comme Volonté et comme Représentation*. Allemagne, XIX^e siècle.

Le seul bonheur est de ne pas naître.

La fin du monde, voilà le salut ; préparer cette fin, voilà l'œuvre du sage.

Arthur SCHOPENHAUER, *Entretien avec Challemeil-Lacour*.
Allemagne, XIX^e siècle.

Après le malheur de naître, je n'en connais pas de plus grand que celui de donner le jour à un homme.

CHATEAUBRIAND, *Mémoires d'Outre-Tombe*. France, XIX^e siècle.

O hommes ! race réellement digne de mépris et de pitié !

J'ai joué ma petite comédie jusqu'au bout. Le rideau tombe. Je cesse d'être de trop en rentrant dans le néant.

Ivan TOURGUENIEV, *Le Journal d'un Homme de trop*. Russie, XIX^e siècle.

Le sommeil est bon, la mort est meilleure, cependant il vaudrait mieux encore n'être jamais né.

Heinrich HEINE, *Le Livre de Lazare*. Allemagne, XIX^e siècle.

Mon malheur, c'est d'être né.

Victor HUGO, *A celle qui est voilée*. France, XIX^e siècle.

Que ce monde est une saloperie, au fond c'est ce que sait quiconque a un peu d'expérience.

Que cette existence soit un grand bien, et qu'un suicide soit par suite à blâmer parce que geste d'ingratitude : c'est naturellement mensonges et sottise.

Søren KIERKEGAARD, *Journal*. Danemark, XIX^e siècle.

Il considérait la reproduction comme un vice de l'amour, la grossesse comme une maladie d'araignée. Il a écrit quelque part : Les anges sont hermaphrodites et stériles.

Charles BAUDELAIRE, *La Fanfarlo*. France, XIX^e siècle.

*Le monde, monotone et petit, aujourd'hui,
Hier, demain, toujours, nous fait voir notre image :
Une oasis d'horreur dans un désert d'ennui.*

Charles BAUDELAIRE, *Le Voyage*. France, XIX^e siècle.

La vie n'est pas bonne. Un jour il sera bon de mourir.

Christina ROSSETTI, *La Vie et la Mort*. Angleterre, XIX^e siècle.

J'ai reçu la vie comme une blessure, et j'ai défendu au suicide de guérir la cicatrice. Je veux que le Créateur en contemple, à chaque heure de son éternité, la crevasse béante. C'est le châtiment que je lui inflige.

LAUTRÉAMONT, *Les Chants de Maldoror*. France, XIX^e siècle.

Il est clair que le suicide, une fois perdue l'idée de l'immortalité, devient une nécessité absolue et même inévitable pour tout homme qui s'est si peu que ce soit élevé intellectuellement au-dessus de la bête.

Fiodor DOSTOÏEVSKI, *Journal d'un Ecrivain*. Russie, XIX^e siècle.

Mieux vaudrait, il est vrai, ne pas naître.

Fuir la vie est le premier point, [...] souhaiter la mort et la chercher est le second.

Leopold von SACHER-MASOCH, *L'Errant*. Autriche, XIX^e siècle.

Quoique j'aie horreur de la vie, je n'ai pas assez de force en mon corps pour empoigner la mort et en finir avec elle.

R. L. STEVENSON, *Le Club du Suicide*. Ecosse, XIX^e siècle.

*J'ai dit que j'existais, j'ai demandé pourquoi,
J'ai hurlé que les cieux me rendissent des comptes !
Ô Loi, sereine Loi, j'ai voulu que tu domptes
Le vouloir, pour rentrer au vieux néant quitté !*

Jules LAFORGUE, *Suis-je ?*. France, XIX^e siècle.

J'ai peur de la vie, non de la mort.

Lord Alfred TENNYSON, *Désespoir*. Angleterre, XIX^e siècle.

APPENDICE I

*Délicieuse de ce nœud d'étranglement nommé vie,
Douce, pacifique, bienvenue : la Mort.*

Walt WHITMAN, *La Vallée de la Mort*. États-Unis, XIX^e siècle.

Quelle masse de misère il y a dans le monde !

*Nous luttons tous pour saisir le bonheur, et dès que nous en obtenons un
petit peu d'un côté, le malheur arrive de l'autre côté.*

Swâmi VIVEKÂNANDA, *Jnâna-Yoga*. Inde, XIX^e siècle.

*Je suis passé par tous les modes possibles de souffrance. Mieux que
Wordsworth lui-même je sais ce que Wordsworth signifiait lorsqu'il disait :
La souffrance est permanente, obscure, et sombre / Et possède la
nature de l'Infinité.*

Oscar WILDE, *De Profundis*. Irlande, XIX^e siècle.

Triste à mourir, lugubre est la vie.

L'enfer existe, mais ici, sur la terre.

*Souffrons donc, mes frères, sans espérer de la vie une seule joie solide,
puisque nous sommes dans l'enfer.*

Auguste STRINDBERG, *Inferno*. Suède, XIX^e siècle.

La vie est un mal.

Auguste STRINDBERG, *Coram Populo*. Suède, XIX^e siècle.

Il vaudrait vraiment mieux que je ne sois pas venu au monde.

Albert EINSTEIN, *Lettre à sa Sœur (1898)*. Allemagne, XIX^e siècle.

*Dans mille ans, l'homme soupirera comme maintenant : « Ah ! que la vie
est dure ! » et comme maintenant il aura peur de la mort et ne voudra
pas mourir.*

*Nous ne sommes pas heureux et le bonheur n'existe pas, nous ne pouvons
que le désirer.*

Oh ! si l'on pouvait ne pas exister !

Anton TCHEKHOV, *Les trois Sœurs*. Russie, XIX^e siècle.

Les morts me semblent les seuls humains réellement bien lotis.

Mark TWAIN, *De la Religion*. États-Unis, XX^e siècle.

Tout marche vers la mort, car c'est la loi, et s'il ne sert pas à grand-chose de vivre, le plus sage est peut-être de mourir au plus vite.

Le destin de l'homme se ramène au suicide.

La Paix s'obtient dans la mort. Il faut mourir pour entrer dans la Paix.

NATSUME Sôseki, *Je suis un Chat*. Japon, XX^e siècle.

En écoutant gémir la terre infortunée

Je sens trop, vers le soir, l'horreur d'être née.

Renée VIVIEN, *Dura Lex, sed Lex*. France, XX^e siècle.

La vie est tragédie et lutte perpétuelle sans victoire et sans espoir de victoire.

Miguel de UNAMUNO, *Du Sentiment tragique de la Vie*.
Espagne, XX^e siècle.

Je finirai par me tuer, c'est évident.

Il vaudrait mieux que je sois morte, vraiment.

Il n'y a pas de limite à la souffrance humaine.

Katherine MANSFIELD, *Journal*. Nouvelle-Zélande, XX^e siècle.

L'univers n'est qu'un défaut

Dans la pureté du Non-être !

Paul VALÉRY, *Ebauche d'un Serpent*. France, XX^e siècle.

Je souffre affreusement de la vie.

Je sens l'appétit du ne pas être.

Antonin ARTAUD, *Le Suicide est-il une Solution ?* France, XX^e siècle.

Le rêve, le seul rêve est de n'être pas né.

André BRETON, *L'Immaculée Conception*. France, XX^e siècle.

C'est ma triste, triste vie qui continue. Ceux qui m'ont mis au monde, ils le paieront.

Henri MICHAUX, *Maudit*. Belgique, XX^e siècle.

APPENDICE I

La vie telle qu'elle nous est imposée est trop dure pour nous, elle nous apporte trop de douleurs, de déceptions, de tâches insolubles.

Nos possibilités de bonheur sont limitées déjà par notre constitution. Il y a beaucoup moins de difficultés à faire l'expérience du malheur.

Sigmund FREUD, *Malaise dans la Civilisation*. Autriche, XX^e siècle.

*Mère je blâme
Dont le crime amoureux
Façonna ma forme
Dedans sa matrice
Qui me donna la vie et puis la tombe
Mère je blâme*

Dylan THOMAS, *Écrit pour une Épitaphe*. Pays de Galles, XX^e siècle.

Si j'étais Dieu, à la vue des souffrances physiques répandues dans l'univers et notamment parmi les animaux et les hommes, je serais saisi d'une telle horreur que j'anéantirais à l'instant toute ma création et moi-même avec elle.

Maurice MAETERLINCK, *Devant Dieu*. Belgique, XX^e siècle.

J'en ai assez de l'humanité, au-delà de toute mesure. Supprimez-la. Cette racaille stupide, cupide, puante, meurtrière, assassine, obséquieuse, piaillante, et sous-alimentée ! Débarrassez-en la terre.

H. G. WELLS, *Enfants des Étoiles*. Angleterre, XX^e siècle.

Ils se marient, ils ont l'extrême sottise de faire des enfants.

Jean-Paul SARTRE, *La Nausée*. France, XX^e siècle.

Pas d'être si haïssable qu'il ne mérite d'être plaint pour son enrôlement forcé dans l'existence

Le plus haut des esprits n'a peut être pas qualité pour comprendre l'univers ; mais le dernier des cœurs qui souffrent a le droit de l'incriminer.

Jean ROSTAND, *Pensées d'un Biologiste*. France, XX^e siècle.

Comme elle est noire et grande, la foule des malheurs !

À ce monde dément j'oppose mon refus !

Marina ZVETAeva, *[Sans Titre]*. Russie, XX^e siècle.

[La poétesse se suicidera trois ans plus tard. *NdA*].

On ne peut contempler sans terreur l'étendue du mal que l'homme peut faire et subir.

La mort est ce qui a été donné de plus précieux à l'homme.

Parenté du mal avec la force, avec l'être, et du bien avec la faiblesse, le néant.

Simone WEIL, *La Pesanteur et la Grâce*. France, XX^e siècle.

Viendra-t-il jamais à l'esprit d'une de ces innocentes salopes de se traîner pieds nus dans les siècles pour pardon de ce crime : nous avoir enfantés ?

Michel LEIRIS, *La Mère*. France, XX^e siècle.

Les miroirs et la copulation sont abominables, parce qu'ils multiplient le nombre des hommes.

Jorge Luis BORGES, *Fictions*. Argentine, XX^e siècle.

Engendrer est infâme.

La vie est un enfer.

L'aventure humaine est neuf cents milliards de fois plus effroyable que ne l'a imaginé l'esprit le plus chagrin.

Louis SCUTENAIRE, *Mes Inscriptions*. Belgique, XX^e siècle.

Parce qu'il a horreur de la gratuité et de la mort, l'homme a horreur d'avoir été engendré.

Simone de BEAUVOIR, *Le deuxième Sexe*. France, XX^e siècle.

Devant nous se dresse la terrible question du mal et nous ne nous en rendons même pas compte, sans parler de la réponse qu'il importerait de lui opposer.

Le monde dans lequel nous pénétrons en naissant est brutal et cruel.

Carl Gustav JUNG, *Ma Vie*. Suisse, XX^e siècle.

La vie, c'est le mal, la souffrance, le désespoir.

Ne pas être vaut mieux qu'être, suprême malédiction.

Julien TEPPE, *Manuel du Désespoir*. France, XX^e siècle.

APPENDICE I

Je cherche ma mère, pour la tuer, il fallait y penser plus tôt, avant de naître.

Samuel BECKETT, *L'Innommable*. Irlande, XX^e siècle.

La vie est infernale, inadmissible.

Je n'ai pu, à aucun moment, me sentir à l'aise dans ce monde de malheurs et de mort.

Eugène IONESCO, *Journal en Miettes*. France, XX^e siècle.

L'espèce humaine, la plus abjecte de toute la création.

La vie quotidienne du Terrien n'est qu'un enfer et le travail une servitude de tous les instants.

Jacques STERNBERG, *Lettre ouverte aux Terriens*. Belgique, XX^e siècle.

Pas de mort pour les enfants. On les a mis au monde sans leur demander leur avis... Ne leur parlons pas trop tôt de la mort, ils risquent d'éprouver un amour filial moins pur envers les auteurs de leurs jours.

Roland TOPOR, *in Topor, l'Homme élégant*. France, XX^e siècle.

Atteindre la sagesse, c'est ne plus aspirer qu'à être le chiffre zéro qu'on efface du tableau noir.

Qu'y a-t-il de plus obscène qu'une femme portant fièrement dans son ventre un futur cadavre ?

Roland JACCARD, *Topologie du Pessimisme*. France, XX^e siècle.

Faire surgir à l'Être ce qui, en dehors d'un vouloir, n'en proviendrait sinon jamais doit supposer des raisons, et plus spécifiquement de bonnes raisons. Lesquelles ? Je n'en vois pas. A bien réfléchir, je vois même plutôt des raisons de ne pas procréer que l'inverse.

Michel ONFRAY, *Les Vertus de la Foudre*. France, XX^e siècle.

Chaque minute, 100 personnes meurent, 240 naissent. L'inverse eût été mieux.

N'être et ne pas naître, là est la quiétude.

André STAS, *Les Radis artificiels*. Belgique, XXI^e siècle.

APPENDICE II

Florilège de l'Anti-Natalisme au féminin

Qui donc, en méditant l'Écriture ou les problèmes de la philosophie, supporterait les vagissements d'un nouveau-né, [...] la malpropreté habituelle de l'enfance ?

HÉLOÏSE (citée par Abélard in *Histoire de mes Malheurs*).
France, XII^e siècle.

L'amour parental est, peut-être, la plus aveugle modification de l'amour-propre pervers.

L'amour parental n'est, en de nombreux esprits, qu'un prétexte pour tyranniser là où cela peut se faire en toute impunité.

MARY WOLLSTONECRAFT, *Défense des Droits de la Femme*.
Angleterre, XVIII^e siècle.

*Ah ! quelle immense joie après tant de souffrance !
À travers les débris, par-dessus les charniers,
Pouvoir enfin jeter ce cri de délivrance :
« Plus d'hommes sous le ciel, nous sommes les derniers ! »*

LOUISE ACKERMANN, *Pascal. Dernier Mot*. France, XIX^e siècle.

*Nous haïssons le rut qui souille le désir.
Nous jetons l'anathème à l'immonde soupir
D'où naîtront les douleurs des êtres à venir.*

RENÉE VIVIEN, *Litanie de la Haine*. France, XX^e siècle.

*Mon petit enfant mien, qui jamais n'existas [...]
S'il est pour moi cruel, qu'il est heureux pour toi
Que jamais berceau n'ait reçu sous mon toit
Ta forme sensible et vivante !*

*Mon petit enfant mien, la pierre et le chardon,
Le désert et la soif, la nuit et l'abandon :
Voilà la vie et son domaine...
Et n'aurais-je pas dû te demander pardon
En te voyant fléchir sous ce terrible don
Qu'est une destinée humaine ?*

*Je frustre l'avenir, stérile sans remords,
De toutes les douleurs et de toutes les morts
Qu'en toi je n'ai pas enfantées !*

Amélie MURAT, *Pour l'Enfant qui n'existe pas*. France, XX^e siècle.

Avorter. [...] J'ai dit à mon enfant qu'il devrait se réjouir de ne pas être lâché dans ce monde où même les plus grandes joies sont teintées de souffrance, où nous sommes les esclaves de forces matérielles. [...] Mon enfant, mon enfant à demi créé que je vais renvoyer au néant. Renvoyer à l'obscurité, à l'inconscience, et au paradis du non-être. [...] Nous tous, à jamais condamnés à rechercher cette chaleur et cette obscurité, cette vie sans souffrance, cette vie sans angoisse, sans peur et sans solitude. [...] Il vaudrait mieux que tu meures, mon enfant pas encore né. [...] Il vaudrait mieux que tu meures dans mon ventre, tout doucement, dans la chaleur et dans l'obscurité. [...] Renoncement à une forme de maternité pour l'amour d'une autre création, plus élevée. [...] La nature devenait ma complice, afin que je reste Bilitis, afin que je reste la Vierge. [...] Je ne me suis pas offerte à la terre, j'ai refusé de m'occuper toute une vie d'un enfant.

Anaïs NIN, *Journal*. États-Unis, XX^e siècle.

Je considère la vie comme un long chemin de croix et les hommes comme des êtres bien misérables, et me sens incapable de prendre la responsabilité d'accroître l'humanité d'une malheureuse créature de plus.

Sauver la vie d'un être en lui barrant à toute force le chemin de cette vie ! Je veux lui éviter d'entrer dans cette vallée de larmes. [...] J'aurai le sentiment d'avoir accompli une bonne action, de m'être montrée responsable.

Etty HILLESUM, *Une Vie bouleversée*. Pays-Bas, XX^e siècle.

Chaque petit enfant qui jouait sur le sable, je l'exécrais d'être sorti d'une femme [...] Les femmes avec leurs corps mous toujours prêts à bourgeonner de nouveaux petits, les hommes qui regardaient toute cette pulpe de femmes et d'enfants à eux, d'un air satisfait.

Colette AUDRY, *On joue perdant. L'Enfant*. France, XX^e siècle.

À côté des mères franchement sadiques, il en est beaucoup qui sont surtout capricieuses ; ce qui les enchante c'est de dominer ; tout petit, le bébé est un jouet : si c'est un garçon elles s'amuse sans scrupule de son sexe ; si c'est une fille elles en font une poupée ; plus tard, elles veulent qu'un petit esclave leur obéisse aveuglément : vaniteuses, elles exhibent l'enfant comme un animal savant ; jalouses et exclusives, elles l'isolent du reste du monde.

Simone de BEAUVOIR, *Le deuxième Sexe*. France, XX^e siècle.

Boulot, Omo, Marmots : Y'EN A MARRE / Contraception pour toutes et tous / Avortement libre et gratuit.

Pancarte brandie par les militantes du MLF dans les années 70
(Reproduite in *Naître et après ? Du Bébé à l'Enfant*
par Drina CANDILIS-HUISMAN). France, XX^e siècle.

Soutenir la sacralisation de la fonction maternelle dans de telles circonstances [le surpeuplement de la planète. NdA] devient la plus hideuse des plaisanteries : on ne la retrouve plus guère du reste que dans les ronrons des discours du Vatican ou des Pussycats, derniers remparts du sexisme patriarcal.

Françoise d'EAUBONNE, *Histoire et Actualité du Féminisme*. France,
XX^e siècle.

Des femmes osent déclarer leur dégoût de la condition maternelle. Elles n'en demandent pas l'aménagement, elles la dénoncent, elles la refusent, en paroles et en actes. Mariage et maternité, bien loin d'accomplir la féminité, ne font qu'alourdir ce qu'on appellera bientôt la « féminitude » et brisent l'essor d'une personnalité.

Yvonne KNIBIELHER et Catherine FOUQUET,
Histoire des Mères du Moyen Âge à nos Jours. France, XX^e siècle.

Je voudrais partir, quitter tout, ne plus exister. Je voudrais le néant.

Je n'ai pas demandé la vie, je n'en veux plus. Maintenant j'ai le droit de choisir. Je n'y peux rien si ma mère n'a pas utilisé les contraceptifs.

Je ne comprends pas comment l'on peut se décider à « mettre au monde un enfant ».

Vous qui l'avez fait vous allez le traumatiser, l'élever mal, votre manière le rendra malheureux plus tard... D'ailleurs qu'est-ce que vous attendez ? Qu'il réussisse à être heureux dans un monde où vous n'avez pas pu l'être ? Mais regardez, regardez donc ! il n'a aucune chance de passer l'épreuve ! Non, ce n'est pas du pessimisme. Regardez donc le malheur des autres, ça vous soulagera. Faites-les quand même, mais au moins ayez la décence de les tuer une fois nés. Vous aurez eu votre rêve, dérisoire, malsain, malhonnête.

Les parents, ça ne devrait pas exister.

« Famille », ce mot m'écorche les lèvres comme une lame de rasoir.

APPENDICE II

Je préfère les coulisses des théâtres aux mesquineries des mères... D'abord « mère », ça ne devrait pas exister.

Valérie VALÈRE, *Le Pavillon des Enfants fous*. France, XX^e siècle.
[Cette rebelle absolue se suicidera à 21 ans. *NdA*]

Être une femme ce n'est pas, ou pas nécessairement, être une mère. Être une mère peut même empêcher une femme d'être soi.

Les hommes se remettent aussi mal que les femmes d'avoir eu une mère. Mais ils ont l'avantage de pouvoir faire porter leur problème par toutes les femmes. Comment nous libérer des mères ?

Être mère, ce n'est pas contrebalancer le pouvoir du père ou de la société masculine, mais le renforcer.

Françoise COLLIN (fondatrice et directrice des *Cahiers du Griff*), in *Les Enfants des Femmes*. Belgique, XX^e siècle.

Un enfant dans le ventre. Puis dans les bras. Où le poser ? Il est là. Je voudrais ne pas y être. Après la boursouffure, l'enflure, l'envahissement maintenant, il m'a pris mon corps. Il me dévore mon temps.

Saveur de yaourt quand je l'embrasse. Douceur fade des selles. Liquides un peu blanches. Bonnes à respirer. Un écœurement de jouissance. Bon caca tiède, bien venu en coulée lisse. Plaisir de la fétidité sucrée. J'ai retrouvé mon corps, mais j'ai perdu ma vie. Plus de nuit, plus de jour. Je suis au service de.

Lessives, tétées, biberons, courses très vite, pour qu'il ne lui arrive rien. Je n'existe plus. Je fais. Je torche. Je lessive. Je torchonne. Je talque.

Jacqueline AUBENAS, in *Les Enfants des Femmes*. Belgique, XX^e siècle.

Parfois, la femme n'est pas contente de ces tares qui pèsent sur son existence : mari et fils.

Elfriede JELINEK, *Lust*. Autriche, XX^e siècle.

Le raz de marée d'une surpopulation famélique menace notre planète d'éclatement. Des enfants, pour quoi ?

Gisèle HALIMI (citée par Xavière Gauthier in *Naissance d'une Liberté*). France, XX^e siècle.

Dans les pays où n'existe pas de retraite, les enfants fonctionnent comme assurance vieillesse. Les parents comptent sur eux pour subvenir à leurs besoins lorsqu'ils ne pourront plus travailler. Et, même quand ils sont jeunes, les enfants sont moins considérés comme des bouches à nourrir que comme des bras pour travailler.

La plupart du temps, les lois sont bel et bien faites par les hommes. Il faut des enfants pour qu'il n'y ait pas de baisse du taux de natalité, disent-ils. Il faut des enfants pour faire une armée, s'énervent-ils. Il faut des enfants pour assurer les vieux jours des parents, radotent-ils. Il faut des enfants pour faire plaisir à Dieu, qui les bénit, prêchent-ils. Et les femmes, qu'est-ce qu'il leur faut ?

Les natalistes qui ont tant réclamé de futurs soldats et de futurs contribuables sont (ou devraient être) obligés maintenant de reposer le problème à l'échelle de la planète et de se rendre compte du grave problème de surpopulation qui entraîne des famines.

Xavière GAUTHIER, *Naissance d'une Liberté*. France, XXI^e siècle.

PILULE INFORMATIVE

Fruit d'un récent doctorat en diplomatie, le présent texte constitue le remaniement, à vocation exotérique, de l'ouvrage de THÉOPHILE DE GIRAUD intitulé *De l'Impertinence de Procréer* qu'André Blavier avait eu la bienveillance de répertorier dans la réédition de ses *Fous littéraires*.

Prédilectivement, nous renvoyons le gastronome de sensations décapitantes, ubuesques, holocaustines et testiculifrages à cette version primitive... sinon barbare.

DEUX PLANCHES DE SURF PROCURANT UNE EXCELLENTE PROTECTION CONTRE LES REQUINS

www.vhemt.org : acronyme signifiant *Voluntary Human Extinction Movement* (Mouvement pour l'Extinction Volontaire de l'Humanité). On leur souhaite un vif succès.

www.nokidding.net : pour soutenir les insoumis qui font le choix de ne pas être parents ; on y trouvera aussi un plaidoyer en faveur d'un robuste « permis à la parentalité ».

Pour conclure sur une note sucrée concoctée par le Brillat-Savarin de la tarte à la crème,

*Proclamons qu'à tout coup la femme devient moche
Quand elle est transformée en pondeuse de mioches !*

Noël GODIN, *Ode à l'Attentat pâtisier*.

TABLE DES POSTURES

INTROMISSION.....	7
POSTURE I : LES TROIS DOULEURS.....	13
<i>a. Douleur de Naître</i>	
<i>b. Douleur de Vivre. Le Décalogue bionomique</i>	
<i>c. Douleur de Mourir</i>	
POSTURE II : ARGUMENTS (FLASQUES) EN FAVEUR DE LA PROCRÉATION	27
<i>a. l'Amour</i>	
<i>b. la savoureuse Aventure de Vivre</i>	
<i>c. prolonger l'Humanité</i>	
<i>d. laisser quelque Chose derrière soi</i>	
<i>e. l'Obligation religieuse : « Dieu a dit que »</i>	
<i>f. l'Enfant-Chrématistique</i>	
<i>g. l'Enfant-Soldat</i>	
<i>h. la Nature</i>	
<i>i. l'Envie</i>	
POSTURE III : MOBILES ET MÉCANISMES RÉELS DE LA PROCRÉATION	49
<i>a. Bestialisme</i>	
<i>b. Sadisme</i>	
<i>c. Narcissisme</i>	

- d. Egoïsme – Egocentrisme*
- Possessivité – Avarice – Analité*
- e. Infantilisme*
- f. Mimétisme*
- g. Jalousie*
- h. Orgueil*
- i. Exhibitionnisme*
- j. Despotisme*
- k. Esclavagisme*
- l. Pédophilie*
- m. Perversions diverses*

POSTURE IV : MAIS ALORS COMMENT SE PEUT-IL QUE NOUS AIMIONS DE TELS MONSTRES, NOS PARENTS ?..... 67

POSTURE V : INCOMPATIBILITÉ ENTRE ÉTHIQUE ET PROCRÉATION73

POSTURE VI : DU DROIT DE DÉPOSER PLAINTÉ CONTRE SES PARENTS 79

POSTURE VII : SURPOLLUPOPULATION 89

POSTURE VIII : POUR UN AGATHOGÉNISME IO3

- 1. Formation scolaire obligatoire à la parentalité.*
- 2. Psychanalyse des candidats à l'enfantement.*
- 3. Prohiber toute procréation avant l'âge de 30 ans.*

POSTURE IX : MÉTATOCIE..... II9

POSTURE X : LE SALUT PAR LE FÉMINISME..... I29

POSTURE XI : BREF ÉLOGE DE L'ADOPTION	143
POSTURE XII : CONSIDÉRATIONS CAUDALES	151
<i>a. Grève de la Procréation.</i>	
<i>b. Inconvénients inhérents à l'Engendrement.</i>	
<i>c. Parents d'ores et déjà entraînés en Justice.</i>	
ÉJACULATION (SOUS PRÉSERVATIF)	165
APPENDICE I : <i>Succincts Analectes du Pessimisme</i>	179
APPENDICE II : <i>Florilège de l'Anti-Natalisme au féminin</i>	198
PILULE INFORMATIVE	203

Maquette & conception
zol.graphique@gmail.com

Achévé d'imprimer en février 2006
sur les presses de La Nouvelle Imprimerie Laballery
à Clamecy

Dépôt légal : Mars 2006
ISBN : 2-916502-00-9



Denyse Willem, *La naissance de César*, 1989, acrylique sur toile, 130 x 160 cm.

Théophile de Giraud

L'ART DE GUILLOTINER LES PROCRÉATEURS

Avons-nous le droit de mettre des enfants au monde ? Et si oui, sous quelles conditions ?

Voici les deux questions que Théophile de Giraud s'attache à élucider au fil de ce livre que certains trouveront scandaleux, mais que d'autres jugeront sans doute salutaire dans la radicalité de son questionnement non dépourvu d'humour. Il reste à souhaiter qu'après avoir lu ce pamphlet jubilatoire, qui est aussi un redoutable précis de pessimisme, tous prendront enfin au sérieux son exigence d'un surcroît d'éthique dans le geste de donner vie à un enfant.

Voici donc un ouvrage paradoxal où l'on découvre que l'anti-natalisme est un humanisme...

Théophile de Giraud est né quelque part en Europe au cours du XX^e siècle, par hasard et sans conviction, aime-t-il à préciser. Sa première œuvre, véritable grimoire féru de délires, lui avait valu d'être inséré dans l'ouvrage Les Fous littéraires du pataphysicien André Blavier.